

Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME V

CLAIRE ET HENRIETTE

(1890)

Table des matières

CINQUIÈME PARTIE

CLAIRE ET HENRIETTE

I

LE VOYAGE

André et Édouard étaient entrés au lycée Louis-le-Grand.

À la Maison maternelle, pendant deux ans, ils avaient étudié, comme nous l'avons dit, sous la direction de professeurs qui les avaient préparés aux fortes études.

Très studieux, dociles, disciplinés, pleins d'émulation, sentant le besoin d'apprendre, de savoir, ils s'étaient donnés de tout cœur au travail et avaient compté parmi les meilleurs élèves du lycée.

En entrant à Louis-le-Grand, Édouard, plus âgé qu'André, se trouvait aussi plus avancé dans ses études ; mais à la fin de la première année, André s'était mis au niveau de son ami, et il arriva même à le distancer dans le courant de la deuxième année sur plusieurs parties du programme des études.

Empressons-nous d'ajouter que le plus heureux des deux n'était pas celui qui faisait d'aussi rapides progrès, en effet, les triomphes d'André étaient la joie d'Édouard. Les deux lycéens s'aimaient de telle sorte qu'aucun sentiment de jalousie ni d'envie ne pouvait avoir prise sur leur mutuelle affection.

Assurément, André était joyeux de ses succès, d'être constamment aux premières places ; mais il n'en tirait ni

vanité, ni orgueil ; et s'il était fier de lui, ce dont il avait le droit, c'est qu'il savait combien il rendait sa mère heureuse.

N'était-ce pas en pensant constamment à sa mère qu'il travaillait avec tant d'ardeur et que les longues heures d'étude lui semblaient si courtes ? Certes, André avait ce stimulant puissant qui manquait à Édouard.

Édouard était un littéraire ; il connaissait comme pas un ses auteurs anciens et modernes ; il les avait sérieusement étudiés et solidement approfondis. Certaines de ses compositions, où il établissait des comparaisons entre tels et tels grands écrivains et tels et tels autres, avaient été fort remarquées.

Il était également de première force en histoire, et l'année même où il avait subi brillamment les épreuves du baccalauréat ès lettres, il avait obtenu le prix d'excellence en histoire générale.

Mais s'il étudiait encore, non sans succès, les sciences physiques et naturelles, par contre il ne pouvait pas mordre aux mathématiques. Il avait beau piocher, il ne parvenait pas à se fourrer dans la tête l'algèbre ni les équations avec leurs degrés. Ça, c'était de l'hébreu pour lui.

Souvent, pendant la leçon de mathématiques, il tirait subrepticement une feuille de papier de son cartable et se mettait à crayonner la tête du professeur, celle du surveillant ou d'un de ses condisciples.

Et tout en crayonnant et en donnant à son dessin humoristique – car il y avait en lui du Gavarni – une expression singulièrement comique, il pensait au jour où, ayant quitté le lycée, il entrerait comme élève dans l'atelier d'un de nos grands artistes peintres.

Peindre, être un artiste, un artiste de talent, c'était son rêve.

En attendant, autant que cela lui était possible, il jetait sur le papier ses jeunes inspirations, se perfectionnait dans l'étude du dessin, et l'habileté de son crayon faisait pressentir celle du pinceau.

Il ne pouvait pas se livrer à ses goûts tout à fait à l'insu de ses camarades. Ceux-ci s'emparaient de temps à autre de quelques-uns de ses dessins, qui, alors, passaient de mains en mains ; et il y avait telle ou telle charge d'un pion, d'un élève, d'un domestique et même d'un professeur qui faisait rire à se tordre les joyeux et malins écoliers.

Parfois, les maîtres saisissaient les dessins au passage et les examinaient entre eux. Ils reconnaissaient qu'il y avait là plus que quelque chose, mais déjà un talent réel. Édouard n'en était pas moins réprimandé, mais si doucement ! Après tout, n'était-il pas un bon élève ?

Si les écoliers avaient ri d'une charge vraiment désopilante, les professeurs riaient à leur tour, sans le faire voir et sans le dire, bien entendu. Le proviseur lui-même n'avait pas dédaigné de jeter les yeux sur les ébauches du jeune Lebel et il avait dit aux professeurs :

– Nous ne pouvons rien contre cela ; on n'entrave pas une vocation.

Seul, le professeur de mathématiques n'était pas content. Pour lui, Édouard Lebel n'était qu'un cancre. Il n'avait pas dans son cours un plus piètre élève. André Clavière, à la bonne heure ! en voilà un qui travaillait et lui faisait honneur !

De fait, André était admirablement doué, et toutes les études, même les plus ardues, semblaient lui être faciles. Dans les lettres et les sciences il avait les mêmes succès.

Un an après Édouard, à seize ans, il avait été reçu bachelier ès lettres le troisième sur cinquante candidats, et l'année suivante, avec un égal bonheur, il avait conquis le diplôme de bachelier ès sciences.

Quant à Édouard, il échouait pour la troisième fois aux épreuves du baccalauréat ès sciences. Mais ce fut avec une explosion de joie qu'il embrassa et félicita son ami.

– Mon cher Édouard, lui dit André, j'aurais préféré que ce fût toi.

– Je t'assure, mon cher André, que je n'ai aucun chagrin de mes échecs. Je ne serai pas bachelier ès sciences ; mais je n'ai nul besoin de ce titre pour faire de la peinture. Maintenant, rendons-nous vite auprès de ton excellente mère. Ah ! André, comme elle va être heureuse !

Oui, la Dame en noir était heureuse. Et comment ne l'aurait-elle pas été quand ses fils, ses deux enfants lui donnaient toutes les satisfactions désirables ?

Si, à juste titre, elle était fière d'André, elle était également fière d'Édouard, dont elle appréciait les grandes qualités du cœur et de l'esprit, et qui, par son affection pour André et sa tendresse filiale pour elle, savait si bien la récompenser de ce qu'elle avait fait pour lui.

Édouard ignorait encore, dans ses détails, la douloureuse histoire de sa mère, mais il savait que Mme Clavière avait tenu et au delà les solennelles promesses qu'elle avait faites à Marceline Lebel à son lit de mort. Aussi,

à mesure qu'il avait avancé en âge, le sentiment de la plus vive reconnaissance avait grandi dans son cœur.

Il aimait, il vénérait celle qui n'avait pas voulu qu'il fût un enfant abandonné, qui l'avait adopté, le plaçant dans son cœur à côté d'André, et il pensait qu'il ne pourrait jamais assez lui prouver qu'il n'était pas ingrat.

Les études au lycée étaient terminées. Un repos était nécessaire aux deux jeunes gens.

– Mes enfants, leur dit un matin Mme Clavière, nous allons faire en Suisse, en Italie et en Espagne le voyage que je vous ai promis ; faisons donc nos préparatifs de départ, et samedi prochain nous nous mettrons en route.

– Nous trois seulement ? fit André.

– Et Louise, qui nous accompagnera.

André et Édouard, ravis, se jetèrent au cou de Mme Clavière.

Ce même jour, un jeudi, on fit quelques visites à Paris : on alla voir M. Mabillon, les époux Pinguet, qui parlaient déjà de vendre leur maison et de se retirer des affaires, Julie Verrier, la Chiffonne, et son amie Aurélie, qui avaient quitté Saint-Mandé et s'étaient installées rue du Sentier, au centre du commerce parisien, où elles avaient dans leur atelier une trentaine d'ouvrières passementières.

La dernière visite, ce jour, fut pour M. Chevriot. On ne pouvait pas partir sans avoir embrassé le bon docteur.

Bien qu'il fût dans sa quatre-vingt-quatrième année, M. Chevriot jouissait encore de toutes ses facultés. C'était une belle vieillesse. Mais il était affaibli, cassé, ses jambes

n'avaient plus de force, son corps se courbait, et il sentait qu'il avait déjà un pied dans la tombe.

Il disait quelquefois en souriant :

– Mon ami Chevreul est plus âgé que moi et il est encore d'une agilité extraordinaire ; il me verra partir et d'autres encore après moi, car il arrivera, lui, à sa centième année.

Il reçut les visiteurs avec son bon sourire et un éclair de bonheur dans le regard ; l'un après l'autre il serra André et Édouard dans ses bras.

– Mes chers amis, mes enfants, dit-il, comme je suis heureux de vous avoir vus grandir sous mes yeux ! Aujourd'hui vous êtes des hommes ; vous êtes le présent et l'avenir ; moi, je suis le passé. Oh ! je ne regrette rien, j'ai bien employé ma vie, et maintenant, tranquillement, prêt à lui sourire, j'attends la mort.

Je n'ai pas de conseils à vous donner, je sais ce que vous êtes et ce que vous valez ; d'ailleurs, vous avez en votre mère un sûr Mentor. Aimez-la bien, aimez-la toujours, cette fidèle gardienne de votre avenir.

Ah ! votre avenir ! il sera beau, mes enfants. Comme je le vois s'ouvrir devant vous large, ensoleillé, fleuri !

Oh ! oui, aimez toujours votre mère et vous verrez combien votre affection pour elle sera féconde en grandes choses. Soyez toujours unis, mes chers amis, comme vous l'êtes maintenant, et ne cessez jamais de vous aimer comme deux frères.

Le vieillard se tourna vers Mme Clavière :

– Marie, reprit-il, pendant combien de temps pensez-vous faire durer votre voyage ?

– Si rien ne vient se mettre en travers de nos intentions, nous quittons Paris pour plusieurs mois ; nous ne reviendrons qu'au printemps prochain.

M. Chevriot hocha la tête. Et, avec un sourire doux et triste :

– À votre retour, fit-il, vous ne me retrouverez plus.

– Oh ! mon père, ne me dites pas cela ! s'écria Mme Clavière.

– Je crois bien, Marie, que mes jours sont comptés là-haut ; mais je me trompe peut-être.

– Oui, oui, vous vous trompez !

– Enfin, nous verrons. En attendant, mes enfants, donnez toujours au vieillard le baiser des adieux.

Le docteur Chevriot ne se trompait pas : il devait s'éteindre doucement, cinq mois plus tard, dans les premiers jours de janvier.

Le lendemain vendredi, veille du départ, Mme Clavière et ses fils se rendirent à la Maison maternelle ; cette visite leur était également chère à tous trois.

Après avoir vu les enfants et causé avec la mère Agathe et les autres religieuses, on se dirigea vers le cimetière de Boulogne ; on avait là une autre visite à faire, une visite à une tombe.

Le monument élevé à la mémoire de Marceline Lebel et placé dans un coin de la nécropole était très simple : une

pierre tombale en granit avec une croix. Sur la pierre étaient gravés ces mots :

ICI REPOSE

LE CORPS DE MARCELINE LEBEL

DÉCÉDÉE DANS SA VINGT-HUITIÈME ANNÉE

Priez pour elle.

Édouard s'agenouilla sur la pierre et fondit en larmes.

La Dame en noir et André, debout, la tête inclinée, pleuraient aussi.

Bien des fois Édouard était venu là verser des larmes sur la tombe de sa mère. Quand il se fut relevé et eut essuyé ses yeux, il arrêta sur Mme Clavière son regard interrogateur.

Celle-ci lui prit la main, et le regardant avec attendrissement :

– Plus tard, mon ami, dit-elle, attendez encore ; quand le moment sera venu, vous connaîtrez les malheurs de votre mère.

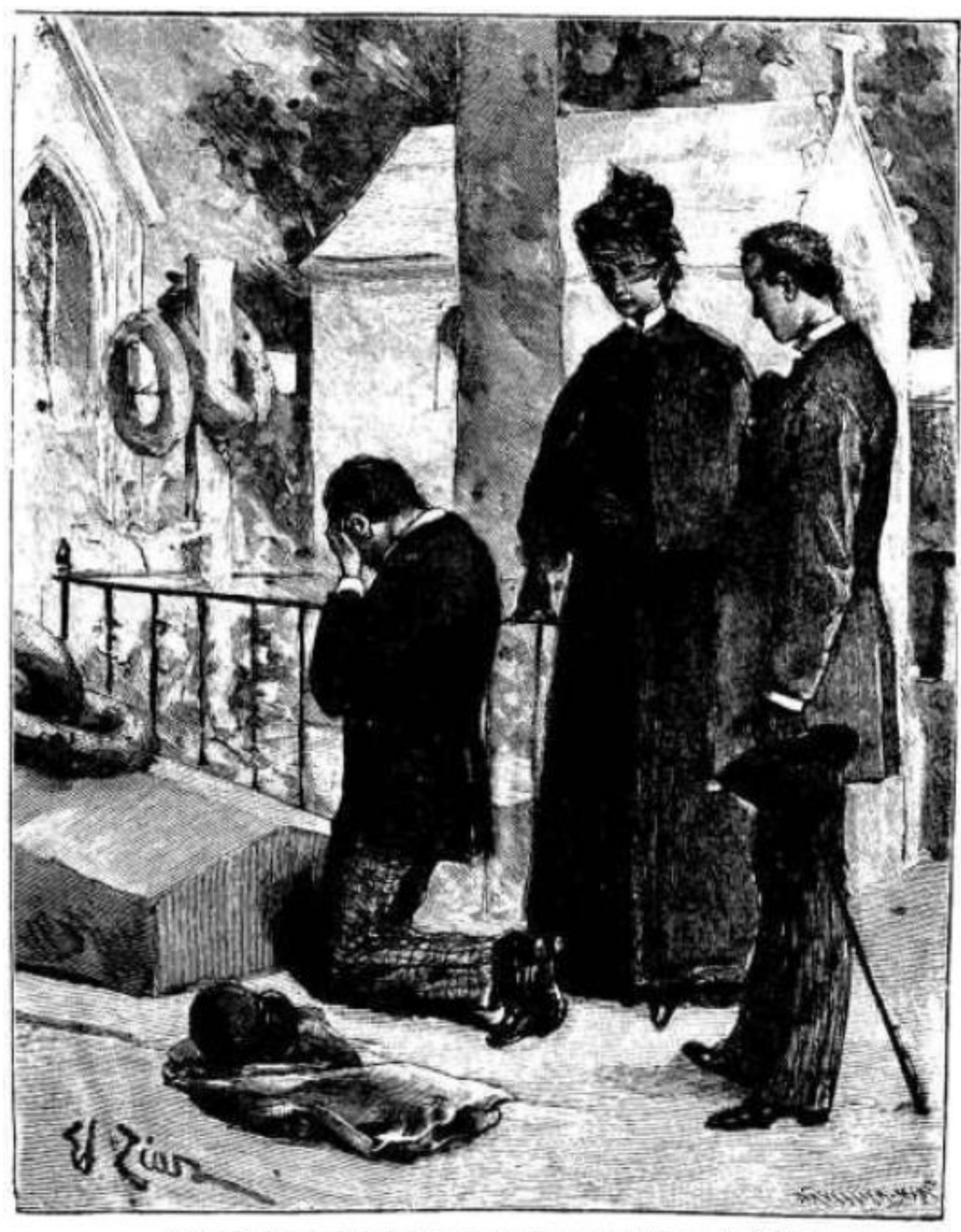
– Elle a souffert ?

– Beaucoup souffert, plus peut-être qu'aucune autre femme.

– Ma pauvre mère !

– Elle vous a bien aimé, Édouard.

– Oh ! oui. Je conserve le souvenir des derniers baisers qu'elle m'a donnés, et il me semble que je la vois encore pâle, raide, glacée sur son lit de mort.



Edouard s'agenouilla sur la pierre et fondit en larmes. (P. 942.)

– Gardez pieusement tous ces souvenirs, mon ami, et que dans votre cœur la mémoire de celle qui repose en paix sous cette pierre soit toujours vénérée…

– Ainsi, elle n'avait pas mérité ses malheurs ?

– Édouard, votre mère a été une victime ! Mais je vous le répète, je vous raconterai un jour sa navrante histoire.

Le jeune homme courba la tête, prononça le mot « adieu » et suivit Mme Clavière et André.

*

* *

Nous ne suivrons point Mme Clavière et ses fils pas à pas dans leur voyage. Ils s'arrêtaient dans une ville, quelquefois même dans un village et y séjournaient plus ou moins longtemps, selon les excursions intéressantes qu'il y avait à faire dans les environs.

Ils visitèrent entièrement la Suisse, si riche en sites pittoresques, en paysages admirables, avec ses lacs superbes, ses gorges profondes, ses glaciers imposants et terribles que ne parviennent pas à fondre les chauds rayons du soleil, ses torrents redoutables, ses montagnes chauves, ses pics gigantesques couverts de neiges éternelles, et ses belles et vertes vallées luxuriantes de végétation.

Édouard et André n'avaient pas seulement étudié le latin et le grec, ils avaient appris l'allemand, l'italien et l'espagnol. Très souvent ils se parlaient dans l'une ou l'autre de ces langues étrangères, afin de se familiariser avec les difficultés de la prononciation.

La connaissance de la langue allemande leur fut très utile en Suisse, comme celle de la langue italienne allait leur être d'un grand secours en Italie.

Ils entrèrent par le Simplon dans le royaume conquis par Victor-Emmanuel, grâce au concours des armes françaises,

ce que les Italiens paraissent avoir complètement oublié aujourd'hui. On rencontre partout l'ingratitude.

À Rome, à Milan, à Florence, à Pise et dans beaucoup d'autres villes, on consacra des journées entières à visiter les musées, les églises et autres édifices où l'on peut admirer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture.

Édouard était aux anges. Grave, réfléchi, il examinait, étudiait la vigueur du dessin, la grâce des poses, la chaleur des tons, l'harmonie et la puissance des couleurs ; il s'inspirait de ces grands maîtres de l'école italienne qui, pendant plusieurs siècles, ont été les premiers artistes du monde, et il s'affermissait de plus en plus dans sa résolution de travailler avec ardeur afin de devenir, lui aussi, un grand peintre. Il s'oubliait dans son admiration et, souvent, il fallait l'arracher à ses contemplations.

– Oh ! disait-il enthousiasmé, je crois qu'aucune satisfaction ne peut être comparée à celle que j'éprouve. Que de merveilles, que de grandes choses dans ce beau pays d'Italie !

Et, avec effusion, il remerciait Mme Clavière du bonheur qu'elle lui procurait.

On avait mis un mois à parcourir la Suisse ; on était depuis trois mois en Italie, et l'on était loin encore d'avoir tout vu.

Mais on tenait à suivre l'itinéraire qu'on avait tracé avant de quitter Paris.

On se rendit en Espagne en traversant le midi de la France et en franchissant les Pyrénées. On visita successivement les principales villes de la Péninsule :

Barcelone, Saragosse, Murcie, Ségovie, Grenade, Cadix, Séville.

Nos voyageurs étaient à Madrid lorsqu'ils apprirent par un journal français la mort du docteur Chevriot. Le journal donnait le compte rendu des obsèques du vieux savant et citait les noms des hauts personnages qui y avaient assisté.

Mme Clavière et ses fils pleuraient.

C'était plus qu'un ami, c'était un père qu'ils avaient perdu.

– Hélas ! dit Marie, il avait le pressentiment de sa fin prochaine. Je n'oublierai jamais le sourire qu'il avait sur les lèvres et la façon dont il hocha la tête, en nous disant :

« À votre retour, vous ne me retrouverez plus. »

– Je me rappelle bien ces paroles, dit André, et aussi celles qu'il a prononcées avant que nous le quittions, ayant de grosses larmes dans les yeux :

« Mes enfants, donnez au vieillard le baiser des adieux. »

– Cher et bon docteur ! murmura Mme Clavière.

La tête inclinée, absorbée en elle même, elle pensait au passé, à la première visite qu'elle avait faite à M. Chevriot, au charbon qu'elle avait allumé, voulant en finir avec la vie, à son mariage, à la mort d'André Clavière, à la naissance de son fils, à ses douleurs, à ses joies, à l'affection sincère et dévouée que le bon docteur lui avait témoignée et dont il lui avait donné tant de preuves.

André et Édouard se regardaient tristement et restaient silencieux pour ne point troubler la méditation de Mme Clavière.

À la fin, cependant, André s'inquiéta de l'attitude douloureuse de sa mère.

– Maman, à quoi penses-tu ? lui demanda-t-il en l'entourant de ses bras.

Elle sursauta comme brusquement réveillée, se redressa et, étreignant son fils, elle répondit :

– Je pense à des choses lointaines.

– À la mort de mon père, n'est-ce pas ?

Une seconde fois elle tressaillit.

– Oui, André, murmura-t-elle, à la mort de ton père, et à d'autres choses encore que tu dois toujours ignorer.

– Va, je sais que tu as beaucoup souffert, cela me suffit ; mais maintenant, ma mère chérie, sois tranquille, je ferai tout au monde pour que tu sois heureuse.

Et André colla ses lèvres sur le front de sa mère.

– J'aiderai André dans sa tâche, dit Édouard, et comme à lui, elle me sera douce et facile.

– Heureuse, mes enfants, répondit Mme Clavière avec émotion, mais ne le suis-je pas déjà, grâce à vous, autant que je puisse l'être ?

– Maman, nous voulons, Édouard et moi, que tu aies toutes les joies, tous les bonheurs.

Le regard de la Dame en noir eut un rayonnement céleste.

– Mes enfants, reprit-elle après un moment de silence, notre voyage est terminé, notre deuil ne nous permet pas de le continuer.

Les jeunes gens approuvèrent par un mouvement de tête.

– Alors, dit André, nous retournons à Paris ?

– Non, mon ami. Ainsi que cela a été dit et convenu, nous ne rentrerons à Paris qu'au mois de mars. Nous passerons le reste de l'hiver à Cannes. En cette saison, le climat des Alpes-Maritimes est doux et bienfaisant. Je reverrai avec plaisir cette petite ville du littoral méditerranéen où j'ai vécu tranquille et solitaire pendant plus d'une année et où tant de fois, assise sur un rocher, les yeux fixés sur la mer bleue, mes longues rêveries ont été bercées par le murmure des vagues qui venaient mourir à mes pieds.

Et toi-même, André, ne te sera-t-il pas agréable de connaître Cannes, cette jolie petite ville où tu es né, si coquettement assise au bord de la Méditerranée ?

– Très agréable, chère mère.

Le soir même on quitta Madrid, et le surlendemain on était à Cannes.

Ce fut dans cette ville que, pour la première fois, Mme Clavière interrogea sérieusement Édouard et André sur ce qu'ils avaient l'intention de faire en vue de leur avenir, demandant à chacun à quoi il se destinait.

Sans hésiter, Édouard répondit :

– Je serai artiste-peintre.

– Ainsi, mon ami, vous avez toujours les mêmes idées, vous persistez dans votre résolution ?

– Plus que jamais.

– Pour arriver, il vous faudra du talent, beaucoup de talent.

– J'espère en avoir.

– Oui, vous en aurez, c'est ma conviction ; malgré cela, mon cher Édouard, vous rencontrerez de nombreuses difficultés.

– Avec le courage et la persévérance, je les surmonterai.

– C'est votre vocation ; obéissez donc, mon ami, à ce mouvement intérieur qui vous dirige vers la peinture.

– Moi, dit André, je veux faire mes études de droit.

– Est-ce que tu désires être notaire, avoué ou avocat ?

– Je ne sais pas encore, chère mère ; quand je serai docteur en droit, je verrai.

– Je crois, André, que tu n'as pas un goût bien prononcé pour la chicane.

– Ce goût peut me venir, chère mère.

– J'en doute fort. J'aurais préféré que tu entrasses à l'école polytechnique afin de devenir ingénieur des ponts et chaussées ou des mines comme notre excellent ami Philippe

Beaugrand. L'année dernière, c'était à peu près décidé entre nous.

– C'est vrai, mais depuis j'ai réfléchi.

– Bien réfléchi ?

– Oui, maman, et, comme celle d'Édouard, ma résolution est fermement prise. Il ne me plairait nullement d'être notaire et moins encore avoué ; avocat, passe encore. S'il y a de mauvaises causes à défendre, il y en a aussi de bonnes, de belles, de justes. Entre celles-ci et les autres, l'avocat a le droit de choisir.

– Peut-être, quand il a des clients, une réputation.

– La réputation vient et les clients viennent aussi. Du reste, chère mère, ce n'est pas le titre d'avocat que j'ambitionne ; je désire faire mes études de droit, être reçu docteur et après, comme je le disais tout à l'heure, je verrai. Plusieurs carrières sont ouvertes au jeune docteur en droit : il y a l'administration, le contentieux, la magistrature.

– Et la diplomatie, ajouta Édouard. Chère mère, continua-t-il, André, sérieux, grave, réfléchi, très fin et d'un tact parfait, a déjà toutes les qualités du diplomate.

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir et elle pâlit.

– Rassure-toi, maman, dit vivement André, se méprenant sur la cause de l'émotion de sa mère, Édouard ne sait pas ce qu'il dit ; mon ambition ne va pas jusqu'à désirer entrer dans la diplomatie, cette carrière me serait-elle très largement ouverte ; je ne veux jamais te quitter et toujours rester en France.

Mme Clavière n'avait pas à s'opposer aux désirs de son fils ni à ceux d'Édouard.

Il fut décidé qu'André prendrait ses premières inscriptions et suivrait les cours de l'école de droit.

Quant à Édouard, qui était dans sa vingtième année, il allait, tout d'abord, satisfaire à la loi militaire en faisant son volontariat d'un an. Ensuite il entrerait comme élève dans l'atelier d'un de nos peintres célèbres.

II

ÉDOUARD ET ANDRÉ

À son tour, André avait fait son volontariat d'un an et, revenu à Paris, avait repris ses études de droit interrompues.

Édouard travaillait aussi avec ardeur et se préparait au prochain concours du prix de Rome. Obtenir le prix de Rome, c'était son rêve de tous les jours, de tous les instants. Certes, cette ambition était légitime : il était le meilleur élève de l'atelier de Détaille, et le maître, partageant son espoir, ne lui ménageait ni les conseils ni les encouragements.

Édouard avait pour la Dame en noir une reconnaissance qu'il poussait quelque peu à l'exagération ; mais d'une nature extrêmement délicate, par un sentiment de noble fierté, il souffrait de ce qu'elle avait fait et faisait encore pour lui, et il avait hâte de ne plus être à la charge de sa protectrice, de se suffire à lui-même.

Il vénérait Mme Clavière, qu'il élevait au-dessus de toutes les femmes ; il n'avait point perdu la douce habitude de l'appeler sa mère, de l'embrasser et de lui présenter son front, comme le faisait André ; cependant, malgré sa grande affection pour celle qui était sa seconde mère, il n'avait jamais osé la tutoyer, même dans son plus jeune âge, et Mme Clavière, de son côté, établissant ainsi, sans le vouloir sans doute, une différence entre ses deux enfants, ne tutoyait pas Édouard.



…Il était le meilleur élève de l'atelier de Detaille… (P. 949.)

Ni ce dernier, ni André ne connaissaient le chiffre de la fortune de Mme Clavière. Elle vivait si simplement et dépensait si peu, en apparence, qu'ils pouvaient supposer qu'elle s'imposait des privations pour eux.

Mme Clavière restait fidèle à ses principes, au programme qu'elle s'était tracé pour l'éducation de son fils. Elle savait que, trop souvent, le jeune homme tourne mal quand la faiblesse de ses parents met à sa disposition des sommes relativement importantes ; il est alors plus facile aux entraînements pernicieux ; sachant qu'il n'a pas à avoir les soucis de l'existence, de l'avenir, il se dégoûte du travail, devient paresseux, oisif ; de là, il n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans la vie désordonnée, dans la débauche.

Mme Clavière voulait que son fils et Édouard dussent tout à eux-mêmes, à leurs efforts. Assurément, elle était disposée à les aider autant qu'il serait nécessaire ; mais c'était, avant tout, par le travail et la bonne conduite qu'ils devaient conquérir une position dans le monde.

Ils vivaient avec elle, auprès d'elle, car elle était venue habiter à Paris, dans un appartement qu'elle avait loué et meublé avenue de l'Opéra. Chacun avait sa chambre et les repas étaient pris en famille.

Les jeunes gens n'avaient donc rien ou presque rien à dépenser. Cependant ils recevaient l'un et l'autre cent francs par mois dont ils pouvaient disposer à leur fantaisie.

Dans le courant du mois, une partie de cet argent était rendue à Mme Clavière en bouquets.

On achetait quelques livres, quelques menus objets ; on prêtait à des camarades momentanément embarrassés, qui rendaient ou oubliaient de le faire ; on donnait à des pauvres. On trouve si aisément, à Paris, des misères à soulager !

Ils n'avaient pas à s'occuper de leurs habillements : ils commandaient et Mme Clavière payait.

Élevés comme ils l'étaient, honnêtement, ayant le respect d'eux-mêmes, sans mauvaises fréquentations, fuyant la contagion du mal, il leur arrivait souvent, à Édouard surtout, de ne pas avoir trouvé, dans le mois, à employer complètement leur argent de poche.

Toujours par ce même sentiment de délicatesse et de fierté, il semblait à Édouard qu'il n'avait pas le droit de dépenser cet argent qu'il n'avait pas gagné de ses mains.

Et quand, à ce sujet, la Dame en noir le grondait doucement, il rougissait comme un enfant qu'on réprimande. Mais il se gardait bien de parler de ses scrupules, car il sentait qu'ils n'étaient pas dépouillés d'orgueil.

Il n'osait pas repousser la main de sa mère adoptive quand elle lui donnait de l'argent ; il l'acceptait, les yeux baissés, se faisant violence et comme honteux.

Eh bien, oui, il souffrait de ce que Mme Clavière faisait pour lui, s'imaginant que les dépenses qu'il occasionnait étaient un tort fait à André.

Enfin, s'il avait le prix de Rome, ce serait fini, il ne serait plus une charge onéreuse pour Mme Clavière.

Il concourut.

Hélas ! ce fut un échec.

Ce prix, qu'il avait vaillamment disputé, qu'il espérait, sur lequel il comptait, ce prix fut donné à un autre, c'était cet autre qui irait à Rome à sa place et serait pensionnaire de la villa Médicis.

Ce fut un coup terrible, un douloureux désenchantement. Édouard tombait de toute la hauteur de

ses jeunes illusions, et sa douleur était d'autant plus cruelle que jusqu'au dernier moment il avait pu se croire vainqueur. Toujours, en tout et partout, il faut compter avec les petites intrigues de la camaraderie, certaines influences occultes et par cela même plus puissantes. C'est ainsi, le favoritisme aura toujours ses élus.

Pendant plusieurs jours, Édouard fut en proie à un sombre désespoir. S'il n'avait pas eu l'affection de la Dame en noir et d'André pour le soutenir, le consoler, l'empêcher de s'abandonner à lui-même, il aurait été capable d'attenter à ses jours.

Il était découragé et ne voulait plus admettre qu'il eût du talent.

– Je croyais avoir quelque chose là, disait-il en se frappant le front, je me trompais ; ce n'était que de la présomption, la sottise d'une ambition ridicule ; ce que j'appelais ma vocation n'était qu'un rêve vaniteux. Et j'ai mis des années à faire quoi ? À gonfler une bulle de savon !

Il parlait d'abandonner complètement la peinture pour un autre métier, n'importe lequel ; il n'était bon qu'à faire un garçon épicier.

– J'ai vingt-quatre ans, disait-il amèrement, n'est-ce pas honteux, à mon âge, de ne pas savoir gagner le pain que je mange ?

On lui disait de reprendre courage, de se remettre au travail ; l'année prochaine il serait plus heureux au concours.

Il secouait tristement la tête. Sa confiance en lui-même venait d'être fortement ébranlée.

– Ah ! ma mère, disait-il à Mme Clavière, comme vous aviez raison quand vous me parliez des difficultés que je rencontrerais sur mon chemin ! C'était un avertissement que vous me donniez ; pourquoi n'ai-je pas écouté et compris ?

– En effet, mon ami, je vous ai parlé des difficultés que vous auriez à vaincre. Bravement vous m'avez répondu : Avec du courage et de la persévérance je les surmonterai.

– Alors, pauvre insensé, je ne doutais de rien ; maintenant le doute m'écrase.

– C'est du découragement cela. À votre âge, Édouard, on n'a pas le droit de manquer de courage. Le découragement n'appartient qu'aux âmes faibles, et la vôtre est vaillante.

Vous parlez d'abandonner la peinture, et pourquoi ? Parce que vous venez de subir un échec ? Mais cela arrive souvent dans la vie où les déceptions de toutes sortes sont si nombreuses ! Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas laisser la peinture : on ne déserte pas ! Reprenez confiance en vous-même, chassez le doute qui vous accable, et vaincu aujourd'hui, redressez-vous fièrement pour la lutte de demain. Enfin, mon ami, soyez fort et constamment prêt à briser les obstacles qui pourront encore se placer en travers de votre chemin. Car la vie est ainsi faite qu'elle est une lutte continuelle. Ce n'est jamais par une route facile et jonchée de fleurs que l'on arrive au but de ses désirs.

Demandez à ceux qui ont acquis la renommée s'ils n'ont pas eu leurs déboires, leurs souffrances morales ; ah ! mon ami, ils l'ont souvent chèrement payée, l'auréole de gloire qu'ils ont au front !

Quoi que vous en disiez, – mais c'est votre dépit qui parle, – vous avez du talent ; c'est indéniable, c'est reconnu.

Eh bien, si vous voulez la conquérir, cette auréole de gloire qui illumine le front du grand artiste, continuez de travailler, travaillez toujours et soyez disposé à tous les sacrifices pour votre art, sacrifices parmi lesquels se trouvera plus d'une fois, sans doute, celui de votre amour-propre.

Ce fut ainsi que Mme Clavière, par des paroles de réconfortance et la persuasion, amena peu à peu Édouard à reprendre possession de lui-même. De nouveau il sentit vibrer dans son cœur le sentiment de sa valeur.

Un matin, Mme Clavière lui dit :

– Édouard, vous êtes tourmenté par un désir que vous ne me faites pas connaître.

– Que voulez-vous dire, ma mère ? balbutia-t-il.

– Je vous ai deviné, mon ami ; vous voudriez aller passer quelque temps en Italie pour y puiser des inspirations, et étudier ces grands maîtres de l'école italienne dont vous n'avez pu qu'admirer les chefs-d'œuvre lors de notre voyage.

– Je ne puis le nier, répondit-il fort troublé, je pense trop à ces merveilleuses peintures que j'ai vues en Italie.

– Et vous voudriez les revoir ?

– Oui, mais c'est encore une folie.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est désirer l'impossible.

– Moins impossible que vous ne le pensez, mon ami ; nous avons parlé de cela, André et moi, et nous avons décidé que vous iriez compléter vos études en Italie. André croit que deux années vous suffiraient.

– Mais, ma mère, commença le jeune homme.

Puis, se reprenant :

– Non, non, fit-il avec une sorte de brusquerie, ne me parlez plus de cela ; vous avez déjà fait pour moi trop de sacrifices.

– Je ne les compte pas, répliqua la Dame en noir avec un accent de reproche qui fit venir des larmes aux yeux d'Édouard ; ah ! je sais bien que, dans votre fierté, il vous est pénible d'accepter ce que vous appelez mes bienfaits, quand je suis si heureuse de m'acquitter d'une dette sacrée que mon cœur a contractée. Eh bien, Édouard, cela me cause un véritable chagrin.

– Oh !

– Oui, parce que j'ai fait de vous mon fils et que vous ne me considérez pas, ainsi que je le voudrais, comme votre mère.

– Ma mère ! ma mère ! s'écria-t-il vivement ému.

Il saisit une des mains de Mme Clavière et, prêt à sangloter, la porta à ses lèvres.

– Édouard, allez-vous être enfin raisonnable ?

– Mon Dieu, mais je n'aurai pas assez de toute ma vie pour vous prouver ma reconnaissance et la grandeur de mon affection.

– Oui, mon ami, vous m'aimez.

– Comme j'aurais aimé ma mère.

– Donc, c'est convenu, reprit Mme Clavière, après un court silence, vous irez en Italie, et comme il ne me plairait pas que vous fissiez là-bas une trop mauvaise figure, vous voudrez bien recevoir de votre mère adoptive une pension mensuelle de cinq cents francs.

Le jeune homme regarda la Dame en noir avec une sorte d'ahurissement et comme s'il n'avait pas entendu.

– J'ai dit, Édouard, que votre pension serait de cinq cents francs par mois.

– Oh ! je ne peux pas accepter, je ne peux pas… Six mille francs par an ! C'est trop d'argent.

– Édouard, vous voulez donc absolument me faire de la peine ?

– Je ne puis pourtant pas accepter… Oh ! vous et André gênés à cause de moi !

Mme Clavière eut un de ses ineffables sourires.

– Rassurez-vous, dit-elle, la gêne n'entrera pas ici ; d'ailleurs vous savez bien que je ne fais jamais plus que je ne peux. Pour vous et André j'ai fait des économies, et il m'est agréable, aujourd'hui, de mettre à votre disposition la moitié de ces économies. Eh bien, avez-vous encore quelque chose à objecter ?

Édouard tomba à genoux devant Mme Clavière et sanglota. Quinze jours après, il partait pour l'Italie où il devait rester deux ans.

Il avait retardé son départ de quelques jours afin d'applaudir à un nouveau succès d'André, qui venait de passer brillamment ses examens de licencié.

Pendant qu'André préparait sa thèse pour le doctorat, Édouard travaillait à Rome, à Florence et dans les autres principales villes d'Italie. Il avait déjà envoyé deux jolis petits tableaux à Mme Clavière, qui les avait mis dans son salon, en belles places. Elle les montrait à ses amis, tout heureuse, avec le sentiment d'orgueil d'une véritable mère.

Une semaine ne se passait jamais sans qu'on eût reçu une lettre d'Édouard ; sachant qu'il ferait plaisir à Mme Clavière et à André, il leur faisait connaître l'emploi de son temps ; de sorte que chacune de ses lettres était comme un journal de la semaine, et il parlait longuement de ses études, de ses excursions artistiques, de ses projets d'avenir.

– Le voilà tout à fait remonté, disait André à sa mère.

– Oui, répondait-elle, mais il n'est pas encore suffisamment armé contre les déceptions ; avec sa nature sensible et confiante, il faudrait bien peu pour qu'il se laissât saisir de nouveau par le découragement.

Chacun à son tour, Mme Clavière et André répondaient à Édouard. Et, des deux côtés, les lettres étaient également impatiemment attendues.

Après sa thèse, qui fut très remarquée et qui lui valut de nombreuses et vives félicitations, André fut reçu docteur en droit. Il n'avait que vingt-trois ans.

André, qui avait été un joli enfant, était maintenant, dans toute l'acception du mot, un très beau jeune homme.

Il avait la parfaite distinction de sa mère et quelque chose de sa grâce adorable, sans avoir pour cela rien d'efféminé.

Il était grand, bien fait ; et sa taille svelte, élégante, ajoutait encore à sa distinction.

Ses cheveux épais, bien plantés, laissant le front largement découvert, étaient d'un beau châtain clair. Sa fine moustache était de même nuance, mais peut-être un peu plus foncée.

Les yeux, presque bleus, ressemblaient beaucoup à ceux de Mme Clavière ; les cils étaient longs, serrés, soyeux, et les sourcils bien marqués.

Le regard, très doux, ne manquait cependant ni de fermeté, ni d'énergie ; on sentait que sous ce front de jeune homme il y avait une volonté.

Mais la douceur n'était pas seulement dans le regard, elle était dans la physionomie tout entière, dont l'ensemble exprimait la bienveillance et la bonté.

Ainsi que l'avait si vivement souhaité sa mère, André avait les sentiments élevés, et était généreux et bon comme celui dont il portait le nom.

Si André avait beaucoup de sa mère, on ne pouvait pas dire cependant qu'il lui ressemblait. C'était par le cœur que la ressemblance entre eux était absolue.

À qui le jeune homme ressemblait-il ?

Souvent, très souvent, à mesure qu'il avait grandi, Marie, en le regardant, se l'était demandé avec une certaine anxiété.

Elle avait remarqué qu'il avait dans les manières, dans son allure et ses mouvements de tête un peu des airs du comte de Rosamont et aussi quelque chose dans les traits du

visage ; mais c'était si peu accentué, si vague, si insaisissable…

Elle s'était rassurée, en se disant :

– Non, il ne lui ressemble pas. Et si un jour le hasard ou la fatalité les met en présence l'un de l'autre, le comte ne reconnaîtra pas son fils. Et d'ailleurs, il y a longtemps qu'il ne pense plus à Marie Sorel, et il a certainement oublié le nom d'André Clavière.

Donc, André était docteur en droit. Plusieurs carrières s'ouvraient devant lui ; laquelle allait-il choisir ? En étudiant il n'avait fait que préparer l'avenir. Il entrait sérieusement dans la vie, et il lui fallait maintenant marcher à la conquête d'une position.

– Eh bien, André, lui demanda sa mère, que vas-tu faire ? Et comme il ne se pressait pas de répondre :

– Vas-tu te faire inscrire au tableau des avocats ? ajouta-t-elle.

– Je crois ne pas avoir ce qu'il faut pour faire un avocat.

– Te plaît-il d'entrer dans la magistrature ?

– Heu ! la magistrature…

– Je comprends, il ne te sourit pas plus d'être magistrat qu'avocat. Alors, voyons, quelles sont tes idées ?

– Eh bien, mère chérie, ce qui me plairait le plus…

– Achève.

– Ce serait, si c'est possible, d'être sous-préfet.

Mme Clavière regarda fixement son fils, et, souriant :

– Un jour, devant toi, assez étourdiment, Mlle Henriette de Mégrigny, a dit qu'elle serait heureuse d'avoir pour mari un jeune sous-préfet ; je parierais que c'est elle qui t'a suggéré cette idée ?

– Je ne le nie pas.

– André, est-ce que tu aimes Mlle de Mégrigny ?

Le jeune homme devint très rouge.

– Je n'ai aimé que toi jusqu'à présent, chère mère, et je n'aime encore que toi, répondit-il ; il me serait donc bien difficile de dire si l'amitié que j'ai pour Mlle de Mégrigny a quelque ressemblance avec l'amour.

– Mais elle te plaît.

– Oui, beaucoup ; c'est assez naturel, je la connais depuis son enfance et elle a toujours été très gentille avec moi. Et puis, elle est si douce, si bonne, si charmante !

– Oui, elle a de brillantes qualités.

– Mais rassure-toi, chère mère, je n'ai pas eu encore beaucoup le temps de laisser parler mon cœur, et je n'en suis pas encore au premier chapitre d'un joli roman d'amour. D'ailleurs, je sais que Mlle de Mégrigny a une très grosse dot, un million, ai-je entendu dire : cela suffirait pour me retenir si je me sentais trop vivement entraîné vers elle.

– Mon Dieu, fit négligemment Marie, je ne crois pas que la dot de Mlle de Mégrigny pourrait sérieusement se dresser devant toi comme un obstacle.

– Je t'assure, maman, qu'il me répugnerait fort d'être enrichi par une femme.

– Ah !

– Je me connais, je ne ferai jamais ce que l’on appelle un beau mariage. Mais en vérité, continua-t-il en riant, nous parlons pour ne rien dire, nous avons le temps de penser à mon mariage.

– Le moment de te marier arrivera vite, mon ami.

– Va, je ne me presserai point ; je suis si tranquille, si heureux auprès de toi !

– Tu dis cela aujourd’hui ; avant un an, peut-être, tu penseras autrement.

– Maman, répliqua-t-il vivement, je te jure que si je devais me séparer de toi, je ne me marierais jamais !

– Ne parlons plus de cela, André.

– Ah ! te voilà tout attristée et prête à pleurer.

– Je suis toujours très émue, tu le sais bien, chaque fois qu’il est question de ton avenir.

– Mais tu ne peux rien voir dans mon avenir qui puisse t’effrayer.

– Sans doute ; mais, vois-tu, une mère a toujours des craintes.

– Maman, tu m’aimes trop !

– Tu trouves ? eh bien, je voudrais pouvoir t’aimer encore davantage.

– Oh ! ma mère adorée !

Et, câlin, comme quand il était enfant, il laissa aller doucement sa tête sur le sein de sa mère.

Il y eut quelques instants de silence.

– Tu disais donc, reprit Mme Clavière, que tu voudrais être sous-préfet.

– Oui, car je crois pouvoir faire mon chemin dans cette branche de l'administration.

– As-tu suffisamment consulté tes forces ?

– Je saurai me rendre digne de la confiance qu'on aura mise en moi.

– Oh ! je ne doute ni de tes aptitudes, ni de ton dévouement à la chose publique ; tu auras à cœur de bien faire, je le sais ; mais, mon ami, tu es bien jeune.

André répondit en souriant par ces paroles que Corneille a mises dans la bouche de Cid :

… Pour les âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

– Oui, oui, fit Mme Clavière, tu as en toi toutes les généreuses ardeurs de l'amoureux de Chimène.

– Ma seule crainte, en effet, reprit André, est que le ministre ne me trouve trop jeune pour me confier une sous-préfecture.

– Cela est sûr. Enfin, nous verrons. Dans tous les cas, et le plus promptement possible, nos bons amis, MM. Philippe Beaugrand et Edmond Joubert feront les démarches nécessaires.

– Le ministre présentera certainement des objections ; mais chaudement recommandé par M. Joubert, un sénateur, et par M. Beaugrand, un député, il finira par me nommer.

– Je l'espère, puisque c'est ton désir et que ton idée est là. M. Joubert connaît particulièrement plusieurs ministres, et le ministre de l'intérieur est un ami intime de M. Beaugrand. Tu ne peux pas te présenter sous de meilleurs auspices.

Quelques jours après, M. Beaugrand parla du jeune docteur en droit au ministre qui, après avoir écouté attentivement, s'écria :

– Mais, mon cher député, votre protégé est encore un enfant !

– Oui, il est jeune, ce qui, entre nous, n'est pas un bien grand défaut ; mais il est mûri par le travail et la réflexion et est, de plus, très sérieux.

– Eh bien, mon cher, amenez-le-moi un de ces matins ; je serai content de le voir, ce garçon-là.

La chose était en bon chemin.

André fut présenté au ministre, qui lui fit un fort aimable accueil et lui dit en le quittant :

– C'est bien, monsieur Clavière, on ne vous oubliera pas, et si cela arrivait, M. Beaugrand me rafraîchirait la mémoire.

Trois mois plus tard, il y eut au ministère de l'intérieur un mouvement administratif assez important. Des préfets étaient appelés à un poste supérieur ; des secrétaires généraux et des sous-préfets étaient nommés préfets ;

d'autres étaient déplacés ; on nommait des conseillers de préfecture.

André, que le ministre n'avait pas oublié, se trouva compris dans ce mouvement. Il était nommé sous-préfet à Pithiviers.

Il ne tarda pas à recevoir l'ordre de se rendre à son poste, et il alla prendre possession de sa sous-préfecture où, ainsi qu'il avait été convenu, sa mère devait demeurer avec lui.

Il n'était guère éloigné de Paris ; du reste, en le nommant à Pithiviers, le ministre avait voulu être agréable à M. Beaugrand. Nous saurons bientôt pourquoi l'ingénieur avait demandé pour André la sous-préfecture de Pithiviers.

Doué d'une rare intelligence, ayant toutes les aptitudes d'un véritable administrateur, André, en moins d'un mois, s'était mis au courant de toutes les affaires administratives et litigieuses de son arrondissement. Par exemple, il avait pioché ferme.

Maintenant le travail qu'il aurait à faire ne pouvait plus lui causer aucun souci. Il avait de l'initiative, à un haut degré la faculté d'assimilation et, avec une facilité étonnante, il mettait la clarté dans les choses les plus complexes et les plus embrouillées.

Avec lui, il fallait que tout marchât, vite et bien. Il n'aimait pas les dossiers qui moisissent en s'éternisant dans les cartons.

Très accueillant, il recevait avec bienveillance et beaucoup de tact. Avec tout le monde il était doux, poli,

aimable. Il était sympathique à tous ceux qui l'approchaient, et son aménité le faisait aimer.

On disait :

– Il est tout à fait gentil, notre jeune sous-préfet.

– Sans compter qu'il connaît son affaire sur le bout du doigt.

Les conseillers d'arrondissement, à qui il avait particulièrement affaire, étaient enchantés de leur sous-préfet. C'est qu'André les écoutait toujours avec intérêt, accueillait leurs demandes avec bienveillance et, autant qu'il le pouvait, faisait droit à leurs réclamations.

III

CE QU'IL FAUT APPRENDRE AU LECTEUR

Édouard était revenu d'Italie où il avait beaucoup vu et beaucoup étudié. Il avait rapporté des albums remplis de dessins, d'ébauches, de croquis : un trésor, croyait-il.

Six tableaux qu'il avait envoyés à un marchand de Paris avaient été vendus et il en avait touché le prix en faisant la grimace : quatre cent cinquante francs pour plusieurs mois de travail. Ce n'était guère encourageant.

Mais Édouard savait maintenant que les plus grands peintres avaient eu des commencements extrêmement difficiles, que le génie est souvent une éclosion de la souffrance, et il s'était promis de se raidir contre les déceptions.

Le marchand lui avait dit, en manière de consolation :

– Ce n'est pas une grosse somme que vous touchez ; mais vous devez vous trouver satisfait ; j'ai des tableaux de plusieurs de vos confrères, ayant déjà un nom, que je ne peux pas vendre ; on ne m'en offre même pas un prix. Tout le monde se plaint, les affaires sont mauvaises ; on se prive un peu sur tout ; on achète des choses de première nécessité et plus guère d'œuvres d'art, qui sont des objets de grand luxe : Que voulez-vous ! c'est comme ça. Mais, il faut l'espérer, nous sortirons de ce marasme.



Il avait rapporté des albums remplis de dessins... (P. 90.)

Vous avez du talent, jeune homme, travaillez et bien certainement, avec le temps, vous arriverez. Ah ! dame, plus tard, quand vous serez connu…

En attendant, apportez-moi de vos toiles, soignées comme les premières ; je ne crois pas trop m'avancer en vous disant que je vous en placerai autant que vous pourrez m'en fournir.

Si, en France, mes affaires sont presque nulles, j'ai l'Amérique, Dieu merci. Dans toutes les villes importantes du Nouveau-Monde j'ai des correspondants et, par leurs soins, j'écoule assez rapidement la majeure partie de mes marchandises.

Naturellement, Édouard avait remercié le marchand de ses bonnes dispositions à son égard. Mais il s'était dit :

– S'il me revoit jamais, celui-là, c'est que je ne saurai plus à quel saint me vouer.

Et, comme pour le narguer, il lui semblait entendre une voix qui disait :

– Mon pauvre garçon, il ne faut jamais dire : Fontaine, je ne boirai plus de ton eau.

Édouard avait fait ce calcul, d'ailleurs fort simple, qu'en vendant au marchand vingt tableaux par an, – c'était tout le travail qu'il pouvait faire au maximum, étant donnés, son amour-propre et sa conscience d'artiste, – il arriverait à gagner quinze ou seize cents francs, à peine de quoi payer ses toiles, ses couleurs, quelques autres accessoires et le loyer d'un atelier, si exigu qu'il fût.

Et les modèles ? Est-ce qu'il ne faut pas les payer ? Et lui ? Comment et de quoi vivrait-il ? Déjeunerait-il le matin d'un rayon de soleil et dînerait-il le soir de la dernière lueur du crépuscule ?

Quoi ! faudrait-il donc toujours qu'il eût recours à la bourse de sa mère adoptive ?

Ses pensées étaient pleines d'amertume.

En vérité, les arts étaient bien ingrats envers ceux qui les aiment et les cultivent.

Heureusement, il était simple dans ses goûts et depuis longtemps habitué à ne dépenser que ce qui était rigoureusement nécessaire. Il pouvait se contenter de peu, n'ayant encore ni passion, ni aucun de ces besoins de la jeunesse qui poussent à la dépense. Mais il fallait l'avoir, ce peu dont il serait si heureux de se contenter. Enfin il lui fallait pouvoir vivre, voler de ses propres ailes, c'est-à-dire sans avoir à compter sur autrui.

Sans doute, Mme Clavière serait toujours prête à lui venir en aide ; mais il sentait que plus la générosité de sa bienfaitrice était inépuisable, moins il devait y faire appel.

Sur les sommes qu'il avait reçues pendant son séjour en Italie, il avait trouvé le moyen d'économiser cinq mille francs, qu'il voulut rendre à Mme Clavière.

Alors il espérait toucher au moins deux mille francs chez le marchand de tableaux.

– Édouard, mon ami, avait dit la Dame en noir, vous avez été bien sage en Italie ; vous vous êtes certainement refusé des plaisirs que vous auriez pu vous donner.

– Non, je vous assure, ma mère. Je trouve même que j'ai été un gros dépensier, car deux cent cinquante francs par mois auraient pu me suffire.

Mme Clavière sourit.

– C’est bien, reprit-elle, vous avez fait comme vous avez voulu. Édouard, ces cinq mille francs sont à vous, gardez-les.

– Mais…

– Je le veux ! dit la mère adoptive d’un ton qu’elle prenait rarement, mais qui n’admettait pas de réplique.

– Alors, fit le jeune homme, je vais louer un petit atelier, augmenté d’une chambre à coucher, et j’emploierai une partie de cet argent à meubler la chambre et à acheter pour l’atelier les choses qui me seront indispensables.

– Soit, répondit Mme Clavière ; vous êtes assez grand aujourd’hui pour n’être plus en tutelle et pour conduire seul votre barque. Toutefois, Édouard, n’oubliez pas que quand vous aurez besoin de moi, vous me trouverez toujours.

Le jeune homme, sans avoir trop longtemps cherché, avait trouvé à Montmartre, rue des Abbesses, une pièce assez vaste, parfaitement éclairée, précédemment occupée par un photographe, qui pouvait très bien servir d’atelier à un débutant ; une chambre et un cabinet étaient contigus à cette pièce.

Édouard s’était installé chez lui et depuis quelque temps déjà, plein d’ardeur et sans trop d’inquiétudes de l’avenir, il travaillait à deux tableaux qu’il destinait à la prochaine exposition des Beaux-Arts.

Oh ! être reçu au Salon, faire son entrée dans le monde des artistes !

Inconnu la veille, être acclamé le lendemain !

Pouvoir, alors, saluer une lumineuse aurore et d’un pas sûr marcher vers la gloire !

Le beau rêve ! Mais n'était-il pas réalisable ?

Si modeste que fût Édouard, il sentait bien, pourtant, qu'il avait quelque chose dans la tête et au cœur.

L'Espérance au doux sourire caressait son front de ses ailes bleues, et sa brosse à la main, pensant au succès, il se sentait remué dans tout son être, et il y avait dans son âme ensoleillée comme un chant d'allégresse.

Il connaissait maintenant la navrante histoire de sa mère, que la Dame en noir lui avait racontée, telle qu'elle-même l'avait recueillie de la bouche de Marceline Lebel quelques jours avant sa mort. Il savait qu'il appartenait à une très ancienne famille de Bordeaux, laquelle, de père en fils, pendant près d'un siècle, avait fait le commerce des vins.

Il avait versé des larmes en apprenant comment Jeanne Rondac, sa grand'mère, était morte presque subitement ; comment le père de sa mère, Antoine Rondac, ruiné par de mauvaises spéculations et à la veille d'être déclaré en faillite, s'était fait sauter la cervelle, laissant deux orphelines : Marceline, l'aînée, et Antoinette, de huit ans moins âgée que sa sœur.

Mais Édouard s'était indigné, et tout s'était révolté en lui au récit des odieux traitements que sa pauvre mère avait subis chez son oncle Teissier, cet oncle maternel, immensément riche, qui avait recueilli les deux orphelines, et qui, par son silence et son indifférence, avait, en quelque sorte, encouragé les cruautés de son impitoyable femme, une furie, à l'égard de Marceline.

Ainsi, comme le lui avait dit souvent Mme Clavière, sa mère avait été une malheureuse victime de la destinée, sans cesse une horrible fatalité l'avait poursuivie.

Une tante, une femme, – était-elle bien digne de ce nom ? – qui aurait dû la protéger, l'aimer, l'avait torturée, martyrisée, puis finalement chassée de son opulente maison comme on chasse un chien galeux.

Et Antoinette, cette sœur cadette de sa mère, si sèche de cœur, lui paraissait plus odieuse et plus infâme encore que les autres.

– Ah ! tenez, ma mère, s'était-il écrié après que Mme Clavière lui eut tout raconté, peut-être auriez-vous bien fait de me laisser dans l'ignorance complète de ces choses monstrueuses ! Je suis écœuré et j'éprouve pour ces gens-là, en même temps que de l'horreur et du dégoût, une haine profonde.

– Édouard, avait répondu la Dame en noir, avant de vous faire le triste récit que vous venez d'entendre, j'ai cru devoir prendre des informations au sujet de votre famille.

– Oh ! après ce que vous en saviez, c'était bien inutile.

– Peut-être. M. et Mme Tessier et votre tante Antoinette sont morts.

– Alors, fit-il froidement, ils ont eu, devant le tribunal de Dieu, un terrible compte à rendre.

– Édouard, mon ami, on pardonne aux morts.

Le regard du jeune homme eut un éclair sombre.

– Je ne pardonne pas, prononça-t-il sourdement. Moi, pardonner à cet homme et à ces femmes qui ont été sans pitié pour ma pauvre mère mourant de faim, jamais !

– Édouard !

– Ma haine est maintenant sans objet, mais je maudis leur mémoire.

– Votre tante Antoinette s’était mariée.

– Elles trouvent donc des maris, ces sortes de femmes ?

– C’est à elle que les époux Teissier ont légué toute leur fortune.

– Cela m’importe peu.

– Le mari d’Antoinette est décédé il y a sept ans ; dix-huit mois plus tard votre tante mourait à son tour, laissant une fille unique.

– Ah ! j’ai une cousine ?

– Qui doit avoir maintenant tout près de dix-huit ans.

– Je la plains, car elle doit ressembler à son abominable mère.

– Vous êtes terrible, mon ami.

– Je ne la connais pas, cette parente, et ne veux point la connaître ; mais il me semble que cette haine, dont je parlais tout à l’heure, je l’éprouve pour elle.

La Dame en noir hocha tristement la tête.

– Édouard, fit-elle, je vous croyais bon.

– Je deviens méchant en pensant aux atroces souffrances de ma pauvre mère !

– Les époux Teissier et votre tante Antoinette ont été coupables, très coupables envers votre mère ; mais votre cousine est innocente, elle.

– Elle est la fille de sa mère et je l'enveloppe dans ma malédiction.

– Prenez garde d'être injuste.

– Après tout, que m'importe cette jeune fille ? il n'y a rien de commun entre elle et moi, nous sommes étrangers l'un à l'autre.

– Ne désirez-vous pas au moins savoir son nom ?

– Non, non, c'est absolument inutile. Elle ignore sans doute qu'elle a un parent qui, sans vous, ma généreuse protectrice, ma seconde mère, serait un des parias de la vie ; et moi je veux oublier qu'elle existe.

La Dame en noir n'avait pas cru devoir insister et, depuis, elle n'avait plus reparlé au jeune homme de sa cousine.

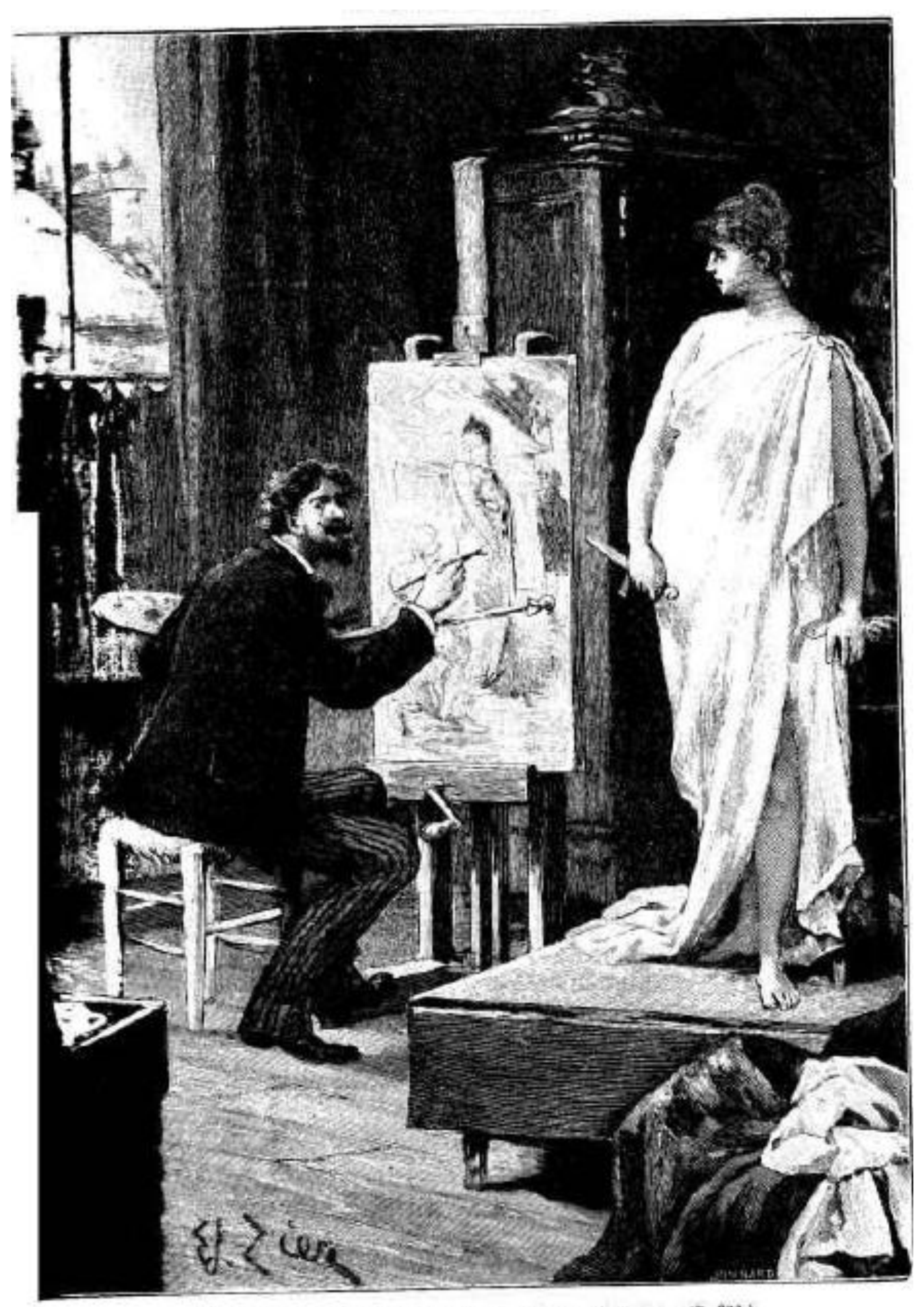
Et Édouard, tout entier à son travail et à ses espérances, ne songeait guère à cette parente que, vraisemblablement, il ne devait jamais voir, ni rencontrer.

Du reste, de cette lamentable histoire que Mme Clavière lui avait racontée, il ne restait plus que cette impression pénible que laisse, au réveil, un affreux cauchemar.

Mais souvent, souvent il pensait à sa mère qui l'avait tant aimé ; à sa mère qui avait tant souffert et était morte à la peine ; à sa mère dont les dernières pensées avaient été pour lui et qui, rassurée sur son sort, grâce à la promesse de la Dame en noir, s'était doucement endormie pour toujours.

Quelle vive tendresse il aurait eue pour elle si elle avait vécu ! Comme il l'aurait aimée, adorée ! Comme il aurait su

lui faire oublier ses souffrances, à cette chère et innocente victime de l’implacable fatalité !



Et Edouard, tout entier à son travail et à ses espérances,... (P. 905.)

Mais, hélas ! elle n’était plus ; il ne lui restait d’elle que le souvenir de son amour maternel et la protection qu’elle avait demandée pour lui à son lit de mort.

En évoquant le cher souvenir de sa mère, il se sentait plus confiant, plus fort, et il lui semblait que dans ces souvenirs lointains, mais inoubliables, il puisait l’inspiration.

Sa mère n’était plus, mais ne continuait-elle pas à veiller sur lui ? N’était-ce pas l’âme de la chère morte qui l’animait et mettait en lui cette ardeur au travail ? Sa mère ! Il se sentait toujours protégé par elle.

*

* *

Quatre ans après avoir épousé Blanche de Simiane, veuve de Mégrigny, Henri de Bierle était mort à la suite d’une longue et douloureuse maladie.

La douleur de Blanche fut immense, et si elle n’avait pas eu sa fille, sa chère petite Henriette, qui lui ordonnait impérieusement de vivre pour elle, peut-être aurait-elle suivi son époux dans la tombe.

Bien qu’il se fût guéri de la terrible blessure que lui avait faite le poignard de Joseph Gallot, M. de Bierle n’avait pas recouvré entièrement ses forces et il avait dû, – pour un temps, pensait-il, – abandonner ses travaux littéraires. Hélas ! loin de se remettre, sa santé s’était de plus en plus altérée et, finalement, il fut forcé de s’aliter.

Les meilleurs soins lui furent prodigués ; mais ses jours étaient comptés, il était écrit qu’il serait enlevé à sa jeune femme et à sa fille, et que Blanche porterait une seconde fois le vêtement noir des veuves.

De Bierle était un homme de talent, très richement doué. N'étant pas encore en pleine sève de travail, mais déjà connu et fort apprécié des lettrés, il avait assurément un brillant avenir littéraire.

Combien n'en est-il pas de ces hommes qui promettent beaucoup, de ces vaillants lutteurs, champions des grandes idées, que la mort moissonne au printemps de la vie, arrêtant ainsi, peut-être, l'éclosion d'un puissant génie ?

Philippe Beaugrand était revenu en France, sa mission en Indo-Chine terminée. Il l'avait remplie avec intelligence, avec dévouement et, ajoutons, avec un véritable désintéressement, cette mission de haute confiance.

Grâce à lui, la société minière était en pleine prospérité et la fortune des actionnaires assurée.

Aussi, dans une assemblée générale, quand le président, au nom du conseil d'administration tout entier, fit l'éloge de M. Philippe Beaugrand, parlant des nombreux et très importants services qu'il avait rendus à la société, ses paroles furent couvertes d'applaudissements unanimes ; de plus, les actionnaires demandèrent que des remerciements fussent votés à M. Philippe Beaugrand.

Mais on réservait à l'ingénieur un nouveau témoignage de reconnaissance et de confiance.

Déjà membre du conseil d'administration de la société, on le pria de vouloir bien accepter les fonctions de vice-président du conseil, et il y fut mis tant d'insistance qu'il ne put décliner l'honneur qu'on lui faisait.

M. Beaugrand avait été en fort bons termes avec M. de Bierle, bien qu'il n'eût pas eu le temps de le bien

connaître, ce dernier étant mort six mois après le retour de l'ingénieur en France.

Depuis qu'elle était veuve, Philippe faisait à Blanche de fréquentes visites. Il était, avec la Dame en noir, celui qui avait adressé à la désolée les plus douces paroles d'amitié et de consolation. Ce n'étaient pas des discours froids, secs, banals, qu'il fallait faire entendre à la jeune veuve, mais des choses du cœur. Et, comme Marie, Philippe avait de ces accents vibrants qui se répandent comme un baume au fond d'une âme endolorie.

Blanche se sentit profondément touchée de la sollicitude sincèrement affectueuse de l'ingénieur, et elle s'aperçut, au bout de quelque temps, qu'il réussissait, sinon à la consoler complètement, du moins à adoucir sa douleur.

D'un autre côté, Philippe avait pour la petite Henriette qui, comme on le sait, était sa filleule, une véritable tendresse de père, et la belle veuve lui était infiniment reconnaissante de l'affection qu'il avait pour sa fille.

Il est vrai qu'il aurait été bien difficile que le parrain n'aimât point sa gentille filleule qui l'aimait, lui, autant qu'elle avait aimé M. de Bierle, et qui disait souvent, dans sa naïveté et sa candeur d'enfant, en parlant de son parrain :

– Maintenant, c'est lui qui est mon papa.

Ces paroles, sans grande portée, faisaient cependant rougir la mère. Mais Blanche n'avait pas le courage de gronder la mignonne fillette, même quand elle pouvait supposer qu'elle fatiguait M. Beaugrand.

En effet, dès que son parrain, son papa maintenant, arrivait, elle ne le quittait plus ; elle aurait voulu être constamment sur ses genoux ou pendue à son cou.

Un autre, qui était aussi très avant dans les bonnes grâces de la charmante enfant, c'était le lycéen André Clavière. Quelle joie, quel bonheur quand il venait à la maison les jours de congé ! Comme Henriette faisait fête à André ! Comme André savait se plier à tous les caprices de son amie Henriette ! Pour elle, il redevenait petit, et c'étaient vraiment deux enfants qui jouaient ensemble.

– Moi, lui disait-elle en l'embrassant, je suis ta petite femme, et toi tu es mon grand mari.

Cela faisait beaucoup rire André.

Mais plus tard, en présence de la belle jeune fille, qui ne le tutoyait plus et ne l'embrassait plus, il devait se souvenir des paroles de l'enfant.

Mais revenons à Philippe Beaugrand et à Mme de Bierle.

Ayant entre eux la petite Henriette pour trait d'union, ils s'habituèrent doucement à une intimité plus grande et… il arriva ce qui devait arriver.

Philippe s'était enfin guéri de la passion que Marie lui avait inspirée, et un jour il se dit qu'il se marierait volontiers, bien qu'il eût tout près de quarante ans, si la mère de sa filleule, ne trouvant pas qu'il fût trop vieux, consentait à le prendre pour époux.

Et, naturellement, ce fut à Mme Clavière qu'il parla tout d'abord de ses intentions, après quoi il la chargea de négocier la chose matrimoniale.

La Dame en noir n'eut pas à faire un long plaidoyer en faveur de l'ingénieur pour convaincre Blanche qui, au bout de deux ans de veuvage, était un peu consolée.

Après avoir écouté son amie, la jeune veuve répondit :

– J'ai besoin d'un peu de bonheur, je crois que M. Beaugrand me le donnera.

Et le mariage se fit.

Et quelques mois après, Blanche disait à la Dame en noir, en se jetant à son cou :

– Je pense toujours au père de ma fille ; mais je suis heureuse, Philippe est si bon !

*

* *

Le baron de Simiane, disparu, n'en avait pas moins eu la honte de ce qu'on appelle à la Bourse une exécution. Mais il n'en était plus à avoir peur d'un scandale, à s'affecter d'une tache à son honneur.

Tous les biens de la maison de Simiane, autrefois si riche et si puissante, l'hôtel de la rue de Bellechasse, deux autres immeubles à Paris, les domaines, les bois, les fermes avaient été saisis judiciairement et vendus par expropriation.

Blanche n'était pas intervenue, elle avait laissé faire, et même, volontairement, elle s'était dessaisie de ses droits afin que les créanciers, qui ne le méritaient guère pourtant, fussent désintéressés dans la mesure du possible.

Cependant, ne voulant pas voir s'en aller en des mains étrangères tout ce que ses parents avaient possédé, elle avait

racheté le beau et vaste domaine de Bresle, dans le Loiret, à quelques kilomètres de Pithiviers.

Cette magnifique propriété avait été un don fait par Louis XIV à un comte de Bresle pour services exceptionnels rendus à la famille royale.

C'était au château de Bresle que la baronne de Simiane, née Germaine de Bresle, était venue au monde ; c'était à Bresle que son enfance s'était écoulée, à Bresle qu'elle s'était mariée, à Bresle enfin que la baronne aimait à passer chaque année trois ou quatre mois de la belle saison.

Et c'était plus encore en souvenir de sa mère que pour conserver quelque chose de sa famille que Blanche avait acquis le château de Bresle, où se trouvaient les portraits de ses ancêtres maternels et ceux de sa mère et de son père.

Blanche avait racheté le domaine cinq cent mille francs, à peine le tiers de sa valeur réelle.

À cette époque, au lendemain de la guerre, l'argent était rare ou plutôt se cachait, et les propriétés immobilières d'une certaine importance trouvaient difficilement des acquéreurs. Nous connaissons tels et tels superbes domaines qui, alors, ont été vendus à vil prix.

Pour payer Bresle, Blanche, l'année suivante, vendit l'hôtel de Mégrigny avec son mobilier, et vint habiter un appartement au deuxième étage d'une maison du boulevard Malesherbes.

Elle n'avait pas voulu toucher au million qu'elle avait si heureusement arraché des mains de son frère ; il était à sa fille, ce million, et elle tenait à le lui conserver intact.

Pendant son second veuvage, elle n'allait que très rarement à Bresle ; mais après des travaux assez importants que M. Beaugrand y fit exécuter, le château devint la résidence préférée des nouveaux époux, et ils s'y trouvaient si bien qu'ils y restaient presque toute l'année.

M. Philippe Beaugrand s'était vite fait connaître dans le pays ; il y était estimé et aimé ; on savait que c'était un homme de grand mérite qui pouvait rendre de nombreux services au département. Les électeurs de l'arrondissement l'envoyèrent siéger au conseil général. Plus tard, les comités électoraux républicains du Loiret lui demandèrent de se présenter à la députation. Il lui était difficile de refuser ; il accepta, fut porté sur la liste des candidats qui affirmaient leur dévouement à la République, et élu à une imposante majorité.

Depuis, son mandat avait été renouvelé, et il comptait parmi les plus vaillants députés de la gauche républicaine.

Certes, ce n'était pas pour avoir un soutien dans son arrondissement qu'il avait fait nommer André Clavière sous-préfet à Pithiviers ; il n'était pas un de ses électeurs à qui pût venir la pensée de l'abandonner quand il y aurait une nouvelle lutte électorale.

Il aimait André et avait tout simplement voulu l'avoir près de lui pour lui donner des conseils en cas de besoin et lui rendre plus faciles ses débuts dans la carrière administrative.

Il va sans dire qu'André voyait souvent M. Beaugrand, et qu'il l'écoutait avec la plus grande déférence.

Il y avait bien aussi, pour attirer le sous-préfet au château, les jolis yeux de Mlle Henriette de Mégrigny ; mais le

modeste sous-préfet, tout entier à ses fonctions et ayant à cœur de justifier la confiance qu'on avait mise en lui, malgré sa jeunesse, se tenait extrêmement réservé vis-à-vis de la jeune fille. Du reste, ainsi qu'il l'avait dit à sa mère, il ne savait pas bien encore si ce qu'il éprouvait était de l'amour.

Mais les yeux d'Henriette, ses yeux de dix-sept ans, étaient bien doux et en même temps bien brillants, et il ne tarderait pas à venir, le moment où André sentirait sérieusement pénétrer en lui la flamme du regard de la belle jeune fille.

En attendant, il travaillait et, déjà, attirait l'attention sur lui.

– Hé ! hé ! mon cher député, avait dit le ministre à M. Beaugrand, il va bien votre jeune homme, il va très bien ; nous ferons de lui quelque chose. Si vous en avez encore deux ou trois de la même pâte à me recommander, ne vous gênez pas.

IV

LES JEUNES FILLES

À Bresle, sans aucune exagération dans les dépenses, mais avec ce sentiment du beau et le goût qui le caractérisaient, M. Philippe Beaugrand avait fait exécuter, sous sa direction et pour ainsi dire sous ses yeux, de véritables merveilles.

Le vieux château restauré était un objet d'admiration. Mais c'était surtout dans les jardins et le parc que se trouvaient réunies toutes les magnificences, lesquelles rappelaient les merveilles créées sous Louis XIV par le surintendant Fouquet, dans son domaine de Vaux.

On ne saurait s'imaginer tout ce que M. Beaugrand avait fait remuer de terre ; mais on voyait, mais on admirait ce qui était sorti de ce bouleversement nécessité par des nivellements, des vallonnements et des plantations.

De très anciens massifs, qui nuisaient à l'harmonie générale, avaient été arrachés et remplacés par d'autres, où l'on pouvait voir les arbustes les plus rares de nos pépinières françaises.

Ainsi, on s'extasiait devant une immense corbeille de clématites qui, s'accrochant à des fils de fer à peine visibles, grimpaient, s'entrelaçaient, formaient des enguirlandements, des festons capricieux et entremêlaient leurs feuillages et leurs superbes fleurs de toutes les couleurs.

Une jolie rivière, la Viette, large de trois mètres, peu profonde, avec de nombreux méandres, traversait le domaine, coulait, tranquille, sur un lit de petits cailloux blancs, promenait ses eaux limpides à travers le parc, sous les grands arbres séculaires, au milieu des vastes pelouses vertes et fleuries et dans les jardins, répandant partout une agréable fraîcheur et aidant puissamment à la fécondité du sol, à la luxuriante végétation qu'on se plaisait à admirer.

Sur cette rivière, M. Beaugrand avait jeté des ponts de style et de formes différents, et cela, principalement, pour ne pas nuire à l'alignement et à la symétrie des allées dont quelques-unes s'étendaient à perte de vue.

Le parc, – nous parlons seulement de la partie boisée, – d'une contenance de trente et quelques hectares, remarquable déjà par la beauté, la largeur et la longueur de ses allées, l'était beaucoup plus par ses arbres magnifiques d'une hauteur et d'une vigueur extraordinaires.

Il y avait là toutes les essences forestières, depuis le saule, le bouleau, l'érable et le tremble jusqu'au chêne superbe. L'aulne croissait au bord de la rivière et semblait vouloir rivaliser de force avec l'orme et le frêne. Le hêtre est généralement très rare dans les environs de Paris. À Bresle, il y en avait d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses comme on en trouve seulement dans nos forêts de l'est de la France.

Par une belle matinée de printemps, – on était au mois de mai, – deux jeunes filles se promenaient dans une des allées ombreuses du parc. Elles marchaient lentement, côte à côte, et causaient gaiement. Assurément, il n'entrait rien de triste dans leur conversation, car à chaque instant un petit

rire argentin éclatait entre les lèvres de l’une ou de l’autre, quand elles ne se mettaient pas à rire ensemble.



...Deux jeunes filles se promenaient... (P. 974.)

N’ayant plus à redouter pour la fraîcheur de leurs joues les trop vives caresses du soleil, sous les épais feuillages des

branches qui formaient une voûte de verdure au-dessus de leur tête, elles avaient fermé leur ombrelle, dont elles se servaient, aux instants de courtes haltes, pour dessiner des arabesques sur le sable fin de l'allée.

L'air était imprégné des pénétrantes senteurs forestières et en même temps de l'arome des premières fleurs, apporté par une brise qui faisait doucement frissonner les feuilles.

De tous les côtés, dans les arbres et au fond des taillis, les fauvettes, les rossignols, les rouges-gorges et les merles chantaient à qui mieux mieux, pour leurs jeunes couvées, bien sûr ; mais il semblait qu'ils se fussent mis en frais, ces chanteurs ailés, pour offrir un concert aux deux jeunes filles, qui se mettaient à l'unisson de leur gaieté.

L'une de ces jeunes filles était Mlle Henriette de Mégrigny ; l'autre, Mlle Claire Dubessy, était l'amie de Henriette, sa meilleure amie, c'est-à-dire parmi toutes les jeunes filles qu'elle connaissait celle qui était le plus près de son cœur. De fait, Claire et Henriette s'aimaient comme deux sœurs. Depuis qu'elles s'étaient intimement liées, – et cela remontait assez loin déjà, – elles n'avaient jamais eu rien de caché l'une pour l'autre.

Quand Henriette était arrivée à l'âge de huit ans, sa mère avait songé à la mettre dans un pensionnat, et s'était dit que c'était aux religieuses qui l'avaient élevée elle-même qu'elle devait confier sa fille.

Elle avait passé d'heureuses années dans la maison de la rue de Reuilly. Là, Henriette serait heureuse comme elle l'avait été ; elle y trouverait cette affection, cette tendresse, ce dévouement dont elle conservait le doux souvenir.

Henriette fut donc placée au pensionnat de la rue de Reuilly, et nous n'avons pas besoin de dire si les bonnes religieuses furent ravies de recevoir l'enfant de Blanche, qui avait été leur élève bien-aimée, leur chère fille.

Depuis deux ans déjà, Claire Dubessy était élève du pensionnat, quand Henriette y entra.

Presque tout de suite les deux fillettes se sentirent attirées l'une vers l'autre par un irrésistible courant de sympathie. Bien que Claire ne fût que de dix-huit mois plus âgée qu'Henriette, elle se fit la protectrice de la nouvelle élève, sa petite mère, comme on dit dans les internats de jeunes filles.

En avançant en âge, leur affection mutuelle ne s'affaiblit pas, elle devint au contraire plus vive ; c'était une bonne et sincère amitié ; elles ne pouvaient se quitter et, à cause de cela, on les appelait les inséparables.

Leur intimité était d'autant plus grande qu'il y avait en elles la même franchise, le même besoin d'expansion. Enfin, cette amitié qui les unissait, basée sur une estime réciproque, la similitude du caractère et des sentiments, était encore cimentée par les mêmes goûts et des idées à peu près semblables.

La même année, Claire et Henriette étaient sorties du pensionnat. Hélas ! on allait se quitter. Mlle de Mégrigny resterait l'hiver à Paris, passerait l'été à Bresle, tandis que Mlle Dubessy, emmenée par son tuteur, – car elle était orpheline de père et de mère, – allait habiter dans le département de la Vienne, à quelques lieues de Poitiers, sans avoir même l'espoir de venir à Paris de loin en loin.

La séparation des deux amies fut cruelle. On pleura beaucoup. Sans doute on avait l’espoir de se revoir ; mais quand ? mais comment cela pourrait-il arriver ? On allait se trouver si loin l’une de l’autre ! Et le tuteur, un vieillard, très bon, mais abominablement grognon, n’aimait pas du tout à se déranger, ni à rien changer à ses habitudes de vieil encroûté de province.

Or, depuis que par la force des choses les jeunes filles avaient été séparées, et avant ce jour où nous les présentons aux lecteurs se promenant dans le parc de Bresle, elles ne s’étaient vues qu’une seule fois, et encore n’avaient-elles pu rester ensemble que quelques heures.

C’était l’année précédente, lors d’un voyage que M. Beaugrand avait fait à Bordeaux pour y traiter une affaire importante, concernant la Société des mines de l’Indo-Chine.

Voulant faire plaisir à Henriette, M. et Mme Beaugrand s’étaient un peu détournés de leur route pour s’arrêter une demi-journée au château de Grisolles, qui appartenait à Mlle Claire Dubessy et où elle habitait avec son tuteur, M. Darimon.

Quelle joie, quel bonheur pour les deux amies ! mais comme elles s’écoulèrent vite les heures de cette bienheureuse demi-journée !

En s’embrassant une dernière fois, on n’avait pas pu se dire : À bientôt. On ne savait pas. Car malgré la promesse faite par M. Darimon de conduire Claire à Bresle l’été prochain, on n’osait pas trop espérer, attendu qu’il fallait compter avec ceci ou cela, qui pouvait empêcher le tuteur de tenir cette promesse que sa pupille lui avait d’ailleurs arrachée.

En effet, après avoir souffert tout l'hiver d'une affreuse bronchite, le bon M. Darimon ne se souvenait plus de rien, et il eut tout l'air de sortir d'un rêve quand Claire lui dit, un jour que le soleil avait déjà de chauds rayons :

– Dans deux mois nous pourrons nous rendre au château de Bresle.

Le bonhomme, tout étourdi, en oublia la prise qu'il venait de tirer de sa tabatière d'argent, et se demanda par quel moyen il pourrait éviter cette villégiature qui menaçait de troubler son doux repos.

Disons-le, M. Darimon, qui grognait constamment et paraissait opposer toujours aux volontés de Claire une grande résistance, faisait, en réalité, tout ce que la jeune fille voulait, ce qui lui faisait dire souvent, en riant :

– Cette gamine, sans en avoir l'air, me mène par le bout du nez. Pour lui, comme s'il ne l'avait pas vue grandir, et bien qu'elle eût près de dix-neuf ans, sa pupille était toujours une fillette.

Pour ne pas être forcé de s'éloigner de Grisolles, comptant sur le cœur compatissant de la jeune fille, il se plaignit de violentes douleurs rhumatismales. Aïe, l'épaule ! aïe la jambe ! aïe les reins !

Croyant sérieusement que son pauvre tuteur souffrait beaucoup, Claire écrivit à Henriette :

« M. Darimon a en ce moment des rhumatismes dont il souffre énormément ; je crains bien de ne pas pouvoir aller passer auprès de toi, à Bresle, une quinzaine de jours, comme c'était convenu. Je me réjouissais trop, j'étais trop

heureuse, il fallait que ces maudites douleurs de mon tuteur vinssent détruire ma joie. »

Mais une lettre venant d'Espagne fit cesser subitement la comédie des rhumatismes.

M[lle] Dubessy avait en Espagne une partie de sa fortune qui était très considérable ; ses intérêts se trouvaient menacés dans ce pays, la présence du tuteur sur les lieux, absolument nécessaire, était impérieusement réclamée. Or, quand il s'agissait des intérêts de sa chère pupille, de sa fortune, dont il était le fidèle et vigilant gardien, M. Darimon était prêt à faire tous les sacrifices, à commencer par celui de sa personne.

– Il faut que j'aille en Espagne, dit-il à Claire.

– Et vos douleurs ? objecta la jeune fille.

– Oh ! j'ai autre chose à faire qu'à y penser ; d'ailleurs je les prierai de me laisser tranquille.

– Est-ce que vous m'emmenez ?

– Je le voudrais mais c'est impossible ; je ne vais pas là-bas pour une partie de plaisir. Écris à ton amie, M[lle] de Mégrigny, pour lui annoncer ton arrivée à Bresle, où tu resteras tout le temps que je serai retenu en Espagne. Après-demain, pas plus tard, avant de me rendre en Espagne, je te conduirai à Bresle.

Claire, laissant éclater sa joie, sauta au cou de son tuteur et l'embrassa si tendrement que le bonhomme en eut les yeux pleins de larmes.

C'est le surlendemain de son arrivée à Bresle que nous faisons connaissance avec M[lle] Claire Dubessy, qui était bien,

comme son amie Henriette, la plus charmante jeune fille qu'on pût voir.

Elles étaient à peu près de la même taille et avaient l'une et l'autre la grâce adorable, cette suprême distinction qui révèle une excellente éducation, et ce charme mystérieux qui enveloppe et attire. La beauté de l'une n'était pas moins rayonnante que celle de l'autre, et malgré leur candeur, l'absence chez elles de toute coquetterie, et peut-être même à cause de cela, partout où elles se montraient, elles attiraient tous les regards et faisaient sensation. Elles étaient également parfaites de formes, et l'on pouvait dire de chacune d'elles que la beauté du visage ne le cédait en rien à celle du corps, qui avait cette souplesse, cette flexibilité si attrayante chez la jeune femme.

À les voir ensemble, on aurait pu les prendre pour les deux sœurs, tant elles avaient les mêmes manières, le même air, la même douceur dans le regard ; ajoutons à cela qu'elles avaient toutes deux de magnifiques cheveux noirs et souvent, dans la voix, les mêmes intonations. Mais Claire était une brune aux yeux noirs et Henriette une brune aux yeux bleus ; c'était un avantage que cette dernière avait sur son amie ; car ses beaux yeux bleus donnaient à sa physionomie une expression délicieuse, quelque chose de pénétrant, enfin un charme indéfinissable qu'il était impossible de ne pas subir.

Cependant Claire ne pouvait pas être jalouse d'Henriette, n'ayant rien à lui envier ; ce que Mlle de Mégrigny avait en plus que son amie d'un côté, Mlle Dubessy l'avait en plus d'un autre côté. Henriette, d'une sensibilité exquise, trop sensitive peut-être, c'est-à-dire trop facile à recevoir les impressions, était toute de douceur et de

tendresse, et manquait un peu de volonté et d'énergie ; en cela elle ressemblait beaucoup à sa mère, dont elle avait le cœur excellent et toutes les délicatesses féminines. Mlle Dubessy, elle, était d'une nature ardente ; c'était un caractère. Un sang chaud coulait dans ses veines, il y avait en elle de la virilité, de la force. Très sensible aussi, mais moins impressionnable que son amie et plus ferme, plus absolue dans ses résolutions, elle pouvait, le cas échéant, soutenir une lutte très vive, même contre son tuteur, qu'elle aimait beaucoup pourtant, et dont jusqu'alors elle avait toujours écouté les conseils avec déférence.

Elle n'était pas moins bonne que Mlle de Mégrigny, et les belles qualités de son cœur se reflétaient sur son visage comme sur celui de son amie. Mais quand elle éprouvait une contrariété, sa physionomie prenait une singulière expression de froideur, de sévérité, et son air avait quelque chose de sec et d'impérieux. Alors on sentait que cette jeune fille deviendrait un jour une maîtresse femme.

Il n'en était pas de même chez Henriette : lorsque quelque chose l'affligeait ou qu'elle se sentait froissée dans un de ses sentiments, on ne voyait sur son doux visage que l'empreinte d'une profonde tristesse. Jamais un mouvement de colère ou de révolte ; c'était par le silence qu'elle protestait.

Dans un pli qui apparaissait parfois au coin des lèvres de Mlle Dubessy et dans la clarté de son regard on devinait une grande puissance de volonté, une énergie extraordinaire. Nous disons « on devinait », parce que Mlle Claire n'avait pas eu encore, sérieusement, l'occasion de faire usage de son énergie et de sa volonté. Elle-même ne se connaissait pas encore.

Heureuse, ayant la vie facile, n'ayant encore marché que sur des fleurs, elle n'avait pas eu, jusqu'ici, à se mouvoir au milieu d'embarras et de difficultés, à se défendre contre des oppositions qui, d'ailleurs, ne pouvaient pas s'être encore présentées. Elle n'avait pris de la vie que ce qu'elle a de bon, et espérait bien n'en jamais connaître les amertumes.

Claire et Henriette, nous l'avons dit, avaient un peu les mêmes idées et, par suite, beaucoup des pensées de l'une se rapprochaient des pensées de l'autre. Toutes deux très enthousiastes, elles avaient de jolis rêves, comme en ont toutes les jeunes filles ; chacune, de son côté, avait fait son voyage au beau pays bleu, emportée sur les ailes d'or du rêve souriant, et toutes deux, dans leurs aspirations, avaient pressenti des joies ineffables.

Comme la vie leur semblait belle ! Rien de sombre à l'horizon où tout était lumineux ! Confiantes en l'avenir qui leur apparaissait radieux et plein de promesses, elles gardaient toutes leurs illusions, ne permettant pas à une pensée triste de venir troubler leur sérénité.

Aussi étaient-elles rieuses et enjouées ; et à entendre leur rire si franc, qui éclatait en notes perlées entre leurs lèvres roses, derrière lesquelles se cachaient d'admirables petites dents blanches, on sentait qu'elles avaient la joie de vivre et ne connaissaient encore aucun de ces chagrins qui brisent l'âme et font au cœur une plaie difficile à guérir.

Elles étaient enthousiastes ; mais, sagement élevées, elles ne se laissaient pas entraîner par leur imagination, elles ne caressaient pas des chimères dans l'idéal, et ne se lançaient point dans le domaine du merveilleux, de l'impossible, de l'étrange ; toutefois, Claire, plus ardente et, naturellement, plus disposée que son amie à l'exaltation,

était quelque peu romanesque et encline à l'exagération des sentiments ; mais ceci, qui aurait pu être dangereux chez une autre, n'était pas chez elle une imperfection, un défaut, loin de là ; c'était inhérent à sa nature, et cela lui donnait un cachet d'originalité qui ajoutait une saveur particulière au charme de toute sa personne. Elle était faite ainsi et, certes, on ne l'aurait pas voulue autrement.

Nous pouvons en dire tout autant d'Henriette qui, elle aussi, possédait en elle tout ce qui plaît, tout ce qui charme.

Entre les deux il aurait été difficile de choisir, et celui qui eût été appelé à se prononcer se serait trouvé dans le même embarras que Paris devant les déesses. En effet, il était impossible de dire que l'une était plus ravissante que l'autre ; elles étaient deux reines de beauté qui, appelant en même temps les regards, provoquaient également l'admiration.

Et si toutes deux avaient le droit de prendre un rang à part parmi les plus belles jeunes filles, elles s'élevaient bien plus encore au-dessus des autres par les brillantes qualités du cœur et de l'esprit qu'elles possédaient. En un mot, les deux amies étaient parfaites en tout, autant que la créature humaine puisse l'être.

Elles étaient si heureuses d'être ensemble, si animées dans leur intime causerie, qu'elles ne s'étaient pas aperçues du long chemin qu'elles avaient fait. Arrivées à un carrefour au centre duquel s'élevait un magnifique mélèze entouré d'un banc de bois circulaire, elles s'arrêtèrent.

– Claire, dit Mlle de Mégrigny, notre promenade matinale n'est-elle pas tout à fait charmante ?

– Oui, car en ta compagnie, chère Henriette, cette heure est vraiment délicieuse ; et puis on se trouve si bien sous ces

frais ombrages, l'oreille charmée par ces jolis chants d'oiseaux.

– Nous sommes déjà loin du château, est-ce que tu ne te sens pas fatiguée ?

– Pas du tout ; je marcherais ainsi une journée entière.

– Tu es toujours vaillante ; moi, j'ai les jambes un peu lasses.

– Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ? Tiens, asseyons-nous sur ce banc et tu te reposeras à l'abri des rayons du soleil sous la coupole de ce vieux mélèze.

Elles s'assirent et pendant quelques instants restèrent silencieuses.

– Vois donc, Henriette, dit tout à coup Mlle Dubessy, vois donc ce rouge-gorge, est-il gentil ! Mais pourquoi nous regarde-t-il ainsi, comme étonné et inquiet, avec ses gros yeux ronds ?

– D'habitude le rouge-gorge n'est point farouche, c'est l'oiseau le plus familier de nos jardins.

– Il a quelque chose à son bec, qu'est-ce donc ?

– Un insecte qu'il va porter à sa couvée dont le nid n'est certainement pas loin de nous.

– Il nourrit ses petits, il remplit son devoir, fit Claire pensive. L'oiseau prit son vol et disparut dans une broussaille.

Il y eut un nouveau silence.

– Ah ! reprit Claire, voilà le rossignol qui se remet à chanter.

– Et, de ce côté, un autre lui répond.

– On s'étonne qu'il puisse y avoir une voix aussi forte, aussi sonore dans un si petit corps. Tu as certainement remarqué que c'est la nuit que le rossignol chante de préférence.

– Oui, mais il ne chante qu'en avril, mai et juin ; dès que juillet arrive, on ne l'entend plus ; ses rossignolets sont grands, il n'a plus à bercer le sommeil de sa compagne, à chanter le bonheur de son nid.

– Écoute, Henriette : Comme tout ce qui sort de son gosier est mélodieusement rythmé ! Ces modulations sont inimitables. Quels accents ! Il me semble que ses notes tantôt joyeuses, tantôt plaintives parlent à mon âme. Henriette, ne trouves-tu pas que ces gazouillements d'oiseaux et ce murmure du vent dans les feuilles invitent à la rêverie ?

– Si, vraiment, ma chérie, et il m'est arrivé plus d'une fois, à cette place où nous sommes, de m'abandonner à une captivante rêverie.

– Malgré soi et sans qu'on puisse s'expliquer à quoi cela tient, on a parfois des heures de mélancolie.

– C'est vrai, Claire, et alors on se met à rêver.

– Rêver, permettre à son imagination de galoper à sa fantaisie, comme cela semble bon ! Pour un instant on a quitté la terre, on est dans un autre monde où toutes les choses sont belles.

Henriette, quand tu te mets à rêver ainsi, à quoi penses-tu ?

– Oh ! à bien des choses !

– Jolies ?

– Pourquoi aurais-je de laides pensées ?

– C'est juste. Est-ce que tu n'es jamais triste ?

– Si, quelquefois, si c'est être triste que d'avoir de vagues inquiétudes, sans trop savoir pourquoi.

– Allons, tes tristesses ne sont pas bien sérieuses. Et, d'ailleurs, tu n'as aucune raison d'être triste. Pour toi la vie est belle, tout y est joie. Va, tu es plus heureuse que moi, tu as une mère !

Henriette ne répondit pas, mais attirant à elle son amie, elle l'embrassa sur les deux joues.

Deux larmes roulèrent sous les paupières mi-closes de Mlle Dubessy.

– Henriette, chère Henriette, dit-elle d'une voix émue, tu m'aimes, toi, et ton amitié si sincère, si sûre m'offre une compensation.

– Mon Dieu, mais tu souffres donc ?

– Oui, moralement, quand je sens peser sur moi la lourdeur et le froid de la solitude et de l'isolement et que je manque de force pour éloigner de moi certaines pensées. C'est triste, bien triste d'être seule au monde, sans famille, entourée d'étrangers qui inspirent peu de sympathie et qui vous accablent de témoignages d'une amitié plus intéressée que réelle. Tu sais si je suis franche, expansive, si je laisse

mon cœur facilement s'ouvrir ; eh bien, le monde tel que je le vois, ce monde provincial, guindé, aux idées étroites, me rend pleine de défiance.

– Oh !

– C'est comme cela, ma chérie : je remarque tant de fausseté, il y a tant d'hypocrisie dans les paroles et les actions de ces gens-là.

– Ces gens-là, Claire, ne sont pas tous les mêmes.

– Oh ! ils se ressemblent tellement qu'on les croirait sortis du même moule. Il vient beaucoup de monde à Grisolles, des hommes graves, amis de mon tuteur, des ennuyeux ; des jeunes filles avec leur maman et même des jeunes gens, qui se croient obligés de me débiter des fadaises ; on m'assourdit de compliments si banals, si outrés et surtout si inutiles que j'en suis écœurée. Parmi les jeunes filles que je connais, il y en a de jolies et que je crois bonnes, mais elles sont futiles et d'une niaiserie… Impossible de trouver chez l'une d'elles une excellente amitié comme la tienne ; je sens qu'elles me jalousent et m'envient. Je suis belle…

– Oh ! oui, Claire, belle parmi les plus belles.

– Et je crois avoir un peu d'intelligence.

– Un peu, beaucoup.

– Je ne suis pas fière et je ne tire point vanité de mes avantages ; je ne veux être qu'une bonne fille ; tout ce qui ressemble à de la prétention, à de l'arrogance me fait horreur. N'importe, on ne me juge pas telle que je suis et quelques-uns me considèrent comme une petite dinde. Peut-être d'autres remarquent-ils que je ne suis ni laide ni sotte ;

mais ce que l'on voit en moi, surtout, c'est ma fortune ; on fait le siège de mes millions. Oh ! la fortune ! Enfin, que te dirais-je, je suis comme exilée sur une terre étrangère, et dans mon château de Grisolles, au milieu du bruit qu'y font ceux que nous recevons et qui essayent de me faire partager leur joie, je suis toujours seule, toute seule.

– Quand tu devrais avoir tant de véritables amis autour de toi !

– C'est comme cela, chère Henriette. Ah ! si j'avais encore ma mère !

– Ma bonne Claire ! Va, je comprends l'amertume de tes regrets, et la grande tendresse que ma mère a pour moi me fait sentir ce qui manque à ton cœur. Mais ton tuteur t'aime beaucoup.

– Oui, il m'aime et il m'est dévoué ; mais M. Darimon est un vieillard et, comme tous les vieillards, il est égoïste ; il a des bizarreries d'humeur qui paralysent en moi les élans de la jeunesse et influent sur mon caractère. Du moment qu'il me voit en bonne santé, il trouve que tout est pour le mieux et ne croit pas que je puisse désirer autre chose.

Ainsi, s'il n'avait pas été forcé de se rendre en Espagne, je n'aurais pas eu le bonheur, cette année, de passer quelques jours avec toi. Excellent homme au fond, qui désire vivement que je sois heureuse... à sa manière. Oh ! mes intérêts ne pouvaient pas être placés en mains plus sûres ; il ne ferait pas pour ma personne le dixième de ce qu'il fait pour conserver et augmenter ma fortune. Enfin, ma chérie, mon tuteur est rempli de bonnes intentions, seulement il a des idées qui sont, souvent, complètement à l'inverse des

miennes. Mais c'est assez, c'est trop nous occuper de moi ; parlons un peu de toi, chère Henriette.



… Des jeunes gens, qui se croient obligés de me débiter des fadaises ;… (P. 952.)

– De moi ? fit Mlle de Mégrigny.

– Mais oui, de toi.

– À quel propos ?

– Voyons, n'as-tu rien à me dire ? N'as-tu pas une petite confidence à me faire ?

– Mais, balbutia Henriette, ébauchant un sourire.

– Ne parle-t-on pas déjà de te marier ?

– Oh ! je suis encore trop jeune.

– Tu es dans tes dix-huit ans.

– Oui, mais tu vas en avoir dix-neuf, toi, et il me semble que ton mariage doit précéder le mien.

– Il te semble, mais cela n'arrivera pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je serai tellement difficile sur le choix d'un mari, que je ne le trouverai point.

– Comme tu dis cela ! fit Henriette, regardant son amie avec surprise.

V

CE QUI SE DIT ENTRE JEUNES FILLES

Il y eut quelques instants de silence.

– Parmi ces jeunes gens que tu connais, reprit Mlle de Mégrigny, il s'en trouvera un qui aura le bonheur de te plaire.

– Jamais ! dit Claire avec un accent singulier.

– Cependant……

– Des espèces de sauvages ! ajouta Mlle Dubessy avec dédain.

– Décidément tu as quelque chose contre ces pauvres provinciaux.

– Non, rien, je t'assure ; ils ne sont pas sans aucune qualité, mais je vois trop bien leurs défauts : que d'étroitesse de vues, que de mesquinerie dans les idées ! rien d'élevé, toujours le terre à terre quand je voudrais, moi, avoir des ailes pour m'élancer vers le ciel.

Quand M. Darimon me dit gravement : « – Claire, il faut pourtant penser à ton mariage, » je souris et je hausse les épaules.

– Tu ne veux donc pas aimer ?

– Si, je veux aimer, si, je désire aimer ! Est-ce que tu crois que rien ne s'agite en moi ? Henriette, toutes les aspirations de la jeune fille, de la femme sont dans mon âme. Mais qui aimer ? Où est-il celui qui fera palpiter mon cœur, qui me fera connaître les délicieuses émotions de l'amour tel que je l'ai rêvé ? Mais existe-t-il ce jeune homme que je voudrais aimer, à qui je donnerais mon cœur tout entier en lui confiant le soin de me rendre heureuse ?

– Oui, Claire, il existe et tu le rencontreras.

Mlle Dubessy secoua la tête.

– J'en doute, fit-elle avec un doux sourire.

Et pourtant, continua-t-elle comme rêveuse, aimer et être aimée, c'est toute la vie !

– Oui, c'est toute la vie, répéta Henriette.

– Je veux être aimée pour moi-même et, malheureusement, cela ne peut pas être.

– Pourquoi donc ?

– Hé ! parce que je suis riche, trop riche ; on verra toujours moins ma personne que ma fortune.

– En parlant ainsi, ma chérie, tu es injuste envers toi, d'abord, et aussi envers celui qui t'aimera comme tu veux être aimée, comme tu as le droit d'être aimée. Si tu voyais mieux ce que tu vaux, tu aurais plus de confiance en tes mérites-personnels.

– Hélas ! nous sommes en un temps où l'on ne voit que l'argent, où l'on ne pense qu'à l'argent, où l'on fait tout pour de l'argent.

– Soit ; mais il existe encore des hommes qui ne sacrifient pas à l'idole du jour. C'est un de ceux-là, grand par le cœur et par la pensée, que tu rencontreras.

– Mais serais-je aimée comme je veux l'être que j'en douterais !

– Par exemple, je ne comprends pas une pareille défiance. Mais va, Claire, sois tranquille, le jour où tu seras sincèrement aimée par un brave garçon digne de toi, tu sauras bien reconnaître que ce n'est pas de ta fortune qu'il sera amoureux.

– En attendant j'ai le cœur libre et je le garderai libre pour ce brave garçon digne de moi, qui ne viendra probablement jamais.

– Oh ! ce que tu dis n'est pas ce que tu penses ! fit Henriette.

Mlle Dubessy passa la main sur son front, comme pour se débarrasser d'une pensée importune ; puis reprenant son air enjoué :

– Nous causons pour nous amuser, dit-elle.

– En nous occupant de choses très sérieuses, répliqua Mlle de Mégrigny.

– Sérieuses, si l'on veut, fit Claire.

Et la singulière jeune fille qui, tout à l'heure, était prête à pleurer, se mit à rire.

– Mais, reprit-elle, je m'aperçois que c'est toujours de moi que nous parlons ; voyons, Henriette, raconte-moi quelque chose.

– Mais je ne vois pas ce que je pourrais te dire.

– N’importe quoi, tout ce que tu voudras.

– Eh bien, je t’aime toujours comme je t’aimais quand nous étions au pensionnat ; je sens que je t’aimerai de même toute la vie, que ton bonheur fera partie du mien et que si tu étais malheureuse, je le serais aussi.

– Tiens, tu es adorable, dit Claire, en jetant ses bras au cou d’Henriette, qu’elle embrassa avec effusion.

Après un silence, elle reprit :

– Si je me mettais à penser que par suite de tels ou tels événements nous pourrions être séparées pour toujours, je m’attristerais encore.

– Mais je ne vois rien qui puisse nous séparer, si ce n’est la mort.

– Il y a dans la vie tant de choses imprévues !

– Décidément, Claire, tu la vois trop en noir, la vie.

– Alors, mettons-y un peu de rose. Henriette, penses-tu quelquefois à un beau jeune homme que te fait voir ton imagination et que tu voudrais avoir pour mari ?

– J’y pense comme tu dois y penser toi-même, comme nous y pensions déjà au pensionnat ; te souviens-tu de ce que nous nous racontions ?

– C’étaient toutes les choses folles qui nous passaient par la tête.

– Tu le voulais blond.

– Parce que je suis brune. Mais tu le voulais blond aussi.



Tiens, tu es adorable, dit Claire, en jetant ses bras au cou d'Henriette... (P. [illegible].)

– Parce que comme toi je suis brune.

– N'était-ce pas plutôt pour nous faire plaisir l'une à l'autre que nous le voulions blond ?

– Peut-être, fit Henriette en souriant. Et maintenant, veux-tu toujours qu'il soit blond ?

– Je ne tiens plus du tout à la couleur des cheveux. Et toi ?

– Moi, je préfère les cheveux châtains.

– Ah ! fit Mlle Dubessy, regardant fixement Henriette qui, sous le regard scrutateur de son amie, se sentit légèrement embarrassée.

Donc, continua Claire avec un fin sourire, il a les cheveux châtains ? Mais il ne me suffit pas de savoir cela ; il faut que tu me fasses complètement son portrait.

Et comme Henriette restait silencieuse, Claire poursuivit :

– Il est jeune et beau, n'est-ce pas ?

– Dame, oui.

– De bonne famille ?

– Certainement.

– Un grand nom ?

– Je n'ambitionne pas un titre.

– Et tu as raison, chère Henriette ; mais il a, j'en suis sûre, la noblesse du cœur.

– Oui, Claire, la vraie noblesse, celle du cœur.

– Il est grand, bien fait, distingué et d'élégante tournure ?

– Sous tous les rapports il est très bien.

– Intelligent, instruit ?

– Oui, oui. Et il est bon, et… il n'a que des sentiments généreux et élevés.

– Enfin, c'est un jeune homme parfait.

– Eh bien, oui, parfait.

– Comme Mlle de Mégrigny peut le rêver. Mais il n'existe pas seulement dans ton imagination, ce beau jeune homme, la fiction d'autrefois est aujourd'hui la réalité. Tu l'as vu, ce jeune homme, tu le connais.

– Oui.

– Et tu l'aimes.

– Oui, Claire, je l'aime.

– En cela encore, ma chérie, tu es plus heureuse que moi.

– À ton tour tu aimeras.

– J'attends, soupira Mlle Dubessy.

Après un silence, elle reprit :

– Y a-t-il longtemps que tu le connais, ce jeune homme ?

– Il a été mon ami d'enfance.

– Attends donc, tu m'as souvent parlé, au pensionnat, d'un jeune étudiant appelé André.

– C'est lui, Claire, c'est lui !

– Il vient à Bresle ?

– Souvent. Nous aurons sa visite aujourd'hui, tu le verras.

– Cela me fera grand plaisir. M. et Mme Beaugrand le reçoivent bien ?

– Comme un ami de la maison.

– Seulement ?

– Mais…

– Vous n'êtes donc pas fiancés ?

– Pas encore.

– Pourquoi ? Car il t'aime, M. André ; il est impossible qu'il ne soit pas amoureux fou de Mlle de Mégrigny.

– Qui sait ? Je crois bien qu'il m'aime ; mais je n'en suis pas absolument sûre ; il ne me le dit pas.

– Pourtant, il te fait la cour…

– Il ne me fait pas la cour.

– Ah !

– Il est avec moi, depuis quelque temps surtout, d'une timidité… c'est à peine s'il ose m'adresser la parole.

– En vérité ! Ah ! il n'ose pas te parler ; mais il a assez de hardiesse pour te regarder, je suppose, pour t'admirer ?

– Quant à cela, oui, et avec une expression…

– Tu n'as pas besoin de m'en dire davantage : il t'aime, Henriette, il t'aime, il t'adore ! Selon moi, celui qui aime sincèrement doit être timide et craintif auprès de celle qu'il aime, ainsi que l'est M. André vis-à-vis de toi. Il t'aime, et

c’est ainsi que je veux être aimée, moi, si je dois l’être un jour.

Ce que je ne peux pas souffrir chez un jeune homme, c’est la fatuité, ces airs vainqueurs d’un don Juan, qui semble dire : regardez-moi ! et qui expriment un ridicule contentement de soi-même. Tous sont un peu trop comme cela aujourd’hui ; quand ils se font quelque peu aimables, on dirait que c’est à regret ; toujours il semble qu’on attend d’eux l’aumône d’un regard ou d’un sourire ; et s’ils vous font réellement la cour, on s’aperçoit vite qu’ils dissimulent des pensées intéressées.

– Toujours ta défiance, Claire.

– Eh bien, oui ; je suis sous ce rapport fort sceptique, c’est un état maladif de mon âme. Mais revenons à M. André ; lui, au moins, ne ressemble pas à tant d’autres ; il n’affiche pas des prétentions sottes, ce n’est pas un fat, et loin de se croire irrésistible, il doute de lui et se demande probablement s’il est digne de toi, s’il a des mérites suffisants pour être aimé.

– Il a tout, Claire, tout.

– Assurément. Tu l’aimes, tu dois le trouver parfait. Il est, m’as-tu dit, bien accueilli par ta mère et M. Beaugrand ?

– Ma mère a beaucoup d’affection pour lui ; quant à M. Beaugrand, qui le connaît depuis son enfance, il l’aime comme s’il était son fils.

– Mais, alors, que craint-il ? Pourquoi ne demande-t-il pas ta main ? Qu’attend-il ?

– Je ne sais pas.

– Serait-il retenu par quelque sentiment de délicatesse ?

– Mais, je ne vois pas…

– Ses parents sont-ils riches ?

– Il n'a plus que sa mère. André n'a jamais connu son père qui, quelques mois avant sa naissance, est mort des suites d'un duel.

– C'est triste.

– Ce fut un grand malheur pour lui et pour sa mère, qui ne s'est pas remariée et qui, adorant son fils, s'est consacrée à lui tout entière.

– Voilà une bonne mère.

– Oh ! oui, bonne comme la mienne. Mme Clavière est toute de cœur.

– Mme Clavière, dis-tu ?

– Oui.

– Hier soir, M. Beaugrand a parlé de M. Clavière.

– Oui, d'André.

– Ainsi, ton amoureux est ce jeune sous-préfet dont M. Beaugrand faisait si chaleureusement l'éloge ?

– Je t'ai dit que M. Beaugrand l'aimait comme son fils.

Mlle Dubessy resta un instant songeuse, puis reprit :

– Henriette, je reviens à mon idée : voyons, Mme Clavière est-elle riche ?

– Je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de fortune, car elle a toujours vécu très modestement, ne dépensant presque rien pour sa toilette, faisant sans doute des économies afin de faire donner à son fils l'instruction qu'il a reçue, car André est réellement très instruit. M. Beaugrand le dit et il s'y connaît.

Toutefois, Mme Clavière a certainement de l'aisance, car ce n'est pas le faible traitement de sous-préfet qui ferait vivre André et sa mère et permettrait à celle-ci de venir en aide à de nombreuses misères dans l'arrondissement.

– Ainsi Mme Clavière fait beaucoup de bien ?

– Oui.

– Relativement, c'est-à-dire selon ses moyens ?

– Sans doute.

– Mettons qu'elle donne à des malheureux mille ou douze cents francs par an, ce n'est pas une affaire. Bref, il ressort de ce que tu viens de me dire que Mme Clavière est à peu près sans fortune et que le traitement de sous-préfet, si minime qu'il soit, aide à vivre la mère et le fils. Or, ma chère Henriette, ta dot sera – tu me l'as toujours dit – d'un million.

– Oui.

– M. André Clavière doit connaître le chiffre de ta dot.

– Je ne sais pas.

– Il le connaît, sois-en sûre.

– Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de ma dot devant lui.

– Mme Clavière et Mme Beaugrand se voient-elles ?

– Rarement. Mme Clavière, qui n'aime pas beaucoup le monde et semble avoir fait le serment d'être toujours vêtue de noir, sort très peu ; mais elle et ma mère sont deux amies.

– Bien. Donc, ma chérie, sans aucun doute, Mme Beaugrand n'a pas laissé ignorer à Mme Clavière que tu apportais à ton mari, le jour même de ton mariage, un million, et Mme Clavière l'a dit à son fils. Ah ! je me doutais bien qu'il y avait une barrière entre toi et M. André. Cette barrière, ma chérie, c'est ta dot. Voilà ce qui rend ton amoureux craintif, ce qui le retient et même le repousse ; voilà pourquoi il ne demande pas ta main. C'est ce sentiment de délicatesse dont je parlais tout à l'heure. Ne cherche pas une autre cause à l'attitude de M. André Clavière et à son silence.

– Je n'avais pas songé à cela ; oui, Claire, tu as raison. Mais c'est très ennuyeux, continua Mlle de Mégrigny avec une petite moue charmante, car ça peut durer longtemps ainsi, même toujours.

– Oh ! toujours…

– C'est vrai, je finirais par me lasser, fit gentiment Henriette.

– Attendu que la patience a ses limites, ajouta Mlle Dubessy.

– Claire, si tu étais à ma-place, que ferais-tu ?

– Eh bien, si j'étais à ta place…

– Dis, dis !

– Je me lasserais tout de suite, parce que je ne voudrais pas d'un amoureux qui fût muet :

– Pourtant, Claire…

– Oh ! je me rends parfaitement compte de la situation dans laquelle se trouve M. André Clavière vis-à-vis de toi et de tes parents : il est presque pauvre et tu es riche ; ses craintes, ses hésitations sont faciles à comprendre ; d'un autre côté, il ignore que tu l'aimes.

– Peut-être l'a-t-il deviné.

– Oui, peut-être, mais cela n'est pas certain. Enfin, il se tait. Eh bien, si j'étais à ta place, je m'y prendrais de telle manière que je le forcerais à parler.

– C'est bien difficile.

– Sans doute ; mais une parole en amène une autre, à une question il faut une réponse. Et puis, ma chérie, tu as une excellente mère qui, peut-être, attend anxieusement tes douces confidences. Est-ce qu'on cherche à te faire faire un mariage riche ? Je ne le crois pas. Du reste, tu t'y refuserais. Va, je connais tes idées qui sont aussi les miennes : qu'est-ce que nous voulons ? Être aimées, pas autre chose ; mais aimées sincèrement, ardemment. L'argent n'est rien ; le bonheur avant tout. Aimer et être, aimée, voilà le bonheur. Pour nous, ma chère Henriette, tout est dans l'amour.

Pour ma part, si j'ai un jour le bonheur d'aimer et d'être aimée, je ne m'inquiéterai guère de savoir si celui que j'aime est riche ou pauvre. Sur ce point, par exemple, mon cher tuteur ne pense pas du tout comme moi ; mais cela m'est parfaitement égal, étant bien résolue, le moment venu, à n'agir que selon mon cœur et ma raison.

À ne te rien cacher, Henriette, je voudrais aimer et être aimée d'un jeune homme pauvre, un autre André Clavière, car bien que je ne le connaisse pas encore, ce que tu m'as dit de lui et de son caractère me porte à l'enthousiasme.

Oui, oui, M. André Clavière est bien l'un des maris que nous rêvions autrefois. Et puisque tu as trouvé le tien, ma chérie, je ne désespère plus autant de voir venir le mien.

S'il est pauvre, tant mieux, j'en serai ravie ; confiante en l'avenir sûre d'être heureuse, je serai fière de partager ma fortune avec lui.

– Et ta défiance et ton scepticisme ? fit Henriette, souriant malicieusement.

– Je ne serai plus ni défiante ni sceptique le jour où je me sentirai aimée.

– C'est très bien, Claire. Oh ! je pense absolument comme toi ; mais si ton amoureux ressemble à André, si ta grande fortune le rend craintif, le retient et même le repousse ?

– Ah ! je l'en aimerai davantage !

– Je comprends cela ; mais si, comme André, il ne parle pas ?

– Oh ! comme tu le disais toi-même tout à l'heure, je saurai bien deviner que je suis aimée.

– Alors ?

– Alors, Henriette, comme je n'ai pas ma mère pour me venir en aide, je serai forcée de prendre une initiative qui, d'ailleurs, ne répugnera pas à ma nature. Franchement,

nettement je lui dirai : Vous m'aimez et je vous aime ; l'argent n'a rien à voir dans les choses du cœur, agissez donc comme si j'étais sans fortune.

Et mettant ma main dans la sienne, j'ajouterai : Demandez-moi à mon tuteur, je serai heureuse d'être votre femme !

Mlle de Mégrigny ébaucha un sourire, baissa la tête et, pendant quelques instants, resta songeuse.

– Henriette, à quoi penses-tu ? lui demanda son amie.

– À tout ce que tu viens de me dire.

– Et tu trouves que je suis toujours la même, toujours aussi folle ? – Oui, tu es toujours la même, toujours grande, généreuse, ferme dans tes convictions, superbe dans tes idées, toujours forte et vaillante. Je voudrais te ressembler.

– Que dis-tu là ? Comme tu connais peu la puissance de ton regard et le charme de ton sourire !

– Oh ! flatteuse !

– Interroge à ce sujet M. André Clavière.

– Claire, je ne t'écoute plus ; d'ailleurs la cloche ne va pas tarder à sonner le déjeuner, rapprochons-nous du château.

– Est-ce que M. André est attendu pour déjeuner ?

– Oui.

– Oh ! alors, fit Mlle Dubessy en se levant, il doit être déjà arrivé, et je comprends que tu aies hâte de le revoir.

– N'est-ce pas plutôt toi qui as hâte de le connaître ?

Claire se mit à rire. Et, passant son bras sous celui d'Henriette :

– Viens, dit-elle, viens !

Dans l'après-midi, quand le jeune sous-préfet se fut retiré et que les deux amies se retrouvèrent seules, Claire dit à Henriette :

– Il est charmant, M. André Clavière, et quoique prévenue en sa faveur, je l'ai trouvé bien au-dessus de tout ce que tu m'en avais dit ; tu ne faisais que lui rendre justice en me disant ce matin : « Sous tous les rapports il est très bien. » Oui, il est très bien : en lui rien de commun, distinction parfaite.

Son sourire révèle une extrême finesse de pénétration, et une intelligence rare éclate dans son regard clair et franc. Il parle peu, mais il cause agréablement ; il a de l'à-propos et dans ce qu'il dit, il n'y a rien de vide ni de banal ; il sait se faire écouter et je n'ai pas été sans m'apercevoir que M. Beaugrand avait du plaisir à l'entendre.

– Alors, Claire, tu comprends…

– Oui, chère amie, je comprends que tu l'aimes. Mais on le distinguerait entre cent, entre mille. On sent qu'il a été parfaitement élevé ; sa mère est certainement une femme de premier ordre.

– C'est une mère admirable.

– J'ai beaucoup observé M. Clavière, ma chère Henriette, et j'ai acquis la certitude que je ne m'étais pas trompée en te disant : il t'aime, il t'adore !

– Tu as vu cela ?

– Comme si c'était difficile à voir ! Mais cela saute aux yeux. Vainement il cherche à cacher ce qu'il croit son secret, à chaque instant il se trahit.

Son secret ! il n'en est plus un pour M. et Mme Beaugrand.

– Tu crois qu'ils ont deviné ?…

– Oui, je le crois, j'en suis sûre.

– Mais, alors, pourquoi est-il si timide ? dit ingénument Mlle de Mégrigny.

– Ah ! pourquoi ? je te l'ai dit : ta dot, Henriette, ta dot !

La jeune fille soupira.

– Ne te plains pas trop de sa timidité, continua Mlle Dubessy, je la trouve charmante, moi ; elle existe si peu chez les jeunes gens d'aujourd'hui ! D'ailleurs qu'indique-t-elle, cette timidité de M. André ? Que son amour pour toi est aussi profond que respectueux. Je te le répète, Henriette, le véritable amour est toujours timide.

Mais patience, le moment viendra où, forcément, ton bel amoureux perdra sa timidité.

*

* *

De retour à Pithiviers, le jeune sous-préfet se rendit auprès de sa mère pour l'embrasser. C'était un devoir filial auquel il ne manquait jamais.

– As-tu passé une journée agréable ? demanda Mlle Clavière.

– Délicieuse, répondit le jeune homme.

– Comme toujours, du reste, fit la mère en souriant.

– C'est vrai.

– Nos amis vont bien ?

– Très bien ; ils se plaignent toujours de te voir trop rarement.

– Ils savent que je sors très peu.

– Sans doute, sans cela ils pourraient être mécontents.

– Ils avaient beaucoup de monde ?

– Seulement une douzaine de personnes, entre autres une jeune fille très jolie, amie de Mlle de Mégrigny, que je ne connaissais pas encore, mais dont j'avais plusieurs fois déjà entendu parler. Elle est à Bresle pour une quinzaine de jours.

– Avec ses parents ?

– Non ; elle est orpheline de père et de mère, sans famille, m'a-t-on dit.

– Et elle est toute jeune ?

– Pas encore dix-neuf ans.

– Oh ! la pauvre enfant !

– Elle est, paraît-il, immensément riche.

– La fortune, si grande qu'elle soit, ne tient pas lieu d'une mère.

– Oui, chère mère, oui, rien ne peut remplacer une mère, une bonne mère comme toi, surtout.

– Comment s'appelle cette jeune fille ?

– Claire Dubessy.

– Claire Dubessy ! exclama la Dame en noir, avec un brusqué mouvement de surprise.

– Est-ce que tu la connais ?

– Je ne l'ai jamais vue ; mais j'ai entendu parler d'elle.

– Si elle t'intéresse et que tu veuilles la connaître…

– Si j'avais à la voir, à lui parler, ce n'est pas au château de Bresle que j'irais la trouver. Ainsi Mlle Claire Dubessy est une amie de Mlle de Mégrigny ?

– Une amie de pension.

– En effet, Mlle Dubessy a passé plusieurs années au pensionnat des Dames de Saint-Vincent, rue de Reuilly.

André regarda sa mère avec étonnement. Mme Clavière paraissait pensive.

– Chère mère, reprit le jeune homme, je devine que tu sais bien des choses concernant Mlle Dubessy.

– Soit, mais ne m'interroge pas ; je ne pourrais rien te dire. Elle est jolie, m'as-tu dit ?

– Oui, très jolie.

– Est-elle affectueuse ?

– Oui, et je la crois très bonne.

J'ai remarqué que Mlle Henriette et elle avaient l'une pour l'autre une grande amitié.

– Est-elle fière, hautaine ?

– Pas le moins, du monde.

Elle m'a paru pleine de franchise.

– Crois-tu qu'elle a du cœur ?

– Je crois qu'elle en a beaucoup et qu'elle est très sensible.

– Enfin, ta première impression a été bonne ?

– Excellente, chère mère, et j'ai senti tout de suite que Mlle de Mégrigny avait en Mlle Dubessy une amie sincère et dévouée, ce qui m'a fait éprouver un vif plaisir.

– C'est bien ; tu ne peux pas me faire de cette jeune fille un plus bel éloge.

Et Mme Clavière se mit à parler d'autres choses.

VI

UNE FÊTE

Il y avait grande réception au ministère de l'Intérieur. Le programme annonçait une soirée musicale et littéraire ; on entendrait les principaux artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française. Cette première partie de la fête serait suivie d'une sauterie ; on danserait le cotillon, remis à la mode.

Cette soirée au ministère était la clôture des fêtes de la saison.

De nombreuses invitations avaient été faites, et si tous les invités du ministre se présentaient, on se demandait si les vastes salons de l'hôtel Beauveau pourraient les contenir.

La grille d'entrée, surmontée d'un trophée de drapeaux aux couleurs nationales, était magnifiquement illuminée, de même que l'hôtel du ministère sur lequel se détachaient des lignes de feu.

Des arbustes, formant plusieurs massifs, placés dans la cour pavée, la faisaient ressembler à un verdoyant jardin. Les vestibules, les escaliers, les antichambres étaient ornés de plantes exotiques des plus rares fournies par les serres de la ville, et, partout, il y avait profusion de fleurs dans toute leur fraîcheur.

Dès neuf heures et demie, on commença à arriver, et bientôt, dans la cour de l'hôtel et tout le faubourg Saint-Honoré, ce fut un roulement de voitures continuel.

Les arrivants passaient au vestiaire, puis, annoncés par un huissier, ils entraient dans un premier salon où le ministre, debout, ayant à ses côtés son secrétaire particulier et le directeur du personnel du ministère, recevait ses invités avec une grande courtoisie. Pour tous il avait un sourire de bienvenue, un mot gracieux. Avec ceux qu'il connaissait, en leur serrant la main, il échangeait quelques paroles bienveillantes ou amicales.

On saluait ensuite la femme du ministre, qui se trouvait dans un angle du salon, assise au milieu d'un cercle de dames, ses amies. Puis, à volonté, on se répandait dans les divers salons où, presque à chaque pas, on serrait la main d'un ami, d'une connaissance.

La réception ministérielle était plutôt intime qu'officielle ; du reste, nous l'avons dit, c'était une fête. Néanmoins, on rencontrait dans les salons beaucoup de sénateurs et de députés, plusieurs préfets et quelques uniformes d'officiers supérieurs mêlés à la masse compacte des habits noirs sur lesquels se détachaient des croix et des crachats enrichis de diamants.

Les arts, les lettres, les sciences, la presse, la magistrature, l'industrie étaient dignement représentés à cette soirée par les personnages les plus en vue. On peut dire qu'il y avait là le Tout-Paris connu, l'élite de l'intelligence, le cerveau de la France.

Mais ce qui donnait à cette soirée un attrait tout particulier, c'est que les dames et les jeunes filles – chose

rare au ministère de l'Intérieur – y étaient au moins aussi nombreuses que les hommes.



Les arrivants passaient au vestiaire... (P. 997.)

Et à travers les habits noirs, les chatoiements de la soie, les rubans, les dentelles, les épaules et les bras nus, et le scintillement des pierreries dans la lumière éclatante des lustres, produisaient un effet saisissant.

Et puis, comme elles étaient bien portées ces ravissantes toilettes ! Les jeunes filles rivalisaient de grâce, de distinction, de beauté. On aurait dit que, ce jour-là, les plus belles personnes de Paris s'étaient donné rendez-vous.

À dix heures et demie, l'huissier annonça :

– Monsieur Beaugrand, mademoiselle de Mégrigny. Puis, immédiatement :

– Madame Beaugrand, monsieur Clavière.

Nos quatre personnages pénétrèrent dans le salon et se trouvèrent en face du ministre qui, après avoir salué la mère et la fille, tendit en même temps ses mains au député et au sous-préfet.

– Mon cher député, dit-il, vous arrivez un peu tard, le concert va commencer, et peut-être trouvera-t-on difficilement à bien placer ces dames ; vite, vite, conduisez-les.

Et, frappant familièrement sur l'épaule d'André :

– Je vous reverrai tout à l'heure, monsieur le sous-préfet.

Nos amis se hâtèrent de gagner la salle du concert absolument bondée et où il ne restait plus que quelques sièges inoccupés.

Derrière les dames, toutes assises, les hommes se tenaient debout, serrés les uns contre les autres. Mais

beaucoup avaient quitté la salle ou n'avaient pas cherché à y pénétrer ; les uns circulaient dans les salons, d'autres rendaient visite au buffet magnifiquement garni.

Partout des groupes où l'on causait avec animation. Ici, c'étaient les hommes politiques ; là, les littérateurs, les journalistes, les artistes-peintres et sculpteurs ; d'un autre côté messieurs les savants, plus loin de graves magistrats, deux ou trois ministres, qui étaient fort entourés et dont on recueillait avidement les paroles.

Quand Mme Beaugrand et sa fille parurent dans la salle du concert et que les hommes, se serrant davantage, leur livrèrent passage, un murmure flatteur s'éleva. Mme Beaugrand, toujours très belle, et Henriette, divinement jolie, faisaient sensation. Mais c'était la jeune fille, surtout, qui attirait tous les regards, et ces mots volaient de bouche en bouche :

– Oh ! la charmante jeune fille !

– Ravissante !

– Délicieuse !

– Adorable !

– Quelle distinction ! quelle grâce !

– Que de douceur dans le regard, de suavité dans le sourire !

– Elle est ici, ce soir, la reine de beauté.

– La connaissez-vous ?

– Non.

– Ce monsieur décoré, à qui elle donne le bras, est sans doute son père.

– La dame est certainement sa mère ; elles se ressemblent.

– Et le jeune homme, très bien aussi, doit être son frère.

– Ou son fiancé.

– Un couple charmant.

L'admiration des dames ne le céda en rien à celle des messieurs, et plus d'une belle jeune fille, se sentant éclipsée par la beauté rayonnante d'Henriette, supérieure à la sienne, se mordit les lèvres de dépit et garda assez longtemps un nuage sur son front.

Mme Beaugrand et sa fille s'étaient assises ; mais Henriette, était toujours beaucoup regardée, on se levait même pour la mieux voir. Assurément, cette curiosité était flatteuse ; mais elle gênait, troublait la jeune fille qui rougissait et baissait les yeux, sans se douter qu'elle ajoutait ainsi un charme de plus à sa personne.

Heureusement les musiciens de l'orchestre attaquèrent le prélude d'un grand air d'opéra, le premier ténor de l'Académie nationale de musique entra en scène, et toute l'attention des auditeurs s'étant portée sur lui, Mlle de Mégrigny se trouva délivrée.

Nous n'avons pas à écrire le compte rendu de cette soirée musicale et littéraire, dont les invités ont certainement gardé le souvenir ; disons seulement qu'elle fût extrêmement brillante, et que tous les artistes sans exception furent chaleureusement applaudis, ce qui n'était que justice rendue à leur admirable talent.

Entre un monologue dit par un Comédien du Théâtre-Français et un morceau chanté par une diva de l'Opéra, on causait dans la salle, ceux-ci des artistes que l'on venait d'entendre, ceux-là de diverses choses plus ou moins mondaines.

Un vieux sénateur, ancien ministre, qui paraissait connaître tout le monde, et qui, en effet, pouvait nommer beaucoup de personnes, était accablé de questions.

– Qui donc est cette dame ?

– Comment appelez-vous ce monsieur ?

– Et grâce au vieux sénateur, un grand nombre des invités du ministre ne restaient pas inconnus.

Interrogé au sujet d'un homme d'une cinquantaine d'années, officier de la légion d'honneur, qui se tenait debout derrière une dame assise dans un fauteuil et attirait l'attention par son grand air, le sénateur répondit :

– Ce monsieur est le comte de Rosamont.

– Le comte de Rosamont, ancien ambassadeur ?

– Lui-même, et la dame assise devant lui est la comtesse de Rosamont.

– Comment M. et Mme de Rosamont se trouvent-ils ici ?

– Le comte, qui a été autrefois, un homme de l'Empire, s'est rallié à la République.

– Alors il veut rentrer dans la diplomatie et sollicite une nouvelle ambassade ?

– Vous êtes dans l’erreur, M. de Rosamont ne désire aucune fonction ; très riche, il n’a jamais été, d’ailleurs, un ambitieux. C’est sincèrement, loyalement, par la force des choses, qu’il a accepté la forme du gouvernement actuel de notre pays, car il est avant tout Français et patriote. Donc, c’est par conviction et non pour des raisons d’intérêt personnel qu’il est venu à nous.

– Heu ! heu !

– Permettez, je vous parle de cela savamment ; en effet, je sais qu’un poste d’ambassadeur a été offert plusieurs fois au comte de Rosamont et qu’il l’a refusé.

– Pourquoi ?

– Je vous l’ai dit, il n’est pas ambitieux, et pour rien au monde il ne voudrait vivre maintenant éloigné de la France.

– Enfin, en voilà donc un qui ne se précipite pas à la curée des places et des honneurs !

– M. de Rosamont n’a pas d’enfant, c’est pour lui un chagrin ; s’il avait un fils, peut-être tiendrait-il un peu plus à se mettre en vue.

– La comtesse de Rosamont a dû être fort belle.

– Oui, fort belle, et elle l’est encore.

– Comme elle a l’air triste !

– Je l’ai toujours vue ainsi, sans sourire, mélancolique, rêveuse.

– Il y a en elle une douleur secrète.

– Chacun a ses peines.

– Mais qui donc regarde-t-elle ainsi, les yeux brillants, comme en extase ? Ah ! c'est ce grand et beau jeune homme, là, en face de nous. Est-ce que vous le connaissez ?

– Non, je ne le connais pas ; mais celui qui lui parle en ce moment est M. Beaugrand, le député, un ingénieur des mines du plus grand mérite.

*

* *

Le célèbre duo de la Reine de Chypre, chanté d'une façon magistrale, termina le concert.

Un ouragan de salves d'applaudissements témoigna à tous les artistes qui venaient de se faire entendre et la satisfaction des auditeurs et le plaisir qu'ils avaient fait éprouver.

Le bal ne devant commencer qu'à minuit, on avait une grande demi-heure devant soi. Tout le monde en profita pour faire le tour des valons, ce qui dérangea quelque peu les graves personnages qui, groupés un peu partout, causaient entre eux de la politique intérieure et extérieure, de notre armée, de notre marine, de la poudre sans fumée, de la triple alliance, de l'amitié de la France et de la Russie, de tels et tels projets de loi qui allaient être soumis au parlement, de telles et telles réformes qui s'imposaient, et qu'il était urgent d'accomplir dans l'intérêt même du gouvernement.

Malgré la foule qui se pressait dans les salons, la circulation n'y était point trop gênée. Il est vrai que les toilettes des dames étaient moins encombrantes que les années précédentes ; la robe à longue traîne, ayant fait son temps, était remplacée par la robe demi-longue, sans grande

ampleur de jupe, et qui, débarrassée de la disgracieuse et ridicule tournure, habille si bien nos élégantes Parisiennes.

Toutes les toilettes, d'un goût exquis, étaient ravissantes. C'est que nous possédons à Paris les meilleures faiseuses du monde ; nos couturières sont de véritables fées.

Si Mlle Henriette de Mégrigny attirait les regards par son angélique beauté, sa délicieuse toilette, à la fois simple et gracieuse, était aussi très remarquée.

Elle avait une robe groseille avec des bouillonnes de malines, relevés par des nœuds de ruban, d'où s'échappaient des guirlandes tombantes de fleurs très fines ; le corsage montant découvrait le cou légèrement, mais laissait voir la chute des épaules nues et toute la partie des bras que ne recouvraient pas les gants dits mousquetaires. Le galbe des épaules et le pur modelé des bras à la peau fine et satinée laissait deviner les richesses, les grâces de formes exquises qui se cachaient sous la soie et le flot de-dentelle qui montait de la ceinture au col, dans l'ouverture du corsage.

Henriette n'avait pas d'autre bijou qu'un bracelet à son bras, lequel était un petit cercle d'or avec un rubis.

Dans son opulente chevelure noire, un bouquet très petit, très léger ; mais il était si coquettement, si gracieusement placé, ce bouquet, qu'on aurait dit un oiseau ouvrant les ailes, posé sur le haut de l'oreille.

Mlle de Mégrigny n'avait nul besoin de parure et d'ornements. Elle avait la lumière attirante de ses beaux yeux, son doux regard plein de candeur, son sourire adorable, la fraîcheur printanière de ses joues, toutes les grâces de la jeunesse et ce charme indicible qui la faisaient apparaître comme dans un rayonnement.

Elle se promenait au bras de M. Beaugrand. Et ceux qui ne l'avaient pas encore vue, s'écriaient comme les autres :

– Oh ! la charmante jeune fille !

Continuellement, à travers les salons, des serviteurs passaient avec de grands plateaux d'argent chargés, les uns de rafraîchissements, les autres de pâtisseries, de fruits confits, de sucreries de toutes sortes.

C'était principalement pour les dames et ceux qui ne pouvaient pas arriver jusqu'au buffet, lequel était positivement assiégé.

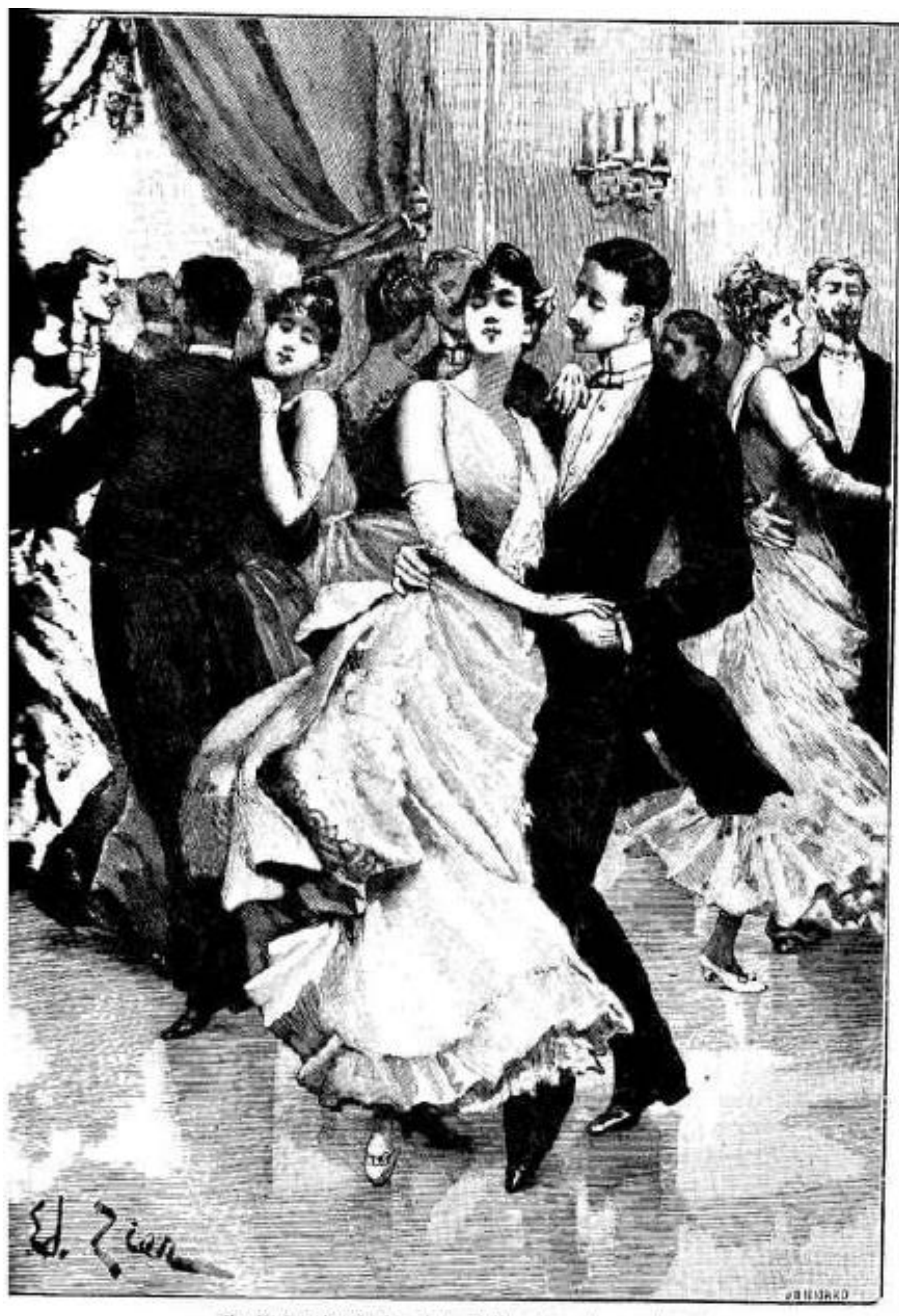
Les premiers flonflons de l'orchestre se firent entendre, annonçant l'ouverture du bal. Ceux qui voulaient se livrer au plaisir de la danse et ceux qui désiraient être là, comme spectateurs, rentrèrent dans le grand salon où avait eu lieu le concert et qu'on avait rapidement transformé en salle de bal, avec deux rangs de banquettes sur les côtés.

La première danse fut une valse.

Henriette, tout émue, mais radieuse, avait mis sa main dans celle d'André, et ils s'étaient lancés dans le tourbillon des valseurs.

Le comte et la comtesse de Rosamont étaient assis aux premiers rangs des spectateurs et paraissaient suivre avec intérêt et grand plaisir le tournoiement vertigineux des danseurs.

– On valse partout, disait la comtesse, mais nulle part avec autant de souplesse et de grâce qu'en France.



… Ils s'étaient lancés dans le tourbillon des valseurs. (P. 1003.)

– C’est que la valse est une danse toute française, quoi que les Allemands aient fait pour s’en emparer.

– Oh ! les Allemands ! lourds en tout, s’ils aiment la valse, ils n’en font guère valoir les beautés.

– Voyez donc, Louise, ce jeune homme et cette jeune fille.

– Où cela ?

– Devant nous ; la jeune fille a une robe rose avec des guirlandes de fleurs.

– Ah ! oui, cette jeune fille ; je l’ai déjà remarquée ; elle est tout à fait charmante.

– Son cavalier n’est-il pas charmant aussi ?

– Il est fort bien ; tous deux dansent avec une grâce…

– Il a l’air fort distingué, ce jeune homme, ne trouvez-vous pas ?

– Si, mon ami, je suis de votre avis.

Henriette et André étaient déjà loin ; mais le comte ne les quittait pas des yeux ; pour lui, il n’y avait plus dans la salle que ce beau jeune homme et cette belle jeune fille. Mais c’était le jeune homme surtout qui fixait son attention ; il subissait une sorte de fascination dont il n’avait pas conscience.

Quand André et Henriette se rapprochèrent :

– C’est singulier, reprit le comte, je ne comprends pas pourquoi je m’intéresse ainsi à ces deux enfants ; pensez-vous qu’ils soient frère et sœur ?

– Je crois plutôt que ce sont deux amoureux, des fiancés ; voyez comme elle se presse contre lui pleine de confiance, avec un abandon charmant ; l'amour qui est dans leur cœur éclate dans leurs yeux ; le bonheur qu'ils éprouvent est peint sur leur physionomie qui exprime la plus vive tendresse.

– Un bien joli couple ! fit le comte.

– Mais vous ne regardez pas les autres.

La comtesse aurait voulu que l'attention de son mari se portât d'un autre côté. C'est qu'elle-même, sans le dire et se gardant bien de le laisser voir, s'intéressait au jeune homme non moins vivement que le comte.

Depuis qu'elle l'avait aperçu pendant le concert, il avait été l'objet de ses préoccupations.

Les femmes ont généralement le coup d'œil plus sur que les hommes.

Mme de Rosamont avait remarqué qu'entre son mari et ce beau jeune homme inconnu il y avait certains airs de vague ressemblance, et comme elle n'avait pas oublié le petit André, ce fils du comte de Rosamont qu'elle avait vu à l'âge de neuf ans à la Maison maternelle de Boulogne, elle s'était dit :

– Serait-ce lui ?

Dès lors elle s'était sentie inquiète, et si elle n'avait pas craint de contrarier le comte et d'avoir à répondre à des questions embarrassantes, elle lui aurait témoigné le désir de se retirer immédiatement.

Toutefois elle avait cherché à se rassurer en se disant qu'elle se trompait, sans doute.

En quinze années ; un grand changement s'était opéré chez André et, dans le jeune homme, la comtesse ne reconnaissait pas l'enfant.

Mais voilà que, tout à coup, le comte remarquait aussi le jeune homme et, à son tour, s'intéressait à lui. La comtesse était de nouveau saisie par l'inquiétude, et plus encore elle s'effrayait ; car chez elle, maintenant, le doute du premier moment se changeait en certitude : ce jeune homme était bien André Clavière, le fils de Marie Sorel, l'ancienne maîtresse du comte de Rosamont.

Mais cette chose mystérieuse qu'on appelle la voix du sang existait donc réellement ? Mon Dieu, si le comte, irrésistiblement attiré vers le jeune homme, allait découvrir ce qu'elle lui avait si bien caché ! Assurément il ne se rendait pas compte de l'intérêt que cet inconnu faisait naître en lui ; mais le nom de Marie Sorel pouvait être fatalement prononcé ; alors… que de choses à redouter !

Les souvenirs depuis longtemps endormis se réveillaient : le comte apprenait qu'André Clavière était son fils. La comtesse se sentait frissonner en pensant aux conséquences d'une révélation éclatant comme un coup de foudre.

La valse était finie, on prenait place pour le quadrille.

Comme pour augmenter les angoisses de la comtesse, André, qui allait danser avec Mme Beaugrand, se trouva placé juste en face de M. et de Mme de Rosamont, faisant vis-à-vis à Henriette, qui avait pour cavalier le fils d'un ami de M. Beaugrand.

Une vieille dame, qui était assise à côté du comte, quitta sa place, appelée par une autre dame. Au même instant, le vieux sénateur dont nous avons déjà parlé, vint saluer le comte et la comtesse, puis prit la place que la vieille dame venait d'abandonner.

– Très belle soirée, monsieur le comte, dit-il ; on en gardera le souvenir.

– Le ministre a fait magnifiquement les choses.

– Quel entrain ! quelle animation ! quelle gaieté ! C'est bon à voir, cette jeunesse qui s'amuse ; cela réchauffe le cœur des vieux comme moi ; ces jeunes gens, si heureux de se livrer au plaisir de la danse, font revivre en nous les souvenirs de jadis ; voilà comme nous étions à vingt-cinq ans, on s'en donnait aussi à cœur-joie. Ah ! c'était le bon temps ! Mais si les vieux l'ont perdu, les jeunes le retrouvent ; c'est dans l'ordre immuable des choses. Oh ! la jeunesse ! la jeunesse ! On devrait ne pas vieillir, monsieur le comte !

– Entendez-vous par là qu'il faudrait mourir jeune ?

– Non, mais rester jeune toujours.

– On se lasserait peut-être d'une éternelle jeunesse, fit le comte en ébauchant un sourire.

– Vous avez raison, la vie a ses étapes par lesquelles nous devons passer les uns après les autres.

Le comte avait écouté et répondu distraitement, ce qui n'avait pas échappé au sénateur.

– Monsieur le comte, dit-il, on voit que vous éprouvez du plaisir à voir danser.

– Je l'avoue, monsieur le sénateur.

– Toutes charmantes, ces danseuses.

– Connaissez-vous celle-ci en robe lilas avec bouquets de roses mousseuses ?

– Parfaitement, monsieur le comte ; on la prendrait volontiers pour la sœur aînée de sa fille, cette ravissante enfant à qui elle donne la main en ce moment pour la chaîne des dames.

– Ah ! c'est la mère et la fille !

– Mon ami, dit la comtesse à son mari, sentant venir les interrogations, ne craignez-vous pas d'ennuyer M. le sénateur ?

– Mais non, madame la comtesse, répondit vivement le vieillard, je suis heureux, au contraire, de pouvoir répondre à M. le comte et de lui faire connaître quelques-unes des personnes qui sont ici.

Sans s'arrêter, il continua :

– Cette jeune femme, qui est toujours très jolie, comme vous le voyez, monsieur le comte, est Mme Beaugrand, la femme du député.

– Le nom de M. Beaugrand m'est connu, et je sais que M. Beaugrand, ingénieur des mines, est vice-président du conseil d'administration de la société des mines de l'Indo-Chine.

– Vous pouvez ajouter que c'est à M. Beaugrand que cette société, si riche aujourd'hui, doit sa prospérité.

– J'ignorais cela.

– Peut-être ignorez-vous également qu'avant d'épouser M. Beaugrand, Mme Beaugrand avait été deux fois veuve ?

– Quoi ! M. Beaugrand est le troisième mari de cette toute jeune femme ?

– Mon Dieu, oui. Ah ! elle n'a pas toujours été heureuse comme elle l'est aujourd'hui, la pauvre Blanche de Simiane.

– Blanche de Simiane, dites-vous ?

– C'est Mme Beaugrand.

– Je l'ai connue enfant ; alors j'étais reçu chez la baronne de Simiane, sa mère.

– De toute cette famille, une des plus anciennes de France, il ne reste que Mme Beaugrand ; le nom de Simiane n'existe plus. Après avoir, dans des jeux de bourse, englouti des millions, le frère de Blanche, dernier baron de Simiane, a disparu, et depuis on n'a plus entendu parler de lui.

C'est le baron qui avait marié sa sœur à M. de Mégrigny.

– J'ai aussi connu autrefois, M. de Mégrigny. Et il est mort, pauvre garçon !

– Mort de s'être amusé, trop amusé, moins d'un an après son mariage.

– N'avait-il pas fait un superbe héritage ?

– Oui, une tante qu'il avait en Amérique lui laissa en mourant quelque chose comme dix millions.

– Alors Mme Beaugrand est immensément riche ?

– Erreur : le baron de Simiane a jeté dans le même gouffre sa fortune et celle de sa sœur, ou plutôt de sa nièce, Mlle Henriette de Mégrigny.

– Ah ! cette charmante enfant est la fille de M. de Mégrigny ?

– Oui ; elle est née quelques mois après la mort de son père. Après la disparition de son frère, Mme de Mégrigny a recueilli les épaves de la fortune de son mari, et a pu sauver ainsi du naufrage environ quinze cent mille francs, ce qui lui permettra de donner à sa fille un million en la mariant. Ce n'est pas à dédaigner.

– Sans doute ; mais la jeunesse et la beauté de Mlle de Mégrigny ne sont pas non plus à dédaigner.

– Certes !

– Elle doit être très recherchée.

– Oh ! on ne parle pas encore de la marier. Mme Beaugrand, qui adore sa fille, n'est point pressée de s'en séparer.

– Est-ce qu'elle n'a que cette fille ?

– Elle n'a pas eu d'enfant de son second mari, M. de Bierle, un écrivain de beaucoup de talent, qui, lui aussi, est mort prématurément, et il est probable, après neuf ans de mariage, qu'elle n'en aura pas de M. Beaugrand.

– Comme on se trompe souvent ! fit M. de Rosamont ; ne m'étais-je pas imaginé, tout à l'heure, que Mlle de Mégrigny et ce grand et beau garçon, qui danse avec Mme Beaugrand, étaient le frère et la sœur ?

– Dame, monsieur le comte, quand on ne sait pas.

– Monsieur le sénateur, savez-vous qui est ce jeune homme ?

La comtesse tressaillit.

– Si vous m'aviez adressé cette question il y a une heure, monsieur le comte, répondit le sénateur, je n'aurais pu vous répondre, car, alors, ce jeune homme m'était inconnu ; mais il y a quelques instants, pendant la promenade dans les salons, M. Beaugrand, qui l'a en très haute estime, me l'a présenté ; c'est un sous-préfet, il se nomme Clavière.

– Ah ! je ne me trompais pas, c'est lui ! pensa Mme de Rosamont. Et, devenue très pâle, elle regarda son mari avec anxiété.

VII

LES ANGOISSES DE LA COMTESSE

Le comte resta quelques instants pensif, ayant l'air d'interroger sa mémoire.

– Clavière ! répéta-t-il, Clavière !

Il me semble, continua-t-il d'une voix lente, que ce nom de Clavière ne m'est pas inconnu ; ai-je donc rencontré autrefois une personne de ce nom ?

– Il n'y aurait à cela rien d'étonnant, dit le sénateur ; monsieur le comte de Rosamont a connu tant de monde en France et à l'étranger !

– C'est vrai, monsieur, et il en est beaucoup que je ne reconnais plus ; il m'est arrivé plus d'une fois, revoyant un ancien ami, de ne pouvoir me rappeler son nom. Tant de choses se succèdent et passent rapidement ! On vieillit, et l'on s'aperçoit un jour qu'il y a de nombreuses lacunes dans la mémoire.

– On ne peut pas se souvenir de tout, monsieur le comte.

– Ce nom de Clavière m'a frappé ; mais ai-je connu quelqu'un s'appelant ainsi, ou ce nom a-t-il seulement été prononcé devant moi ? Je cherche dans mes plus anciens souvenirs, je ne trouve pas.

La comtesse, qui devinait les efforts que faisait son mari pour réveiller ses souvenirs, était comme sur des charbons ardents.

Le comte n'avait certainement pas oublié complètement Marie Sorel ; car s'il est des choses qui disparaissent facilement de la mémoire, il en est d'autres qui ne s'effacent jamais, et Marie était une de ces femmes d'essence supérieure dont le souvenir est impérissable. Mais près de vingt-cinq années s'étaient écoulées, et plutôt par honte que par indifférence et en même temps par une suprême délicatesse envers la comtesse, qui était, elle aussi, une de ces femmes admirables qui ont droit à tous les respects, le comte n'avait jamais cherché à savoir ce que Marie Sorel était devenue. Qui sait ? peut-être la croyait-il morte.

S'il s'était reporté à cette époque de sa vie où il avait été l'objet de l'amour le plus vrai, le plus exclusif, le plus pur que jamais homme ait inspiré à une femme, s'il avait pensé à Marie Sorel, à la pauvre fille qu'il avait séduite et abandonnée, sans aucun doute une clarté subite l'aurait éclairé ; alors il se serait rappelé ce jeune homme qui, se faisant le défenseur de sa victime, lui avait crûment reproché son indigne conduite, ce jeune homme qui, devant lui, avait craché à la face du baron de Simiane, alors encore son ami, les épithètes sanglantes de misérable, de lâche, d'infâme.

Il se serait rappelé ce duel terrible où l'adversaire du baron avait payé de sa vie son dévouement à la plus juste et la plus noble des causes ; duel qui n'avait pas été sans retentissement, mais dont l'écho seulement, très affaibli, était arrivé jusqu'à lui en pays étranger.

Oui, si, à ce moment, il avait pensé à Marie Sorel, il se serait souvenu de tout cela, il aurait fait revivre le passé, et le

nom d'André Clavière aurait jailli de sa mémoire comme l'éclair qui troue la nue et jette son éclatante lumière dans l'obscurité.

Voilà ce que Mme de Rosamont redoutait ; car si le comte se souvenait, il voudrait savoir, tout savoir. Et quand il saurait tout, il n'y aurait plus de tranquillité pour lui ; sa conscience lui ferait de continuels reproches, il souffrirait des cruelles morsures du remords.

Mais les efforts de mémoire du comte étaient vains : il cherchait d'un autre côté.

– Ainsi, monsieur le sénateur, reprit-il, ce jeune homme est sous-préfet ?

– Oui, monsieur le comte, sous-préfet de Pithiviers.

– Mais il est fort jeune.

– Jeune, en effet, il n'a pas encore vingt-quatre ans.

M. de Rosamont se tourna vers la comtesse et lui dit, avec un accent qui exprimait un regret :

– Nous pourrions avoir un fils de cet âge.

Puis aussitôt :

– Mon Dieu, comme vous êtes pâle, qu'avez-vous donc ?

– Mais rien, je vous assure, rien.

– Louise, ne me trompez-vous pas ? Vous paraissez agitée ; si vous êtes souffrante, si vous éprouvez un malaise, dites-le-moi.

– De grâce, mon ami, ne vous inquiétez pas, je ne souffre point. Et, faisant un effort, elle amena le sourire sur ses

lèvres. En même temps, un peu de rose reparaissait sur ses joues.

– À la bonne heure, fit le comte, me voilà rassuré ; je craignais que vous ne fussiez incommodée par la chaleur.

– Non, l'air ne manque pas ici, et il est sans cesse renouvelé. Elle se disait en elle-même :

– Je suis moins inquiète, il ne se souvient pas.

Le quadrille s'achevait par le grand galop final.

Au milieu de ce mouvement désordonné, de ce brouhaha, les yeux du comte cherchèrent le jeune sous-préfet. On aurait pu voir deux larmes rouler dans ses yeux. Il était ému, le comte de Rosamont. Il sentait se raviver une douleur muette qui était en lui depuis longtemps.

Ce jeune homme, qu'il avait remarqué entre tous, à qui il s'intéressait sans pouvoir s'en expliquer la raison, ce jeune homme, qui paraissait si richement doué, rendait plus vif que jamais son regret de ne pas avoir un fils. Et c'était en pensant à ce fils qu'il n'avait pas et qu'il avait si ardemment désiré, que des larmes mouillaient ses paupières.

Si, à ce moment, on était venu lui dire : « Ce jeune homme que vous trouvez si bien, vers qui vous vous sentez mystérieusement attiré, eh bien, c'est le fils de cette ancienne maîtresse qui vous a tant aimé et que vous avez abandonnée, c'est le fils de Marie Sorel, et vous êtes son père ! » Oh ! alors, oubliant tout, sa femme, le monde, le lieu où il se trouvait, il se serait élancé vers André en lui criant, les bras ouverts : « Je suis ton père ! je suis ton père !

La comtesse de Rosamont connaissait assez son mari pour savoir qu'il obéirait à un premier mouvement et ne

chercherait pas à se défendre contre un élan spontané du cœur ; cela justifiait ses angoisses.

André avait reconduit Mme Beaugrand à sa place et, debout devant elle, répondait à quelques questions qu'elle lui adressait.

Soudain il sentit un bras qui se glissait sous le sien ; il se retourna et reconnut le ministre, qui lui dit en souriant :

– J'ai quelque chose à dire à monsieur le sous-préfet.

Vous le permettez, n'est-ce pas, madame ? ajouta le ministre, en saluant Mme Beaugrand ; du reste, je ne vous le prends pas pour longtemps.

Mme Beaugrand s'inclina.

Le ministre et André s'éloignèrent de quelques pas. Ceci se passait sous les yeux du comte de Rosamont, qui se disait :

– Je ne suis pas le seul ici qui s'intéresse à ce jeune homme, puisque le ministre lui-même… Assurément, ce ne serait point pour un de ces fonctionnaires comme il y en a tant, que le ministre se mettrait ainsi en frais d'amabilité.

– Monsieur le sous-préfet, dit le ministre à André, il paraît que tout va bien, et même très bien, à Pithiviers.

– Monsieur le ministre, répondit le jeune homme un peu confus, je travaille et m'efforce de me rendre digne de la confiance que vous avez placée en moi.

– Cette confiance, vous l'avez justifiée et au delà.



... Debout devant elle, répondait à quelques questions... (P. 1013.)

Oui, certes, vous travaillez ; je vous témoigne ma satisfaction, et suis heureux de vous féliciter sur la façon dont votre arrondissement est administré.

– Oh ! monsieur le ministre…

– Il est de mon devoir de savoir tout ce qui se passe dans les départements, et en ce qui vous concerne, je suis parfaitement renseigné ; votre administration ne laisse rien à désirer, monsieur Clavière. Oh ! je ne me fais point en ce moment l'écho des paroles de M. Beaugrand ; il est tellement votre ami, son affection pour vous est si grande que son témoignage auprès de moi me paraîtrait sujet à caution ; mais votre préfet m'a parlé de vous en termes très élogieux et vous a vivement recommandé au ministère.

– Comme monsieur le ministre, M. le préfet est pour moi plein de bienveillance.

– Votre préfet reconnaît vos mérites et ne peut faire moins que de vous rendre justice ; enfin il voit en vous toutes les qualités nécessaires à un administrateur. Eh bien, monsieur le sous-préfet, nous ne vous laisserons pas à Pithiviers.

André ne put s'empêcher de tressaillir.

– Mais, monsieur le ministre, répondit-il vivement, je ne demande pas à quitter Pithiviers !

– Parce que vous ne croyez pas avoir acquis déjà des droits à l'avancement ; mais c'est à nous de distinguer les hommes et de récompenser leurs services. Maintenant que nous vous connaissons et savons ce qu'on peut attendre de vous, nous vous nommerons secrétaire général d'une préfecture.

Le jeune homme pâlit.

– Monsieur le ministre, répondit-il d'une voix mal assurée, je suis profondément touché de vos bonnes

intentions à mon égard, et je vous en suis infiniment reconnaissant ; mais, je vous en prie, laissez-moi à Pithiviers.

– Ah ! fit le ministre, en jetant un regard rapide sur Mlle de Mégrigny, qui était assise à côté de sa mère.

Il reprit :

– Voyons, est-ce que vous seriez malheureux de quitter cette petite sous-préfecture ?

– Eh bien, oui, monsieur le ministre, malheureux.

– C'est bien, monsieur le sous-préfet, dit le ministre avec un fin sourire, j'ai compris ; vous resterez à Pithiviers ; mais faites en sorte que d'ici un an, rien ne puisse vous empêcher d'occuper un autre poste. Maintenant, retournez auprès de ces dames ; il en est une qui paraît inquiète de nous voir causer ensemble.

Et le ministre s'éloigna, laissant le jeune homme, devenu très rouge, tout étourdi de ses dernières paroles.

André se rapprocha de Mme Beaugrand et de Mlle de Mégrigny laquelle, pendant tout le temps qu'il avait causé avec le ministre, ne l'avait pas quitté des yeux.

Le ministre, maintenant, faisait le tour de la salle, saluant les dames, donnant des poignées de main. Il ne faisait que passer devant les rangs de banquettes ; cependant, après avoir serré la main du vieux sénateur, il s'arrêta devant le comte et la comtesse de Rosamont, qui se levèrent.

– Madame la comtesse, dit-il avec une amabilité charmante, je vous remercie et vous aussi, monsieur le

comte, d’avoir bien voulu honorer cette soirée de votre présence.

– À laquelle nous sommes heureux d’assister, monsieur le ministre, répondit la comtesse.

– Nous regretterions de ne pas avoir été témoins de la joie qui éclate dans les yeux de toute cette belle jeunesse, ajouta le comte.

– Oui, elle est contente, cette belle jeunesse, elle s’amuse, et j’en éprouve un grand plaisir, car je ne suis pas ennemi de la gaieté. Il est bon, de temps en temps, et pour un instant, de secouer le souci des affaires ; on ne peut pas être plongé constamment dans les choses de la politique. Enfin, monsieur le comte, vous êtes satisfait ?

– Enchanté, monsieur le ministre, votre fête est superbe. Et, laissez-moi vous le dire, un des plus grands attraits de cette soirée, c’est la gracieuseté de votre accueil, votre exquise courtoisie.

– Une flatterie, monsieur le comte.

– Qui est sur toutes les lèvres. Du reste, votre affabilité est connue, et l’on sait que vous êtes extrêmement bienveillant.

– La bienveillance me réussit assez bien, répondit le ministre en riant.

– Et vous en donnez des témoignages à vos plus humbles fonctionnaires.

– Ce sont ceux-là qui y ont surtout des droits.

– Tout à l'heure vous parliez affectueusement, comme à un ami, à un de vos jeunes sous-préfets.

– Toujours lui, il ne pense qu'à lui ! se dit la comtesse.

– Ah ! fit le ministre, vous m'avez vu causer avec M. Clavière.

– Et j'ai remarqué que vous lui portiez un vif intérêt.

– En effet, je m'intéresse beaucoup à lui et il le mérite.

– Il est d'une distinction parfaite, ce jeune homme, mais bien jeune, il me semble, pour remplir les fonctions de sous-préfet.

– Vous croyez cela, monsieur le comte ; eh bien, ce jeune homme de vingt-quatre ans est un de nos meilleurs sous-préfets. Il n'est pas seulement distingué, il est très instruit, a l'entente des affaires et un tact parfait. Il a débuté d'une façon admirable et s'est tout de suite révélé administrateur de premier ordre. Oh ! ce n'est pas du tout un homme ordinaire ; si rien ne vient l'arrêter dans sa marche, il ira loin, très loin, et voilà pourquoi je m'intéresse à lui, à son avenir. Ce sont des hommes comme lui, beaucoup d'hommes comme lui qu'il faut à la République.

– Vos paroles me font grand plaisir, monsieur le ministre, car je n'ai pas à vous le cacher, ce jeune homme m'intéresse.

– Vous le connaissez ?

– Je l'ai vu ce soir pour la première fois.

– Ah !

– Tout de suite il m’a inspiré un sentiment de sympathie très vive.

– Cela ne me surprend pas, M. Clavière est sympathique à tout le monde.

De nouveau très anxieuse, la comtesse écoutait toute frémissante.

– Vous connaissez sa famille ? demanda le comte.

– Non, je sais seulement qu’il a une mère qui l’adore, et c’est tout. Reçu docteur en droit depuis peu, le jeune homme eut le désir d’entrer dans l’administration et d’obtenir une sous-préfecture. Un de mes amis, M. Beaugrand, député, dont le nom vous est connu, sans doute, m’a parlé de cela, en me faisant les plus grands éloges de son protégé. J’ai hésité, je le trouvais si jeune ! Enfin, je me suis laissé convaincre et je l’ai nommé à Pithiviers où il n’est qu’à deux lieues du château de Bresle, qui appartient à Mme Beaugrand et où la famille habite presque toute l’année.

D’après ce que je vous disais tout à l’heure de M. Clavière, vous comprenez, monsieur le comte, que je n’ai qu’à me féliciter aujourd’hui de m’être assuré le concours d’un garçon de cette valeur.

– Et qui ira loin, disiez-vous aussi ?

– Certainement ; il a devant lui un magnifique avenir. N’était son âge qui s’y oppose, on pourrait dès maintenant faire de lui un préfet.

– Oh ! alors, vous ne le laisserez pas longtemps dans sa petite sous-préfecture ?

– Mais il tient à y rester. Mon intention était de le nommer secrétaire général.

– Il a refusé ?

– Il m’a prié de n’en rien faire.

– Il n’est donc pas ambitieux ?

– Il faut bien qu’il le soit puisqu’il a le désir d’arriver.

– Pourtant…

– On se dit à son âge : J’ai du temps devant moi. Il y en a tant qui sont pressés ; il pense sans doute qu’il doit les laisser passer. Mais si, chez lui, l’ambition n’est pas encore dévorante, elle le deviendra plus tard. D’ailleurs, j’ai facilement deviné pourquoi il tient à ne pas quitter Pithiviers.

– Ah ! il y a une raison ?

– Majeure. Il est tout près de M. Beaugrand, qu’il voit souvent et dont il aime à prendre les conseils ; ce n’est pas tout : il y a au château de Bresle une charmante jeune fille.

– Je comprends, monsieur le ministre, Mlle de Mégrigny dont le jeune sous-préfet est amoureux.

– Ah ! vous avez deviné aussi ?

– Il suffit de les voir se regarder pour comprendre qu’ils s’adorent.

– Et c’est là une de ces attaches qu’il est difficile de rompre. D’ailleurs, les éloigner l’un de l’autre serait une cruauté que je ne veux pas commettre. M. Clavier restera donc à Pithiviers et je lui laisserai tout le temps de mener à bien l’affaire de son mariage.

– On ne peut pas être plus paternel.

– Hé, monsieur le comte, on se souvient que l'on a été jeune, fit le ministre en riant.

Il serra la main de M. de Rosamont, salua respectueusement la comtesse et continua sa promenade autour de la salle.

Le vieux sénateur s'éloigna à son tour et disparut.

La comtesse laissa échapper un soupir de soulagement.

On ne parlerait plus à son mari du jeune sous-préfet, et, heureusement, rien de ce qui avait été dit n'était de nature à réveiller ses souvenirs. Il mettrait sur le compte d'un mouvement de sympathie ce que le jeune homme lui avait fait éprouver et il ne resterait rien de ses impressions.

– Louise, dit le comte, vous avez entendu ce que le ministre a dit de M. Clavière ?

– Oui, mon ami, j'ai entendu.

– Je n'ai pas été surpris ; les paroles du ministre m'ont confirmé tout le bien que je pensais de ce jeune homme. Tout de suite, avant même de savoir qui il était et ce qu'il faisait, j'avais deviné en lui un homme supérieur ; voilà ce qui m'explique pourquoi je me suis si vivement intéressé à lui.

– C'est la raison, Maxime, l'unique raison.

– Il y en a une autre, chère amie.

La comtesse eut un haut-le-corps.

– Ah ! fit-elle.

– Je crois bien que ce sentiment de sympathie extraordinaire que j'éprouve pour ce jeune homme vient surtout du regret, de la douleur de ne pas avoir un fils qui lui ressemble.

Les yeux de la comtesse se voilèrent de larmes.

– Maxime, répondit-elle tristement, vous êtes cruel pour votre femme ; oh ! sans le vouloir, mon ami ; mais vos paroles retombent en amertume sur mon cœur. Vous savez bien que je souffre comme vous, autant que vous.

– J'oublie quelquefois que tout est commun entre nous et quand j'exprime un regret, je ne vois pas que c'est un reproche indirect que je t'adresse, Louise, pardonne-moi !

La comtesse soupira et mit sa main dans celle de son mari.

Il y eut un assez long silence. Le comte était devenu songeur.

Mon ami, reprit la comtesse, vous savez que je suis jalouse, même de vos pensées. Décidément, vous vous occupez trop de ce jeune homme que, peut-être, vous ne reverrez jamais et qui, après tout, n'est pour nous qu'un inconnu.

Le comte eut comme un mouvement de protestation ; mais il répondit :

– C'est vrai.

Un instant encore ils restèrent silencieux.

– Je regrette maintenant d'être venue à cette fête, se disait la comtesse.

Elle reprit à haute voix :

– Maxime, quelle heure est-il ?

Le comte regarda sa montre et répondit :

– Deux heures et demie.

– Et vous avez donné l'ordre au cocher de venir nous prendre à trois heures ?

– Oui, à trois heures. Voulez-vous donc déjà vous retirer ?

– Je me sens un peu fatiguée ; c'est de rester trop longtemps assise, sans doute.

– Mais pourquoi ne le disiez-vous pas ? Venez, Louise, nous ferons une promenade dans les salons.

– Merci, mon ami, dit la comtesse en se levant.

Et souriante, gracieuse, elle prit le bras de son mari.

Elle était heureuse de faire diversion aux pensées du comte, de le soustraire à ce charme mystérieux, entraînant, auquel il s'abandonnait.

Avant de sortir de la salle, M. de Rosamont, une fois encore, chercha du regard le jeune sous-préfet. Il le vit seul avec Mme de Mégrigny. Tous deux étaient debout et causaient.

– Monsieur André, disait Henriette, vous devez être extrêmement flatté de l'attention dont vous avez été l'objet de la part du ministre.

– Je ne saurais être insensible à l'intérêt qu'il me témoigne.

dû être fort intéressante.



... Souriante, gracieuse, elle prit le bras de son mari. (P. 1020.)

– Il vous a retenu assez longtemps ; votre conversation a dû être fort intéressante.

– Mon Dieu, je n’ai pas à affecter avec vous une fausse modestie ; je puis vous dire que le ministre m’a complimenté.

– Ce n’est pas pour cela, je suppose, que vous étiez si pâle, à un moment.

– Ah ! fit André avec embarras, vous avez remarqué cela ?

– C’était très visible, monsieur André, et je n’étais pas contente, mais pas contente du tout.

– De moi ?

– Non, du ministre.

– Mais pourquoi ?

– Je me figurais qu’il vous disait des choses désagréables.

– Et dans mademoiselle de Mégrigny j’étais prêt à trouver un défenseur ?

– Dame, n’êtes-vous pas notre ami ?

– C’est juste et en toutes circonstances on doit prendre fait et cause pour ses amis. Eh bien, mademoiselle Henriette, vous vous êtes trompée, le ministre ne m’a rien dit de désobligeant, au contraire ; il pense à mon avancement et m’a offert le secrétariat général d’une préfecture, un des échelons à gravir avant d’être nommé préfet.

La jeune fille arrêta sur le jeune homme un long regard où se lisait l’inquiétude.

– Et vous avez accepté ? fit-elle d’une voix tremblante.

– Non, répondit-il, j'ai refusé, ou plutôt j'ai prié M. le ministre de ne pas me déplacer.

Les beaux yeux d'Henriette eurent un doux rayonnement.

– C'est bien, monsieur André, c'est bien ! dit-elle, laissant voir son contentement.

Mais, aussitôt, comprenant qu'elle ne se montrait pas assez réservée, elle devint rouge comme une pivoine.

– Et, reprit-elle, M. le ministre vous laissera-t-il à Pithiviers ?

– Oui, jusqu'à nouvel ordre.

– Il est l'ami de M. Beaugrand et il a compris qu'il lui ferait beaucoup de peine s'il vous retirait de notre arrondissement.

– Oui, mademoiselle Henriette, il a compris cela.

– De sorte que vous êtes à Pithiviers pour longtemps encore ?

– Un an, probablement.

– Un an, répéta la jeune fille comme songeuse.

– Mais je voudrais y rester toujours.

De nouveau Henriette arrêta son regard sur le sous-préfet.

– En ce moment, monsieur André, répliqua-t-elle, ébauchant un sourire, il me semble que vous ne songez guère à votre avenir.

– Ah ! mon avenir ! fit-il tristement, il me préoccupe beaucoup plus que vous ne le pensez, mademoiselle.

– Ah !

– Je voudrais le voir éclairé, lumineux, et il est environné de ténèbres ; on pourrait croire que, devant moi, s'ouvre une belle route sur laquelle je n'ai qu'à marcher pour arriver au but ; eh bien, non, des difficultés surgissent, des obstacles sont là, nombreux, qui m'arrêtent.

– Monsieur André, je ne vous comprends pas.

– C'est vrai, vous ne pouvez pas me comprendre.

– Vous parlez de difficultés, d'obstacles qui vous arrêtent, dites-vous ; mais vous avez de la volonté, du courage, brisez-les donc, ces obstacles.

– Hélas ! ils sont tels que je ne puis rien contre eux.

– Monsieur André, dit Henriette d'une voix hésitante, si vous parliez de cela à ma mère et à M. Beaugrand, peut-être vous aideraient-ils…

Le jeune homme secoua la tête.

– Écoutez, reprit là jeune fille avec une clarté superbe dans le regard, je suis toujours votre amie, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, répondit-il avec feu, toujours mon amie, la meilleure et la plus chère.

– Comme moi, vous n'avez pas oublié les beaux jours de notre enfance ; vous vous rappelez mes petites tyrannies, oh ! j'étais terrible… Je n'étais encore qu'une gamine que déjà vous étiez un garçon portant l'uniforme du lycée. Si vous saviez comme je garde de ce temps-là un heureux

souvenir ! Quelle joie pour moi quand vous veniez à la maison ! Étais-je assez espiègle ! Coûte que coûte, il vous fallait partager mes jeux, vous plier à mes caprices, enfin vous faisiez tout ce que je voulais.

– Et je ne m'en plaignais pas : j'étais si content moi-même de vous voir contente.

– Aujourd'hui, monsieur André, vous êtes un homme sérieux, grave, très grave, et moi je ne suis plus la petite fille qui aimait tant à vous tourmenter ; mais quand je vous vois préoccupé, soucieux, inquiet comme vous l'êtes depuis quelque temps, je voudrais, comme autrefois, avoir le pouvoir de vous faire rire et de vous rendre content afin d'être contente moi-même.

André regarda Henriette avec une expression de tendresse passionnée. Ayant la tête baissée, la jeune fille ne vit point la flamme du regard du sous-préfet. Elle reprit :

– Monsieur André, une jeune fille n'est pas forte comme un homme ; mais j'ai aussi une volonté et je ne manque pas de courage ; eh bien, si nous unissions notre courage et nos deux volontés, nous arriverions peut-être ainsi à écarter les obstacles qui barrent votre chemin, à avoir raison de difficultés qui vous paraissent insurmontables.

– Ah ! tenez, dit-il d'une voix contenue, en se penchant vers elle, vous êtes adorable !

Ce mot fit éprouver à Henriette une sensation délicieuse ; mais feignant de ne pas avoir entendu :

– Eh bien, fit-elle, acceptez-vous mon concours ?

– Oui, oui.

– Et comme quand j'étais petite fille, vous ferez tout ce que je voudrai ?

– Oui, tout.

À cet instant, Mme Beaugrand vint mettre fin à l'entretien des deux amoureux, qui semblaient si près de s'entendre, quoique retenus, lui, par un sentiment de délicatesse exagéré, elle par cette pudique réserve imposée à la jeune fille par ces exigences conventionnelles qu'on appelle les convenances.

– Henriette, dit Mme Beaugrand, nous partons.

La jeune fille fut sur le point de s'écrier : « Déjà ! » mais le mot s'arrêta sur ses lèvres.

– Monsieur André, continua Mme Beaugrand notre départ ne doit pas vous empêcher de rester.

– Je vais aussi me retirer, madame.

– En ce cas, venez avec nous, notre voiture vous conduira à votre porte.

Le jeune homme ne comprit pas ou ne vit pas le regard d'Henriette qui lui disait d'accepter, car il répondit :

– Je vous remercie infiniment, madame ; mais vous n'êtes qu'à quelques pas du boulevard Malesherbes et je serais honteux de me faire conduire avenue de l'Opéra ; d'ailleurs le ciel est magnifiquement étoile et il me sera agréable de faire à pied un trajet de vingt minutes au grand air de la nuit.

– S'il en est ainsi, je n'insiste pas. Nous sommes à Paris pour huit jours ; nous aurons le plaisir de vous revoir à notre retour à Bresle.

– Oui, madame.

Il accompagna la mère et la fille jusqu'au vestiaire où attendait M. Beaugrand.

– Est-ce que vous partez aussi, André ? demanda le député.

– J'aime à suivre toujours les exemples que vous me donnez, répondit le jeune homme.

– Nous ne restons pas plus longtemps parce que j'ai à faire ce matin un travail pressé. Vous, André, vous avez hâte de vous retrouver auprès de votre mère.

– Oui, monsieur, car je crains bien qu'elle ne se soit pas couchée.

Comme on se séparait, la jeune fille adressa à André un regard qui semblait dire :

– Rappelez-vous ce que vous m'avez promis et comptez sur moi.

VIII

LA MÈRE ET LE FILS

Mme Clavière avait conservé son appartement de l'avenue de l'Opéra, qui avait été meublé avec une partie du mobilier de la villa de Vaucresson. Nous savons que la mère d'André pouvait augmenter facilement le budget de ses dépenses d'un loyer de trois mille francs par an. Ce n'était pas, d'ailleurs, une dépense inutile. La Dame en noir et son fils, venant assez fréquemment à Paris, y avaient leur appartement, ce qui était mieux qu'un simple pied-à-terre, mieux aussi que des chambres à l'hôtel quand, pour une cause quelconque, ils étaient obligés de coucher à Paris, ce qui arrivait cette nuit où André avait assisté à la fête donnée par le ministre.

Comme le craignait le jeune homme et ainsi qu'il l'avait dit à M. Beaugrand, sa mère ne s'était pas couchée. Dès onze heures, elle avait envoyé Louise se reposer et, seule dans le salon, elle attendait en lisant.

André la gronda doucement d'avoir veillé si tard. Elle se fatiguait sans raison, sa santé pouvait en souffrir, elle n'était pas raisonnable.

– Pourquoi me serais-je couchée, dit-elle, sachant que je ne pourrais pas dormir ? Tu sais bien que lorsque tu n'es pas près de moi, je ne puis être tranquille ; c'est sans raison, je le veux bien, mais je ne peux pas changer ma nature. D'ailleurs

il m'était agréable de t'attendre, afin d'avoir le plaisir de te voir à ton retour.

Allons, continua-t-elle, maintenant que tu as grondé ta mère, embrasse-la.

Le jeune homme s'assit à côté de sa mère, lui fit un collier de ses bras et couvrit ses joues de baisers.

– Voilà, fit-elle souriante, heureuse, c'était pour avoir ces baisers que je t'ai attendu.

– Ah ! comme tu m'aimes !

– Autant que la meilleure et la plus tendre des mères peut aimer son enfant. Est-ce que tu ne m'aimes pas beaucoup aussi toi ?

– Je t'adore !

L'heureuse mère sourit, et après un silence :

– Es-tu content de ta soirée ? demanda-t-elle.

– Enchanté.

– Il y avait beaucoup de monde chez le ministre ?

– Une foule ; on circulait difficilement dans les salons.

– Alors c'était une belle fête.

– Superbe.

– Des dames, des jeunes filles ?

– Elles étaient, je crois, en majorité. Toutes les toilettes étaient ravissantes et admirablement portées ; la gaieté, le plaisir rayonnait sur tous les visages, de très jolis visages.

– Tu parles des jeunes filles.

– Et aussi des mamans. Voyons, si tu avais été là, est-ce que tu n'aurais pas été la plus belle ?

– Moi, je suis maintenant une vieille femme.

– À quarante-deux ans, une femme est encore toute jeune. D'ailleurs, tu ne vieillis pas, tu es toujours belle et tu as toujours trente ans. Va, si tu consentais à aller un peu dans le monde, je suis sûr que beaucoup de jeunes filles seraient jalouses de ta beauté. Tu ne te figures pas comme une belle personne est tout de suite remarquée dans le monde, et comme elle est l'objet de l'admiration générale.

– Si, je me doute un peu de ce qui se passe dans ce grand monde que je ne connais pas et que je ne désire point connaître. Mais laissons cela. As-tu dansé ?

– Plusieurs fois : avec Mlle Beaugrand et une autre dame, avec Mlle de Mégrigny et deux autres jeunes filles que je ne connais pas.

– Mlle Henriette devait avoir une jolie toilette.

– Délicieuse.

– Sans doute, elle a été remarquée, admirée ?

– Son entrée dans les salons faisait sensation ; elle était même gênée de tant de regards dirigés sur elle.

– Je comprends cela ; on n'aime pas à trop attirer l'attention.

– Oh ! il y en a qui ne cherchent pas autre chose.

– Oui ; mais ce qui est la grande satisfaction d'une coquette, ne plaît pas à une jeune fille modeste comme Mlle de Mégrigny.

– Je t'assure, chère mère, qu'elle ne cherchait pas à faire étalage de sa toilette et moins encore de sa beauté.

– Tu as vu le ministre ?

– Oui, et il m'a même parlé.

– Ah ! que t'a-t-il dit ?

– Qu'il s'intéressait à moi, qu'il ne me perdait pas de vue. Il est très bienveillant, le ministre.

– M. Beaugrand t'a présenté à quelques-uns de ses amis ?

– À deux ou trois seulement. M. Beaugrand n'a presque pas été avec nous ; il était très recherché, très entouré ; il est tellement connu !

– Il est dans une situation qui veut cela : député influent, on recherche son amitié. Et puis, il y avait là, certainement, beaucoup d'autres députés, des sénateurs, de nombreux fonctionnaires.

– Et aussi des personnages du plus grand monde : des princes, des ducs, des marquis, des comtes, qui ont enfin compris que le temps des rois et des empereurs était passé en France et qui ont cessé de bouder le gouvernement que le pays s'est librement donné. C'est ainsi que j'ai pu voir à cette soirée du ministre, entre autres hauts personnages de l'ancien régime, un ambassadeur de l'empire, le comte de Rosamont.

Mme Clavière tressaillit violemment.

– Le comte de Rosamont ! répéta-t-elle d'une voix étranglée.

Mais maîtrisant aussitôt son émotion, elle reprit :

– Comment as-tu su qu'un de ces hauts personnages dont tu parles était le comte de Rosamont ?

– Je me suis trouvé dans un groupe où l'on parlait de lui, en se félicitant qu'un homme aussi important et de si haute valeur se fût rallié à la République. Tout naturellement, entendant dire beaucoup de bien de M. de Rosamont, mes regards se sont portés sur lui.

– Alors ? fit Mme Clavière avec anxiété.

– Alors je vis un homme qui ne paraît pas avoir plus de cinquante ans, d'une haute distinction, dont la figure pâle, mais belle, grave et pleine de noblesse est on ne peut plus sympathique. Nos regards se sont rencontrés…

– Ah !

– Oui, et, à ce moment, je ne sais ce qui s'est passé en moi ; il m'a semblé que si le comte était venu à moi, j'aurais éprouvé un très grand plaisir à lui serrer la main.

La pauvre mère écoutait toute frémissante.

– Je crois bien, continua André, que M. de Rosamont a deviné la sympathie qu'il m'inspirait.

Mme Clavière étouffa un soupir.

– Quelle supposition ! fit-elle ; à quoi as-tu pu reconnaître cela ?

– À quoi ? Je me suis aperçu, pendant toute la soirée, que M. de Rosamont me regardait.

– Il te regardait !

– Oui, et avec une persistance singulière.

Mme Clavière était livide. Elle se demandait avec une mortelle angoisse si le comte n'avait pas reconnu son fils.

– Mais non, se dit-elle, non, c'est impossible. Un courant sympathique a pu s'établir entre eux, et c'est tout.

Elle cherchait ainsi à se rassurer, mais restait très perplexe.

Ah ! elle aurait donné beaucoup pour savoir quelles étaient les pensées du comte quand il regardait André avec cette persistance dont le jeune homme avait été frappé.

Grâce à l'abat-jour de la lampe, André ne voyait pas la pâleur du visage de sa mère, qui était dans une demi-obscurité, mais il remarqua son agitation.

– Qu'as-tu donc, chère mère ? lui demanda-t-il.

– Rien, répondit-elle, rien ; j'éprouve une certaine émotion, voilà tout. Ce que tu me dis m'intéresse et tu sais que je ne puis rester indifférente à ce qui t'arrive, même quand il s'agit de choses insignifiantes ou sans aucune conséquence. Je suis flattée, dans mon orgueil de mère, que tu aies attiré l'attention du comte de Rosamont. Enfin, tout s'est borné là, il ne t'a pas parlé ?

– Il n'avait rien à me dire, n'ayant pas eu l'honneur de lui être présenté.

– C'est juste.

– Il est probable qu'il ne sait même pas mon nom.

– Cet ancien ambassadeur, cet homme du grand monde n'a aucun intérêt à connaître un petit sous-préfet. Est-ce qu'il était seul à cette soirée ?

– Mme la comtesse de Rosamont l'accompagnait ; ils ne se sont pas quittés d'un instant. La comtesse a dû être assez bien et paraît encore jeune, bien que ses cheveux soient grisonnants et qu'elle ait sur le visage comme l'empreinte d'une douleur profonde.

– Tu l'as donc bien examinée pour voir cela ?

– Oui, car il m'a semblé que je ne la voyais pas pour la première fois. Mais toi-même, chère mère, on dirait, à l'accent de tes paroles, que le comte et la comtesse de Rosamont ne te sont pas inconnus.

– Quelle idée ! Où pourrais-je les avoir connus, moi qui ne vais nulle part ?

Le jeune homme resta silencieux et sa mère attacha sur lui son regard scrutateur, comme pour s'assurer qu'il ne lui cachait pas quelque pensée secrète.

– Je suis folle, pensa-t-elle, comment pourrait-il se douter de quelque chose ?

André paraissait songeur.

– À quoi penses-tu, mon ami ? dit Mme Clavière.

– À Édouard, qui devient de plus en plus bizarre.

– Je crois décidément qu'il nous fuit, mais sans vouloir dire que son affection pour nous n'est plus la même.



Grâce à l'abat-jour de la lampe, André ne voyait pas la pâleur du visage de sa mère... (P. 1028.)

– Édouard n'est pas de ceux dont l'ingratitude dessèche le cœur ; mais c'est un farouche, il devient de plus en plus sauvage. Hier ! dans la journée, je suis allé chez lui, comme

je te l'ai dit, et je ne l'ai pas trouvé. « – Il sort souvent, m'a dit la concierge. » Je comprends qu'il ne puisse pas rester constamment enfermé dans son atelier ; mais ce que je ne comprends pas, c'est que sachant que nous sommes ici depuis avant hier soir, il ne soit pas venu te voir. Tu as raison, chère mère, quand tu dis qu'il nous fuit. Nous ne savons plus rien de lui, que fait-il ? que devient-il ?

– Édouard n'est pas heureux, soupira Mme Clavière.

– Mais c'est une raison pour venir à nous au lieu de s'en éloigner.

– Sans doute, mais tu le connais.

– Étrange nature, caractère qu'on ne peut définir.

– Il a une grande fierté dans l'âme ; certes, il est bon d'en avoir, mais chez Édouard elle est tellement exagérée qu'elle fausse ses meilleurs sentiments et, s'il n'y prend garde, elle le perdra. Il ne réclame l'aide et l'appui de personne ; à l'entendre, sa situation est excellente, il est enchanté de son sort. Je n'ose plus rien faire pour lui dans la crainte qu'il ne s'imagine que je lui inflige une humiliation. Il endurerait les plus cruelles tortures sans faire entendre une plainte ; il garderait le sourire sur les lèvres, il rirait même, le malheureux, ayant la famine au ventre.

– Oh ! non, sa fierté ne va pas jusque-là.

Mme Clavière secoua tristement la tête.

– André, répliqua-t-elle, la fierté chez Édouard est une espèce de folie.

– Alors, c'est un malade ?

– Oui, et un malade difficile à guérir. Je le compare à un noyé qui refuserait de saisir la main tendue vers lui et qui, seule, peut le sauver.

– Je retournerai chez lui ce matin, et si je le trouve, comme je l'espère, qu'il le veuille ou non je te l'amènerai.

– Oui, mon ami.

– Pauvre Édouard ! Comme tu viens de le dire, il n'est pas heureux et c'est ce qui explique sa sauvagerie ; quand on a une souffrance dont on ne veut pas attrister les autres, on s'isole, on se cache. Encore une fois, chère mère, Édouard a besoin que tu lui remontes le moral. Il n'a pas de chance vraiment ; malgré son talent, qui n'exclut point ses autres mérites, il n'arrive à rien. Pourquoi ? Est-ce qu'il lui manque quelque chose ? Oui, un peu de bonheur seulement. Ah ! si la fortune lui adressait un de ses sourires, tu verrais… Non, Édouard n'est pas un déséquilibré et nous ne saurions lui faire un crime de sa trop grande fierté.

– Pourtant, avec toi, avec moi…

– On ne dompte pas une noble nature comme la sienne. Enfin, c'est un impitoyable guignon qui le poursuit avec un acharnement cruel, et dont il ne parvient pas à se délivrer en dépit de tous ses efforts.

Il est mon aîné et il ne m'écoute pas, moi ; mes paroles arrivent à ses oreilles, mais il les empêche de pénétrer jusqu'à son cœur.

« – Tu ne peux pas me comprendre, me dit-il, car tu es heureux et tout te sourit ; tu as une mère ! »

J'ai beau m'écrier :

« – Mais elle est aussi ta mère ! »

Il secoue tristement la tête et je vois un pli amer sur ses lèvres.

La Dame en noir laissa échapper un nouveau soupir.

– Chère mère, reprit André, tu lui parleras, ah ! mais là, sérieusement, afin de lui faire bien comprendre que tu es toujours sa mère et moi son frère. Seule, ta douce voix si persuasive n'irrite pas ses oreilles et sait l'émouvoir. Tu as de l'autorité sur lui et il t'écoute, toi.

– Oui, il m'écoute ; mais quand je crois l'avoir saisi, si je parle de lui venir en aide, si je prononce le mot « argent » aussitôt il se cabre et m'échappe.

Mon autorité, ma douce voix… voilà ce qu'il semble redouter ; voilà peut-être pourquoi il s'éloigne ainsi de nous.

– Maman, tu feras encore une tentative.

– Oui, encore une et même plusieurs autres, car je ne peux pas le laisser seul au monde, car je ne veux pas l'abandonner !

– Oh ! comme tu es bien la meilleure des mères, la plus noble des femmes !

Mme Clavière enveloppa son fils d'un regard de tendresse indicible.

– André, reprit-elle, cette après-midi tu me conduiras à l'exposition de peinture ; je désire beaucoup voir le tableau que notre cher Édouard a exposé et dont aucun journal ne parle.

– Bien que ce soit une œuvre remarquable, ma mère ; ah ! on croirait qu'il y a un complot contre Édouard.

– Non, mon ami, l'envie et la jalousie ne s'attaquent pas à un inconnu ; c'est la mauvaise chance, le guignon dont tu parlais tout à l'heure.

– En attendant, le véritable talent passe inaperçu, et l'artiste à qui on ne rend pas justice tombe dans le découragement.

Mais, chère mère, pourquoi veux-tu aller au Salon aujourd'hui au lieu d'attendre à demain, puisque nous avons deux jours encore à passer à Paris ? Aujourd'hui, c'est dimanche, et il y aura foule au Salon.

– La foule ne m'effraie pas, André. Mais…

– Pour cette visite au Salon je préfère le dimanche à un autre jour ; j'ai mes raisons.

– Eh bien, chère mère, je te conduirai tantôt au palais de l'Industrie.

– Et maintenant, mon ami, nous allons nous mettre au lit ; regarde, il est quatre heures, tu dois avoir grand besoin de dormir.

– Nullement, je t'assure ; je suis si heureux de causer avec toi, tu le sais bien.

– Cher André ! fit Mme Clavière.

Mais elle s'était levée ; elle alluma une bougie et mit le bougeoir dans la main du jeune homme, en disant :

– Va, mon enfant, va te reposer.



… Le malheureux était retombé dans le découragement. (P. 158.)

– Mais tu vas te coucher aussi, je pense ?

– Oui, tout de suite.

André embrassa sa mère et se retira.

La Dame en noir prit la lampe et, à son tour, passa dans sa chambre. Elle était soucieuse.

– Cette nuit, murmura-t-elle, le comte de Rosamont a vu son fils pour la première fois, et la comtesse était là. Vais-je avoir quelque chose à redouter de cette rencontre ? Oh ! le hasard !… André a éprouvé un vif sentiment de sympathie pour le comte… il me l'a dit, sans se douter, – cher enfant, qu'il me faisait frémir. Oh ! s'il apprenait… Mais non, Dieu ne voudra pas m'infliger cette nouvelle torture.

Seigneur, continua-t-elle, faites que mon fils et M. de Rosamont ignorent toujours ce que j'ai pris tant de peine à cacher, soufflez sur l'un et l'autre l'oubli de cette soirée, faites que le fils ne se retrouve plus en face de son père, ayez pitié de la mère et protégez l'enfant !

Elle se releva, les yeux noyés de larmes ; puis se déshabilla, songeuse, et se mit au lit. Mais ce n'était pas pour dormir : trop de tristes pensées devaient empêcher le sommeil de fermer ses yeux.

En se réveillant, André jeta les yeux sur la pendule de sa chambre. Elle marquait neuf heures et quelques minutes.

– Ma mère avait raison, se dit-il, j'avais besoin de dormir, et j'ai bien dormi.

Il se leva, s'habilla, et pensant que sa mère dormait encore et ne voulant pas troubler son repos, il n'entra point dans sa chambre. Il sortit, après avoir dit à Louise qu'il rentrerait avant midi.

Il prit une voiture de place et se fit conduire chez Édouard, qu'il ne trouva point.

– Je m'en doutais, se dit-il vivement contrarié.

– M. Lebel est sorti de bonne heure ce matin, lui dit la concierge ; il est allé passer deux jours à la campagne.

– Vous lui avez dit que j'étais venu hier ?

– Certainement, en lui remettant votre carte, et j'ai même ajouté que vous étiez mécontent de ne pas le trouver.

– Qu'a-t-il répondu ?

– Rien. Voyez-vous, monsieur, il devient de plus en plus original, votre ami.

André s'éloigna. Comme il avait une bonne heure devant lui, il renvoya sa voiture afin de revenir à pied avenue de l'Opéra.

– Décidément, se disait-il, c'est chez Édouard un parti pris : il s'éloigne de nous, il nous fuit, comme si nous étions ses pires ennemis, et ma mère à raison en disant qu'il s'échappe toujours quand on croit pouvoir le saisir. Et pourtant, non, nous ne devons pas le laisser ainsi, nous ne devons pas l'abandonner. Hélas ! c'est peut-être ce qu'il cherche, ce qu'il désire… Ah ! Édouard, Édouard, pauvre fou !

De grosses larmes roulaient dans les yeux d'André. C'est qu'il se demandait si Édouard ne devenait pas ingrat, quand son affection pour son frère d'autrefois était plus vive que jamais.

– Et Édouard ? lui demanda Mme Clavière, le voyant revenir seul.

– Édouard est parti ce matin de bonne heure pour la campagne où il doit rester deux jours. C'est ce que m'a dit la concierge, mais est-ce la vérité ?

– Pourquoi t'aurait-elle menti ?

– Elle, non, mais Édouard qui a pu prendre ce prétexte pour justifier son absence de chez lui et ne pas nous faire une visite.

– Il ne faut pas être soupçonneux ainsi, mon ami, Édouard a pu être appelé à la campagne pour une affaire, un travail à exécuter.

– Et cela juste quand nous sommes à Paris. Chère mère, je suis très mécontent d'Édouard, car dans ceci ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il nous évite : Eh bien non, je ne comprends pas cela !

– Ah ! je le comprends, moi, pensa Mme Clavière.

Ils se mirent à table ; le couvert d'Édouard avait été placé à la droite de Mme Clavière ; on le laissa. La mère et le fils déjeunèrent en face l'un de l'autre, silencieusement. Ils étaient tristes ; chez André il y avait de l'irritation. Mme Clavière réfléchissait : une chose à laquelle elle avait déjà pensé devenait un projet qu'elle ne tarderait pas à mettre à exécution.

À une heure et demie, André et sa mère montèrent dans une voiture que le jeune homme avait envoyé chercher et ils se rendirent au palais de l'Industrie.

Ils visitèrent successivement plusieurs salles de l'exposition, passant assez rapidement devant des tableaux qui, cependant, sollicitaient leur attention. Mais la Dame en noir était venue au Salon pour voir un seul tableau, celui d'Édouard Lebel.

Ils finirent par le découvrir, dans l'angle d'une salle et placé très haut, bien qu'il eût un mètre cinquante de hauteur avec le cadre et un mètre de largeur.

Édouard n'avait pas été favorisé, sa toile n'était pas en vue et se trouvait trop dans l'ombre. Malgré ses qualités de dessin, de coloris, qui accusaient un talent réel, malgré le sujet touchant que le jeune artiste avait traité, et l'intérêt qui s'y attachait, la plupart des visiteurs passaient sans voir ce tableau d'une belle composition et d'une exécution véritablement puissante.

Deux personnages se tenaient debout, dans l'attitude du recueillement, devant une simple croix de bois peinte en noir, plantée sur un tumulus. Au fond, dans l'éloignement, le clocher d'un village et quelques maisons enveloppés de brume, puis des arbustes rabougris et, plus près de la croix, un buisson de ronces.

L'un des personnages, une femme, une paysanne, était vêtue de noir, et, avec un rare bonheur, l'artiste avait rendu l'expression de douleur profonde empreinte sur son grave et beau visage. Son bras gauche s'appuyait sur l'épaule d'un jeune soldat, qui portait l'uniforme d'un de nos régiments de ligne. Sur le drap de sa tunique se détachait la médaille militaire. Son bras droit entourait la taille de la femme ; de sa main gauche il tenait son képi. Son mâle visage, un peu hâlé, donnait l'impression de la force, de la volonté, de l'énergie ; ses yeux avaient une clarté farouche.

Le bras droit allongé, la femme montrait de la main la croix au jeune soldat.

La femme et le fils du franc-tireur disait le livret du Salon ; – puis cette légende, laquelle était reproduite sur un écusson du cadre de la toile :

« C'est là qu'ils ont fusillé ton père. »

Oui, c'était bien là ce qu'elle disait, la veuve du franc-tireur, et on sentait que son fils lui répondait :

« Je le vengerai ! »

Sans aucun doute, cette composition et ce sujet avaient été inspirés à Édouard Lebel par le souvenir de sa mère. En peignant il avait vu dans une tombe.

– Eh bien, chère mère ? demanda André quand ils eurent longuement regardé le tableau.

– Je n'ai aucune connaissance en peinture, mon ami, je ne puis m'en rapporter qu'à ce que j'éprouve, à mes impressions et, tu vois, je pleure.

Elle pleurait, en effet, la Dame en noir.

– Voilà le plus bel éloge qui puisse être fait à Édouard, dit André ; cela vaut tous les articles de ces critiques qui ne s'occupent pas de notre ami.

– Hélas ! non, André, car ce sont les journaux et messieurs les critiques d'art qui font les réputations.

– C'est égal, chère mère, je ne sais pas ce que je donnerais pour qu'Édouard, caché dans un petit coin, puisse te voir en ce moment, essuyant tes yeux. Ah ! ce serait un baume pour son cœur meurtri !

Tu ne veux pas qu'il y ait une cabale montée contre Édouard, et pourtant… N'importe, ce n'est pas une chose

banale qu'il a exposée, c'est une œuvre, une œuvre de valeur.

– Voilà ce que me dit mon sentiment : Patience, on lui rendra justice.

– Oui, chère mère, oui, il arrivera.

– À moins que, par sa faute, il ne se laisse broyer par la misère ! pensa M[me] Clavière.

– André, reprit-elle à haute voix, il me vient une idée.

– Alors, c'est une bonne idée.

– Si nous achetions ce tableau ?

– Va, je l'avais tout de suite devinée, ton idée ; oui, achetons *La femme et le fils du franc-tireur* ; c'est un moyen que nous avons de mettre quelque chose dans une bourse qui doit être complètement à sec.

– Je le crains. Mais il est important qu'Édouard ne puisse savoir qui a acheté son tableau.

– Nous demanderons le secret ou, mieux encore, nous ne nous ferons point connaître.

Ils s'adressèrent à un des gardiens du Salon qui leur répondit que pour l'achat des tableaux ils devaient s'adresser aux bureaux de l'exposition.

Ils s'y rendirent immédiatement.

– Je désire faire l'acquisition d'un tableau exposé, dit André à un monsieur qu'on lui désigna.

– Très bien, quel est le numéro de ce tableau ?

– Le N° 1116. – *La femme et le fils du franc-tireur*.

Le monsieur ouvrit un registre, tourna plusieurs pages et s'arrêta au numéro indiqué.

– Voilà, fit-il, *La femme et le fils du franc-tireur* de M. Édouard Lebel. Le prix de vente n'est pas marqué.

– Alors, monsieur, que dois-je faire ? Je ne voudrais pas m'adresser directement à l'artiste.

– Cela se trouve à merveille, puisque, pour l'achat de ce tableau, c'est à M. Tarade, marchand de tableaux et d'objets d'art rue Taitbout, qu'il faut s'adresser.

La mère et le fils échangèrent un regard presque douloureux.

– En ce cas, monsieur, dit André, je verrai le marchand de tableaux. Je vous remercie de votre obligeance.

Le monsieur referma son registre et André et sa mère se retirèrent.

– Pauvre garçon ! dit Mme Clavière, il a certainement emprunté une somme d'argent à ce M. Tarade, qui s'est emparé du tableau en nantissement.

– Je le crois comme toi ; mais c'est une raison de plus pour que nous l'achetions.

– Oui.

– Allons-nous chez ce marchand ?

– Non, nous avons mieux à faire. Prenons une voiture et rendons-nous chez mon vieil ami, M. Mabillon, qui n'est pas encore parti pour la campagne où il demeure une partie de

l'année depuis qu'il a cédé son étude. Je lui expliquerai la chose, ce que nous voulons et lui-même ou une personne de sa connaissance se chargera d'acheter le tableau.

– Est-ce qu'on nous l'enverra à Pithiviers ?

– Ce serait imprudent, si, comme je l'espère, Édouard vient nous voir à la sous-préfecture. M. Mabillon fera prendre le tableau et le gardera chez lui jusqu'à nouvel ordre.

Les choses se passèrent ainsi que le désiraient André et sa mère.

Un ami de M. Mabillon se présenta chez le marchand de tableaux de la rue Taitbout, se disant l'homme de confiance d'un très riche étranger qui, grand amateur de peinture, voulait enrichir sa galerie d'une vingtaine de tableaux dont il avait fait choix au Salon et parmi lesquels se trouvait *La femme et le fils du franc-tireur* de M. Édouard Lebel. M. Tarade, qui ne connaissait certainement pas la valeur réelle de l'œuvre du jeune artiste, en demanda quinze cents francs, qui lui furent aussitôt comptés, et contre lesquels il donna : 1° un reçu de la somme ; 2° l'autorisation d'enlever le tableau à la fin de l'exposition. Le lendemain, on avait placé sur la toile d'Édouard Lebel la pancarte portant le mot : vendu.

Oui, vendu quinze cents francs, ce tableau que l'ami de M. Mabillon, un connaisseur, un expert, avait estimé à première vue cinq mille francs.

IX

DOULEURS D'ARTISTE

En parlant d'Édouard à sa mère, André avait prononcé le mot guignon. Eh bien, oui, c'était un véritable, un inexorable guignon qui poursuivait le jeune artiste et semblait vouloir, par son acharnement, le jeter dans la foule grouillante des misérables.

Rien ne réussissait à Édouard, tout était contre lui, comme s'il avait eu affaire à une légion de terribles démons voulant sa perte.

Et pourtant il avait du talent, beaucoup de talent. Pourquoi donc n'arrivait-il à rien, malgré son travail, en dépit des études auxquelles il s'était livré et du cœur, de la passion même qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait ? Ni lui ni personne n'aurait pu le dire.

Il y en a pour qui la lutte est facile, quand pour d'autres elle est terrible ; pour ceux-ci, et ils sont nombreux, c'est la lutte incessante, le grand combat de la vie à reprendre chaque jour. La fortune a ses favoris à qui elle fait les yeux doux ; aux autres elle tourne le dos, dédaigneusement.

Édouard était de ces derniers, et quand il apprenait qu'un de ses anciens camarades, lutteur comme lui, était enfin sorti vainqueur de la mêlée, il sentait en lui de la joie, mais il se disait, ayant un pli amer sur les lèvres ; cela ne m'arrivera pas, à moi.

De nouveau, il n'avait plus confiance en lui-même, et le doute qui énerve, qui amollit les plus fortes natures, qui est l'éteignoir du talent, le doute lui faisait voir les choses en noir et lui enlevait jusqu'à l'espérance.

Nous savons qu'il avait fait deux tableaux pour l'exposition de peinture, et Dieu sait avec quel courage et quelle ardeur il avait travaillé.

L'un de ces tableaux, celui sur lequel il comptait le plus pour commencer sa réputation, celui dans lequel il avait mis toute son imagination, toute sa pensée, toute son âme, qu'il avait soigné, léché avec amour, celui enfin qu'il croyait être une œuvre, une belle œuvre avait été refusé. On avait accepté l'autre, mais par grâce, sans doute.

Pourquoi donc *La prière des enfants*, – il avait appelé ainsi le tableau refusé, – n'avait-il pas été jugé digne d'avoir sa place au Salon ? Pourquoi avait-on accepté l'un et repoussé l'autre, celui qui, jugé par son auteur, avait une plus grande valeur à tous les points de vue ? Mystère !

La toile refusée était rentrée à l'atelier, dans son cadre doré, et pendant plusieurs jours, tristement, des larmes dans les yeux, le jeune artiste l'avait longuement examinée. Il voulait découvrir la cause du refus ; car quand un tableau n'est pas admis, on n'en donne pas la raison à l'artiste. Le refus n'est qu'un fait brutal, par suite d'une appréciation souvent injustifiable.

Enfin, Édouard cherchait la cause, le motif ; où se trouvait-il ? Était-ce dans l'ensemble de la composition ? Dans le groupement des petits personnages ? Dans les effets de lumière ou d'ombre ou dans l'emploi des couleurs ? Dans les diverses attitudes des enfants ou dans le mouvement

donné aux physionomies ? Enfin la toile était-elle ou trop grande ou trop petite ?

Édouard avait cherché, et comme cela arrive souvent, quand on est influencé par un jugement rendu par ses maîtres, à force de chercher, il en était arrivé à trouver dans son œuvre des imperfections et de nombreux défauts qu'elle n'avait point.

Alors il avait mis le tableau dans un coin, le plus sombre de l'atelier, la toile tournée contre le mur, et s'était écrié avec un accent de douleur profonde :

– Je n'ai pas l'ombre du talent, je n'ai rien, rien dans la tête, rien dans l'âme ! Je suis et ne serai jamais qu'un fruit sec !

Et le malheureux était retombé dans le découragement. Il sentait en lui le dégoût de tout, même de la vie.

Il fit au Salon trois ou quatre visites seulement. Il vit son tableau *La femme et le fils du franc-tireur* qu'il trouva mauvais ; c'était une croûte. Mais il trouvait admirables, superbes, beaucoup d'autres tableaux qui, certes, étaient loin d'avoir la valeur du sien, même parmi ceux désignés comme étant hors concours.

Il lisait avidement les journaux, le cœur palpitant, espérant voir son nom dans un article ; le pauvre garçon avait tant besoin de se raccrocher à une branche d'espoir, si fragile qu'elle fût. Mais, hélas ! les critiques d'art parlaient des autres, les louangeaient, les couvraient de fleurs ; pour lui rien, pas même son nom cité : le silence dédaigneux. Et il rentrait chez lui pâle, le cœur serré, la poitrine oppressée, en proie aux plus sombres pensées.

Si, alors, il pensait à Mme Clavière et à André, il se mettait à pleurer avec une sorte de rage et s'écriait, en se frappant violemment la poitrine : Je les ai trompés, je leur ai menti, car je leur ai fait croire qu'il y avait quelque chose en moi et c'était faux ; ah ! je suis un misérable ! Inutiles, perdus, tous les sacrifices qu'ils ont fait pour moi !

La prière des enfants était un souvenir de la Maison maternelle. Devant un Christ en croix accroché au mur, une vingtaine d'enfants, petites filles et garçons, étaient agenouillés, les mains jointes, tous dans l'attitude de la prière du matin, car un rayon de soleil éclairait la scène. Le groupe était charmant et d'un effet saisissant. Aucune figure ne ressemblait à une autre et l'on sentait avec quel soin et quel amour de la vérité, le jeune artiste avait animé ces figures enfantines.

Telles et telles physionomies avaient l'expression du recueillement ; sur d'autres on lisait la distraction ; il y avait des mines éveillées, des mines souriantes, des regards qui s'égaraient. Autant de personnages, autant de natures diverses, autant de caractères indiqués.

La mère Agathe, devant ce tableau, aurait reconnu quelques-uns de ses chers enfants et elle se serait reconnue elle-même dans la religieuse qui se tenait debout, à droite du groupe, ayant un chapelet entre les mains.

Quand il avait vu le tableau achevé, André s'était écrié, désignant un des petits garçons :

– Celui-ci, c'est moi, je me reconnais !

Et il avait embrassé Édouard, en lui disant :

– Elle est belle, cette peinture, très belle ; tu seras un jour un grand peintre !

Dérision ! cette belle peinture n'avait pas été admise au Salon ; et dans cette œuvre véritablement forte et puissante, son auteur trouvait maintenant des imperfections, toutes sortes de défauts.

Découragé, pris d'une lassitude extrême, et comme si, en lui, tous les ressorts s'étaient brisés, Édouard ne travaillait plus. Vainement le chevalet attendait une toile ; les pinceaux étaient au repos.

Pour se donner au travail il faut que la pensée soit libre et qu'on ait au cœur au moins un peu de gaieté.

Hélas ! Édouard était envahi par toutes les tristesses ; il avait dans l'âme une douleur qui était prête à se changer en désespoir. Et, déjà, il se demandait s'il y avait pour lui nécessité de vivre, s'il ne fallait pas mieux qu'il s'en allât de ce monde où tout n'était que déception et amertume.

Ce qui contribuait à assombrir les pensées du pauvre artiste et lui faisait envisager l'avenir avec épouvante, c'est que depuis quelque temps il était aux prises avec la misère, la misère noire.

Il savait qu'il n'avait qu'un cri de détresse à faire entendre pour que Mme Clavière et André accourussent à son secours ; mais sa fierté, son indomptable fierté était là.

– Non, jamais, s'écriait-il avec une expression farouche, plus jamais ! Et puisque je ne puis rien faire, que je suis un inutile, mieux vaut mourir !

Tout ce qu'il possédait ayant quelque valeur, y compris ses effets d'habillement, avait été successivement porté au Mont-de-Piété.

Et c'était parce qu'il n'avait plus rien de propre à se mettre sur le dos pour se présenter décemment devant Mme Clavière, qu'il avait évité André lorsque la mère et le fils étaient venus passer trois jours à Paris. Ah ! il en avait souffert cruellement.

Il se voyait forcé de se cacher, le pauvre honteux, de manquer à ses devoirs envers sa bienfaitrice, de se dérober aux témoignages d'amitié de celui qui l'appelait son frère ! Oh ! Oui, c'était cruel.

Il avait écrit à Mme Clavière et à André pour s'excuser, se faire pardonner. Il avait dû se rendre à quelques lieues de Paris, dans une famille, où il y avait à faire plusieurs portraits. Il espérait que ce travail lui serait confié, ce qui serait une bonne chose pour lui, mais il n'en était pas encore bien sûr. Dès qu'il le pourrait, il irait à Pithiviers, il serait si heureux de passer une bonne journée avec eux.

Édouard ne mentait pas en disant qu'il était allé chez de bons bourgeois des environs de Paris pour une commande de portraits ; il aurait pu ajouter que cette visite pouvait être remise facilement ; mais il lui fallait une excuse qui pût être admise. En tout, du reste, il se gardait bien de dire exactement la vérité.

Mais comment était-il tombé dans l'affreuse situation où il se trouvait ?

Son imprévoyance, les illusions qu'il avait caressées et surtout son bon cœur étaient la cause de sa détresse.

Pour son tableau, *La femme et le fils du franc-tireur*, on lui avait envoyé une femme de trente-cinq ans, jolie de visage et encore très belle de corps, conditions nécessaires pour poser dans les ateliers de peinture.

Cette femme avait été abandonnée par son mari et avait quatre enfants à élever, à nourrir, mais qui, hélas ! n'avaient pas tous les jours du pain à manger.

La pauvre mère, conseillée par une amie, était devenue modèle ; il faut bien faire quelque chose quand on est pauvre et qu'on ne veut pas voir ses petits, dont l'aîné n'avait que huit ans, mourir de faim. Mais l'on n'avait pas besoin de la malheureuse constamment, et comme elle devait à tous les fournisseurs, au boulanger, au boucher, à l'épicier, qui maintenant refusaient le crédit, les enfants criaient la faim les jours de chômage.

Ce fut une joie pour la pauvre mère de poser pour le tableau d'Édouard Lebel. C'était toujours à contre cœur et avec un invincible sentiment de pudeur qu'elle se déshabillait et se mettait nue dans un atelier ; cette fois elle allait poser habillée. Elle en était si heureuse qu'elle le dit franchement au jeune artiste.

Elle était sordidement vêtue, sa robe, rapiécée en maints endroits, n'était plus qu'une loque ; mais cela importait peu à Édouard, qui voulait pour son tableau un costume de circonstance.

Il conduisit la femme chez une couturière, qui prit mesure et à qui il donna des indications précises pour le vêtement qu'il désirait. Et la pauvre mère de famille enchantée, ravie, se trouva ainsi habillée de neuf et pour

longtemps sans avoir été obligée à une dépense que, d'ailleurs, elle n'aurait pu faire.

L'artiste s'était mis à son œuvre, et comme il s'intéressait à son modèle, ayant deviné chez cette femme une souffrance, il la fit causer. Elle lui raconta tout ; ses ennuis, ses douleurs, sa misère. Édouard se sentit profondément touché et se borna pour le moment à adresser à la malheureuse quelques paroles de consolation. Mais le lendemain il fit prendre des informations et acquit la certitude que tout ce que la pauvre mère lui avait dit n'était que trop la vérité.

Saisi de compassion, sans se demander s'il pouvait le faire, s'il ne courait pas le risque de se trouver à son tour dans une semblable détresse, enfin, n'écoutant que le conseil de son cœur, il résolut de tirer de peine cette mère infortunée, qui lui avait témoigné une entière confiance en s'ouvrant à lui comme elle l'avait fait. Il alla lui-même trouver les fournisseurs, et jusqu'au dernier sou, paya tout ce qui leur était dû.

Il ne s'en tint pas là ; les enfants étaient sans chaussures, couverts de haillons et n'avaient plus de linge ; il les fit habiller, chausser et acheta pour le ménage toute la lingerie nécessaire.

Nous n'avons pas besoin de dire si la mère fut reconnaissante : elle remercia Édouard à genoux, baisant ses mains et les mouillant de larmes.

– Vous ne nous avez pas seulement sauvés de la misère, disait-elle, mes chers petits mouraient, vous leur avez rendu la vie !



Il conduisit la femme chez une couturière, qui prit mesure... (P. 1043.)

Édouard avait pris dans sa bourse sans compter, et si bien fait qu'il l'avait épuisée. Heureusement, il avait du crédit chez son traiteur. Mais il avait à faire d'autres dépenses auxquelles il n'avait même pas songé en secourant la mère abandonnée, entre autres les cadres à acheter pour ses tableaux.

Il alla faire une visite à M. Tarade qui voulut bien lui prêter cinq cents francs, contre garantie, bien entendu.

Pour la première fois, Édouard se trouvait endetté. Mais baste, est-ce qu'il y avait là de quoi l'inquiéter ? Il avait ses illusions, il en était riche. Il comptait si bien que ses deux tableaux seraient admis à l'exposition et achetés ou par le gouvernement ou par un de ces millionnaires américains ou anglais très amateurs de peinture.

Édouard, comme tant d'autres, vendait la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Hélas ! il fallut en rabattre. Le tableau, *La prière des enfants*, refusé, porta au jeune artiste un premier coup, en plein cœur ; on ne parla point de son autre ouvrage, c'était complet. Et l'on sait quel ravage devait faire chez Édouard la perte de ses chères illusions. Il s'était hissé sur un sommet d'où il était précipité. Quelle chute effroyable !

Tout lui manquait, il lui semblait qu'un abîme s'était ouvert sous ses pieds. Il regardait devant lui et voyait noir. Les horizons s'étaient fermés, l'avenir n'existait plus.

Les cinq cents francs empruntés s'en étaient allés ; il ne restait que la dette. Comment s'acquitterait-il ? le pourrait-il jamais ? Mais si, puisqu'il y avait le tableau en garantie ; au moins, de ce côté, il serait tranquille. Mais abandonner son tableau à ce marchand… ah ! comme cela augmentait les

amertumes de son âme ! Et pourtant il le fallait, puisqu'il ne pouvait pas rembourser.

Pour rien au monde il n'aurait voulu s'adresser encore à M. Tarade, si talonné qu'il fût par le besoin d'argent. Il y avait le Mont-de-Piété, il y alla le cœur gros, le rouge de la honte au front, il y alla une fois, deux fois et il y retourna.

Maintenant, il n'avait plus rien à engager et il ne restait plus dans sa poche que quelques pièces de menue monnaie.

– Que vais-je faire, que vais-je devenir ? se demanda-t-il un soir avec effroi. Le suicide est une lâcheté, je ne veux pas me tuer. D'ailleurs, ce serait récompenser d'une façon monstrueuse ceux qui m'aiment et ont tant fait pour moi.

Mais vais-je donc crever de misère, comme une bête dans son trou ?

Ses regards se portèrent sur le tableau caché au fond de l'atelier et déjà couvert de poussière. Il tressaillit et un sourire étrange, navrant, crispa ses lèvres.

– J'ai encore… cette chose, murmura-t-il, mais qu'est-ce que cela vaut ? Où puis-je l'aller porter ? On me rirait au nez et l'on me dirait : « Qu'est-ce que ça ? Remportez-moi cette croûte, mon garçon ; on ne vend pas de ces machines-là. »

Le malheureux laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à sangloter.

Le lendemain on vint lui dire que son tableau *La femme et le fils du franc-tireur* avait été remarqué au Salon et acheté.

Il poussa un cri de joie délirante. On avait acheté son tableau ! C'était une éclaircie dans le ciel chargé d'orages, un

rayon de soleil traversant l'obscurité qui l'environnait, c'était une lueur d'espérance.

Son tableau acheté ! Mon Dieu, mais c'était peut-être le salut. Acheté ! Il n'était plus courbé sous le poids énorme qui, tout à l'heure encore, l'écrasait. Ah ! comme il lui semblait bon de se sentir renaître à l'espoir.

Il courut chez M. Tarade.

– Ah ! vous voici, monsieur Lebel, dit le marchand, vous savez déjà, sans doute... Eh bien, oui, votre peinture a été achetée.

– Par qui ?

– Un M. Bridault de Paris, pour un amateur étranger de je ne sais quel pays et dont on ne m'a pas dit le nom. Mais on n'a pas donné beaucoup d'argent de votre œuvre.

– Combien donc ?

– Six cents francs, répondit le marchand indélicat, pour ne pas le qualifier autrement.

– Six cents francs, répéta Édouard en pâlissant et d'une voix étranglée.

– De sorte que, monsieur Lebel, retenant les cinq cents francs que je vous ai avancés, il me reste à vous remettre un billet de cent francs. Le voici, mon jeune ami, prenez.

Machinalement, Édouard avança la main, prit le papier de la banque et le glissa dans sa poche.

– Vous voyez, reprit le marchand, que je ne prends pas ma commission et que, même, je ne retiens pas l'intérêt à cinq de la somme prêtée.

Édouard sourit tristement.

– Le commerce est le commerce, continua l'homme, mais on peut bien, une fois par hasard, ne pas être à cheval sur ses principes : quand on fait le commerce des tableaux, on doit avoir de la considération pour ceux qui les font.

– Je vous remercie, monsieur, balbutia le pauvre artiste.

– À propos, mon jeune ami, et votre *Prière des enfants* ?

– Elle est chez moi.

– Mais elle n'y fait rien chez vous ; il faut me l'apporter ou, si vous le préférez, je la ferai prendre.

– Je verrai, monsieur ; rien ne presse, nous en reparlerons.

– Quand il vous plaira, monsieur Lebel.

Édouard quitta le marchand et s'en revint piteusement. Il venait d'avoir une nouvelle déception, non moins cruelle que les précédentes ; hélas ! il y était habitué, mais comme tout cela l'écœurait !

– Six cents francs ! six cents francs ! répétait-il sourdement et en se mordant les lèvres avec une sorte de rage, c'est honteux, c'est pitoyable ! Et je songerais encore à faire de la peinture ! Allons donc, sottise, folie !

Il était navré, le malheureux. Et cependant, si le marchand n'avait pas odieusement, monstrueusement spéculé sur l'infortune de l'artiste, s'il lui avait dit que son tableau avait été payé quinze cents francs, bien que ce fût à peine le quart de sa valeur réelle, et s'il lui avait mis, comme il le devait, mille francs dans la main, Édouard serait rentré

chez lui avec des pensées plus riantes, et l'esprit rasséréné. Il faut presque rien pour mettre un peu de joie au cœur d'un pauvre diable. Au lieu de cela, Édouard avait plus que jamais la mort dans l'âme.

Il ne garda pas les cent francs jusqu'au soir : il donna cinquante francs à son traiteur, un acompte sur ce qu'il lui devait ; puis comme il redevait cinquante francs au propriétaire sur le terme échu de son loyer, il les donna à la concierge.

Il renonçait à la peinture, c'était décidé ; toutefois, il n'avait pas juré de ne reprendre jamais ses pinceaux, il n'avait pas osé faire ce serment ; mais quand ses yeux se portaient sur le chevalet ou la boîte aux couleurs ou tels et tels accessoires nécessaires à un peintre, ses lèvres se crispaient avec une expression indéfinissable, et il tournait son regard d'un autre côté. Cependant, il ne pouvait pas rester à rien faire, à se morfondre dans une inactivité énervante, tuante, qui, il le sentait, ne pouvait le conduire qu'à l'atrophie morale, à l'hébétement complet.

Il aurait accepté n'importe quel emploi on serait venu lui proposer : garçon épicier, garçon de bureau ou de magasin, homme de peine même ; qu'importe ? il avait des bras, c'était pour s'en servir. Il se disait avec amertume :

– Il n'y a de mauvais métier que celui qui ne fait pas vivre ; si je ne suis propre qu'à ça, je me ferai balayeur des rues.

Mais, en même temps, il pensait qu'il pouvait faire mieux, et surtout qu'il n'avait pas le droit, à son âge, de rester aplati ainsi qu'il l'était, qu'il fallait qu'il se secouât et fît un suprême effort pour redevenir un homme. Non, il ne

pouvait pas, stupidement, comme un paresseux, laisser arriver l'heure où il hurlerait dans les tortures de la faim.

Il ne voulait plus peindre, c'était dit ; mais il savait dessiner ; pourquoi, abandonnant les couleurs, ne prendrait-il pas le crayon ? Pourquoi ne chercherait-il pas, au moins, à gagner sa vie comme dessinateur ? Il voyait tant de choses mauvaises dans les publications illustrées !

Enfin, prenant son courage à deux mains, se donnant un coup de fouet, il se mit à courir les journaux illustrés, les éditeurs de livraisons avec images ou de livres avec illustrations.

Il fut reçu partout, mais avec plus ou moins de politesse ; le plus souvent on l'écouta avec une froide indifférence, quelquefois avec un air narquois.

À peu près invariablement on lui répondait :

– Nous avons nos dessinateurs. D'autres lui disaient :

– Très bien, monsieur ; oui, plus tard, nous verrons.

On lui disait encore :

– Sans doute, pour travailler pour nous, il faut avoir du talent ; mais ce n'est pas assez d'avoir du talent, il faut avec cela du savoir-faire, énormément de savoir-faire. Dessiner sur bois pour la gravure est tout à fait une spécialité. Vous nous faites voir de jolis dessins sur du papier, mais nous ne savons pas ce qu'ils donneraient à la gravure. Ah ! si vous nous présentiez de vos ouvrages déjà publiés dans l'*Illustration*, le *Monde* et l'*Univers illustrés*, par exemple, oh ! alors, nous serions fixés.

Enfin, qu'on y mît un peu plus ou un peu moins de formes, l'artiste n'en était pas moins éconduit. Et le pauvre Édouard rentrait chez lui las, harassé, irrité, prêt à tout maudire ; et, rageusement, il roulait sa tête dans ses mains en s'écriant :

– J'ai bonne envie de travailler, pourtant ; mais tout se ferme devant moi et, quoi que je fasse, il me faudra mourir sur un lit d'hôpital ou crever ici de misère !… Ah ! ma pauvre mère, pourquoi m'as-tu mis au monde !

Et le malheureux avait la gorge pleine de sanglots en regardant piteusement ses souliers éculés, percés, et son vêtement usé jusqu'à la corde, qui n'étaient probablement pas pour rien dans les rebuffades qu'on lui faisait essuyer.

Il demanda à être admis comme professeur de dessin dans les écoles de la ville. On lui répondit qu'il n'y avait aucune place libre, mais qu'on l'inscrivait à son rang, c'est-à-dire à la suite des précédentes demandes. – Seulement, ajoutait-on, vous ne pouvez pas espérer avoir une école avant deux ou trois ans.

Cette réponse qui, dans la circonstance, ressemblait à une sanglante raillerie, provoqua chez Édouard un formidable éclat de rire. Mais quelle horrible souffrance il y avait dans ce rire !

Plusieurs fois la pensée était venue au pauvre garçon de porter sa *Prière des Enfants* chez un marchand quelconque, et de faire vendre le tableau n'importe à quel prix, serait-ce seulement celui du cadre ; mais il ne l'avait pas fait, et il n'aurait point su dire exactement pourquoi. Sans doute il devait avoir obéi à quelque sentiment intime. Peut-être s'était-il attaché à cette peinture, qu'il croyait être sa

dernière œuvre, et, avec cette idée qu'il n'avait plus longtemps à vivre, voulait-il ne s'en séparer qu'à la mort.

Cependant, près de deux mois s'étaient écoulés depuis la fermeture de l'exposition de peinture, et Édouard n'était pas allé à Pithiviers, comme il l'avait annoncé, et il n'avait répondu que par quelques mots d'un laconisme désolant, évitant surtout de parler de lui, à deux longues lettres que le sous-préfet lui avait écrites. Mais on pensait constamment à lui, et Mme Clavière, inquiète, se demandait souvent :

– Que fait-il ? Que devient-il ?

Quant à André, qui avait aussi ses préoccupations, ses ennuis, il songeait un peu moins à son ami, et se rassurait sur le sort d'Édouard en se disant :

– Il sait bien que ma mère est là.

Presque subitement, un changement s'était opéré chez André, qui n'avait plus la même quiétude d'esprit et qui, cependant, se mettait chaque jour au travail avec un redoublement d'activité.

Il était rêveur, morose, d'humeur chagrine, et comme pour secouer tout cela, il avait souvent des accès de gaieté factice. Avec sa mère, dont il redoutait la clairvoyance, il était toujours le même, ou du moins s'efforçait à le paraître. C'est quand il était seul qu'il s'abandonnait à ses sombres pensées.

André étant habituellement grave, sérieux, tout aux affaires de la sous-préfecture, sa mère n'avait d'abord rien remarqué en lui d'anormal ; mais enfin elle s'était aperçue que son fils avait des préoccupations qui n'étaient plus celles des affaires de l'arrondissement, et qu'il y avait dans son

âme un fond de tristesse qu'il mettait tous ses soins à dissimuler.

Évidemment André avait quelque chose. Qu'était-ce ? Elle ne devinait pas toute la vérité, l'excellente mère ; mais elle comprenait que Mlle de Mégrigny n'était pas étrangère aux choses qu'elle observait. – Il l'aime, c'est certain, se disait-elle.

Mais il n'y avait pas là de quoi l'inquiéter sérieusement. Elle s'étonnait, cependant, que son fils ne lui fît pas ses confidences. Cela viendra, pensait-elle. Ces confidences d'André, elle aurait pu les provoquer ; mais préférant qu'il vînt à elle de lui-même, elle attendait.

[Manque 2 pages dans l'édition utilisée]

Et elle échangea avec son mari un regard rapide. Ils ne comprenaient pas.

– Décidément, se disait Blanche, le cœur d'une jeune fille est un abîme au fond duquel les yeux, même d'une mère, ne peuvent rien voir.

– Eh bien, fit M. Beaugrand, dissimulant mal son mécontentement, je dirai au comte que nous l'attendrons dimanche en compagnie de son fils.

– Oui, mon père, oui, c'est cela, dimanche, répondit la jeune fille.

Et tout bas elle se disait :

– André sera là, car il doit venir, il l'a annoncé à ma mère.

Le dimanche matin, André arriva à onze heures, comme d'habitude, et fut reçu par Mme Beaugrand, qui lui dit, après s'être informée de la santé de Mme Clavière :

– M. Beaugrand est encore enfermé dans son cabinet où il termine un rapport qu'il doit lire demain à une commission de la chambre.

– Et Mlle Henriette est à sa toilette, sans doute ?

– Oh ! elle est habillée depuis plus d'une heure et se promène dans quelque allée du jardin ou du parc ; elle est toujours un peu la même ; elle aime rêver et cherche la solitude.

– Comme moi, pensa André.

Il reprit tout haut :

– Vous aurez beaucoup de monde aujourd'hui ?

– Plusieurs personnes de Paris, entre autres le comte de Morlane et son fils.

André se souvint du fringant vicomte qui avait été présenté à Henriette devant lui et qui avait dansé une polka avec elle ; il se rappela même l'impression désagréable qu'il en avait éprouvée.

– Est-ce que M. de Morlane et son fils sont déjà venus à Bresle ? demanda-t-il.

– Nous les recevons aujourd'hui pour la première fois.

– Si j'eusse su que vous aviez tant de monde, je ne serais pas venu.

– Par exemple ! Et pourquoi donc ? Vous êtes notre ami, un peu de la famille.

– Oui, je suis toujours bien reçu à Bresle.

– Vous savez quels sont les sentiments de M. Beaugrand et les miens à votre égard. Mais je ne suis pas habillée, et l'heure avance. Monsieur André, allez donc rejoindre Henriette au jardin.

Mme Beaugrand monta dans sa chambre, et le jeune homme descendit au jardin.

Henriette, qui l'avait vu arriver, s'était rapprochée du château avec l'espoir qu'il viendrait au jardin.

– Ah ! le voilà ! se dit-elle, voyant André descendre les marches du perron.

Elle s'inclina, comme pour mieux admirer une belle rose-thé sur sa tige, mais guettant du coin de l'œil les mouvements du timide amoureux.

André vit Henriette, et malgré le désir qu'il avait de s'élancer vers elle, faisant violence à son cœur, il se dirigea d'un autre côté, persuadé que la jeune fille, occupée de sa rose, ne l'avait pas aperçu.

Henriette se redressa triste, impatientée, ayant sur les lèvres une légère crispation nerveuse.

– Il m'a vue, j'en suis sûre, murmura-t-elle, et il s'éloigne de moi, il me fuit comme si je lui faisais peur. Ah ! André, André !…

Puis avec un petit mouvement de colère :

– C’est bien, reprit-elle, je me vengerai, je serai sans pitié pour lui… Oui, puisqu’il ne me trouve pas assez bien telle que je suis, je serai coquette, oui, coquette, une évaporée comme j’en connais ; je dompterai ma nature, je surmonterai mes répugnances, je deviendrai comédienne. Il verra, il verra que je ne suis pas une petite fille qui ne sait rien dire et ose à peine lever les yeux.

De grosses larmes roulaient sous ses paupières, et sentant un sanglot lui monter à la gorge, elle s’enfonça brusquement au milieu d’un massif d’altéas.

Tout de suite, dès son entrée dans le salon, le vicomte Arthur déplut à André, qui vit en lui un de ces fats prétentieux, habitués du boulevard des Italiens, de tous les lieux où l’on s’amuse, auxquels on a donné tant de noms divers, comme gommeux, petits crevés, etc. Pour tout dire, le sous-préfet ne pouvait pas être bien disposé en faveur du vicomte, en voyant le plaisir avec lequel Henriette semblait écouter les paroles banales qu’il lui adressait. D’ailleurs, déjà, dans ce joli cœur, il flairait un rival, et il en voulait à Henriette du trop aimable accueil qu’elle lui faisait.

Pendant le déjeuner, le vicomte, placé à côté de Mlle de Mégrigny, se montra très empressé auprès de la jeune fille, gracieux, plein d’attentions. Tout d’abord, gênée, intimidée, hésitant à entrer dans le rôle qu’elle voulait jouer, Henriette ne répondait qu’avec effort aux agaceries, aux provocations du vicomte ; mais la hardiesse de celui-ci encourageait vivement la jeune fille à sortir de sa réserve et, peu à peu, elle s’anima et parvint à secouer son embarras, à vaincre les résistances de sa timidité. Dès lors, elle se sentit plus à l’aise et en mesure de tenir le rôle qu’elle s’était promis de jouer.

Le vicomte Arthur, parisien dans l'âme, mais superficiel comme tous les jeunes gens qui n'ont jamais envisagé le côté sérieux de la vie, le vicomte parlait un peu de tout et, disons-le, avec aisance, cherchant à mettre les autres à l'unisson de sa gaieté, que M. Beaugrand et surtout André trouvaient un peu trop bruyante et encombrante.

Maintenant que Mlle de Mégrigny s'était déridée et paraissait s'intéresser énormément à toutes les fadaises qu'il débitait, le vicomte, à propos de ceci ou de cela, s'adressait à elle, croyant, en la prenant ainsi à partie, admirablement mener ses affaires.

Piquée à ce jeu, Henriette ripostait, et ses reparties vives, pleines d'à-propos, avec la finesse du mot, le trait, disaient qu'elle était très instruite et que son esprit souple, fin, distingué, était celui d'une vraie femme du monde. C'était pour M. Beaugrand, pour André et même pour Mme Beaugrand, comme une révélation.

Quand Henriette, les yeux brillants, rouge d'animation, avait lancé une de ses alertes reparties, le vicomte riait de tout son cœur, en se disant :

– Je suis tout de même arrivé à l'apprivoiser.

Il s'imaginait que c'était pour lui, pour lui seul, que la jeune fille se montrait si spirituelle.

André, silencieux, observait. Plus d'une fois il avait pâli et s'était mordu les lèvres avec une sorte de fureur. Il observait et ne s'apercevait pas que Mlle de Mégrigny avait une gaieté fausse et que dans ses petits éclats de rire il y avait des larmes ; il ne s'apercevait pas que de temps à autre, comme inquiète, elle jetait sur lui un regard à la dérobée.

Il était trop troublé pour voir, pour deviner quelque chose. Mais il sentait les coups violents portés à son cœur, et il souffrait horriblement.

Henriette voyait bien qu'il était malheureux, qu'il souffrait ; tant pis pour lui… Mais est-ce qu'elle était heureuse, elle ? Est-ce qu'elle était sur un lit de roses ? Qu'importe ? elle avait commencé, elle irait jusqu'au bout. Elle avait dit : « Je serai sans pitié pour lui ! » Et elle était sans pitié… pour lui et pour elle. Elle s'étourdissait afin qu'une pensée douloureuse ne vînt pas subitement la jeter hors de son rôle.

Aux agaceries du vicomte, elle répondait maintenant par des minauderies, des regards, des mouvements de tête que lui aurait enviés une coquette émérite. Et tout cela semblait si naturel, était fait avec tant d'aisance qu'on pouvait croire, vraiment, qu'elle était dans son élément.

Sa mère, presque consternée, ne reconnaissait plus sa fille.

M. Beaugrand, très soucieux, se demandait :

– Qu'est-ce que cela signifie ?

Quant à André, il était à la torture.

Les autres convives, prenant part à la gaieté du vicomte et de la jeune fille, s'amusaient, riaient. On aurait pu croire que les vapeurs de vins capiteux étaient montées à la tête d'Henriette et qu'elle s'était grisée ; mais c'est à peine si elle avait mouillé ses lèvres dans un verre de bordeaux et elle avait refusé de boire du champagne.

– Elle est enthousiasmée de ce M. de Morlane, se disait André ; elle ne voit que lui, ne s'occupe que de lui. Que de

frais de coquetterie elle fait pour ce sot, infatué de sa personne ! Est-elle assez aimable pour lui ! Je comprends, un vicomte !... Elle ne s'aperçoit pas que son vicomte n'est qu'une outre gonflée de vent. Pense-t-elle donc déjà à s'appeler Mme la vicomtesse ? Et c'est là Henriette, cette jeune fille que je croyais pétrie d'une autre pâte que les autres, c'est là Henriette que je croyais une vraie femme ! Comme elle m'a trompé et comme je me suis trompé !

Pauvre André ! C'était la colère, le dépit qui le faisaient parler ainsi ; car, malgré tout, il trouvait toujours que Mlle de Mégrigny était au-dessus de toutes les autres jeunes filles et la seule véritablement digne d'être aimée, comme il l'aimait, lui, de toute la puissance de son âme.

Il ne voulait pas s'avouer encore que les souffrances de son cœur étaient causées par les morsures de la jalousie.

On prenait le café en plein air, sous l'épais ombrage d'un vieux cèdre.

Les lutineries du vicomte continuaient, et Henriette, qui n'en voulait pas démordre, paraissait y prendre le plus grand plaisir. Elle écoutait M. Arthur avec une extrême complaisance ; tout ce qu'il disait était parfait, même quand c'était une énorme bêtise, qui faisait dresser les cheveux d'André sur sa tête.

Le vicomte parla sport, courses, chevaux, concours hippique, équitation. Son bonheur était de monter à cheval ; d'ailleurs c'était un exercice excellent pour la santé ; presque tous les matins il faisait à cheval une promenade de deux heures au bois de Boulogne.

– Maman, s'écria Henriette en jetant du côté d'André un regard oblique, il faudra que je prenne des leçons

d'équitation ; je serais très contente de savoir monter notre poney ; je crois bien, comme le dit M. le vicomte, qu'il est très agréable de faire, le matin, une promenade à cheval.

– Nous verrons cela, répondit assez froidement Mme Beaugrand.

– En vérité, se disait André, qui enrageait, je crois que s'il lui proposait de jouer à cache-cache ou à saute-mouton, elle accepterait.

C'en était assez, c'en était trop ; André n'y pouvait plus tenir : le vicomte lui portait horriblement sur les nerfs et les sourires de la jeune fille à l'adresse du sot personnage l'exaspéraient. Cependant il ne pouvait pas se retirer avant l'heure, afin de ne pas étonner M. et Mme Beaugrand et donner prise à des commentaires. Durant deux longues heures encore il dut ronger son frein. Enfin, l'heure à laquelle il prenait congé d'habitude arriva.

Quand, son pardessus sur le bras et son chapeau à la main, il vint saluer la société, Henriette se tourna de son côté et lui dit, d'un ton gai :

– Nous vous reverrons bientôt ; j'espère, monsieur le sous-préfet ?

André s'inclina respectueusement et ne vit point qu'elle lui tendait une main tremblante. Il se redressa, et brusquement ; s'approcha de M. Beaugrand qui lui serra la main, en disant :

– À bientôt, mon ami.



Elle écoutait M. Arthur avec une extrême complaisance… (P. 1655.)

– André, dit vivement Mme Beaugrand, je vais vous reconduire.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle prit son bras et l'entraîna.

Quand ils ne furent plus en vue, Blanche s'arrêta, et prenant la tête, du jeune homme dans ses mains, elle l'embrassa sur les joues, ce qu'elle ne faisait jamais. Elle avait deviné, les tortures d'André et elle avait des larmes dans les yeux.

– Au revoir, madame, au revoir ! dit le jeune homme.

Et il s'éloigna précipitamment. Il avait un sanglot noué, dans la gorge.

Mme Beaugrand revint vers ses invités. Mais déjà ; Henriette n'était plus la coquette, l'évaporée de tout à l'heure. Son exubérante gaieté était tombée comme après l'orage un grand, vent de tempête. Était-elle ; contente d'avoir su si bien jouer son rôle ? À ce-moment, peut-être ; mais elle ne devait pas tarder d'avoir d'amers regrets.

Qui sait si elle ne se repentait pas déjà de ses extravagances ?

Une idée, que lui avait, suggérée ; le dépit lui était venue, une malencontreuse idée, avons-nous dit, et elle l'avait mise à exécution sans se douter un instant que le résultat serait, tout autre que celui, qu'elle attendait.

André s'était éloigné, du château, dans un état de surexcitation impossible à décrire. Il avait encore, bourdonnant à ses oreilles, les dernières paroles que la jeune fille lui avait adressées, et qui étaient à peu près tout ce qu'elle lui avait dit dans la journée :

« – Nous vous reverrons bientôt, j'espère monsieur le sous-préfet. »

Henriette avait prononcé ces paroles avec une certaine émotion dans la voix ; mais dans la mauvaise disposition d'esprit où il se trouvait, André avait cru découvrir dans l'accent de la jeune fille une intention narquoise. Nous avons vu que dans son trouble il ne s'était pas aperçu que Mlle de Mégrigny lui tendait la main.

Il s'était retiré sous une impression mauvaise que n'avait pas dissipée l'élan d'affection de Mme Beaugrand dont le véritable sens lui avait échappé, mais qui semblait lui dire : Je vous demande pardon pour ma fille.

– Pauvre insensé ! se disait-il, arpentant le chemin à grands pas et regardant plutôt à ses pieds que devant lui, pauvre insensé ! ne m'étais-je pas imaginé qu'elle se rappellerait le temps où elle me faisait jouer au volant ou avec sa poupée, le temps où elle grimpait sur mes genoux, où, à tout propos, elle me sautait au cou et me disait de sa petite voix rieuse, mais déjà si expressive : « Toi, tu es mon grand mari, et moi je suis ta petite femme ! »

Eh bien, oui, je m'étais imaginé que chez elle comme chez moi, l'amitié d'autrefois s'était changée en une affection plus tendre, je m'étais imaginé qu'elle m'aimait ! Allons donc ! est-ce qu'elles aiment, est-ce qu'elles savent aimer les jeunes filles d'aujourd'hui ? Elles sont tout à leur coquetterie, elles ne rêvent que toilette, plaisir, satisfactions mondaines, ne pensent à l'avenir que pour lui demander de leur donner une vie facile, large, luxueuse, et n'ont pas même le sentiment des devoirs qu'elles auront à remplir.

Par exemple, elles aiment à minauder, à prendre des poses, à se donner des airs et à dire des riens pour montrer qu'elles sont spirituelles. Ah ! Henriette, Henriette, moi qui

vous croyais sérieuse, supérieure à toutes les autres, parfaite en tout, comme je me suis trompé !

Ainsi, continua-t-il après un silence, j'étais aveuglé par mon amour ; car je l'aime, je l'aime comme jamais jeune fille n'a été aimée. Folie, folie !… En elle, rien de sérieux, tout y est frivole. A-t-elle été assez gracieuse pour ce M. de Morlane ! s'est-elle mise assez en frais d'amabilité pour ce godelureau ! Elle s'en est entichée, elle en est coiffée, comme on dit.

Je n'ai jamais rencontré un garçon qui m'ait été aussi antipathique ; il me crispait, m'agaçait horriblement, et je ne sais pas comment j'ai pu me contraindre à ce point de ne lui pas chercher querelle. Je n'en avais pas le droit, d'ailleurs : hôte moi-même de M. Beaugrand, j'étais tenu au respect pour ses hôtes. C'est un mariage qui se prépare… Ah ! ah ! ah ! fit-il avec un petit rire sec, nerveux, un beau mariage !… Ce vicomte est bien le mari qui lui convient, qu'il lui faut… Hé ! hé ! être vicomtesse c'est quelque chose. Et puis, il est riche, lui, très riche, sans doute.

Après tout, reprit-il, avec un pli amer sur les lèvres, qu'est-ce que cela peut me faire qu'ils se marient ? Est-ce que cela me regarde ? On ne viendra pas me demander mon avis. Elle ne peut pas rester fille toute sa vie, et puisqu'il faut qu'elle se marie, il m'importe peu qu'elle prenne ce vicomte ou un autre petit monsieur dans le même goût.

Je dois me désintéresser de cela complètement, puisqu'elle ne peut pas être à moi, puisque entre elle et moi, obstacle infranchissable, il y a sa fortune et ma pauvreté. Ah ! mon amour, mon amour !… Je l'arracherai de mon cœur cet amour funeste, qui m'a saisi traîtreusement, sans me

laisser le temps de me reconnaître et de me défendre contre lui.

Je cesserai de vous aimer, Henriette ; je ne veux plus vous aimer !… Quoi donc, mon cœur proteste ? Non, non, je ne veux plus l'aimer ! Mais il me semble que, déjà, je ne l'aime plus autant. Henriette, Henriette, vous avez fait aujourd'hui tout ce qu'il fallait pour me guérir de mon fatal amour !

Il parlait, ou plutôt il pensait ainsi, le pauvre André, mais dans tout cela, en réalité, il n'y avait que de l'amertume, du dépit, une douleur profonde. Il ne savait pas encore qu'il est des cœurs où l'amour pénètre pour n'en sortir jamais, tant il y a jeté de puissantes racines ; il ne savait pas encore que, souvent, on préfère mourir de son amour que de s'en guérir.

Toutefois, il avait pris la résolution de se tenir éloigné de Mlle de Mégrigny et même, si c'était possible, de ne plus la revoir, croyant faire ainsi preuve de sagesse. Mais il souffrait. Et voilà pourquoi, malgré tout le soin qu'il mettait à renfermer en lui ses secrètes pensées, à dissimuler ses accès de tristesse sombre, sa mère avait fini par remarquer le changement qui s'était opéré en lui.

Le dimanche suivant il n'était pas allé à Bresle, malgré l'envie qu'il en avait. Ferme dans sa résolution, il avait tenu bon. Ah ! s'il avait su avec quelle anxiété Henriette l'attendait !

Toute la matinée la jeune fille avait été rieuse, enjouée ; courant à travers le jardin, le long des plates-bandes fleuries, elle avait fait deux énormes bouquets qu'elle avait mis dans des vases de Sèvres, heureuse de pouvoir dire à André : Ces fleurs ne viennent pas du jardinier, c'est moi qui les ai

cueillies, et un de ces bouquets est destiné à votre mère, vous le lui porterez de ma part. Jusqu'à onze heures et demie elle guetta l'arrivée du jeune homme ; mais comme il arrivait toujours régulièrement à onze heures lorsqu'il venait déjeuner, elle se dit :



... Elle avait fait deux énormes bouquets... (P. 1559.)

– Quelque chose l'aura retenu ce matin, il viendra pour le dîner.

S'étant ainsi tranquillisée, elle ne fit point mauvaise figure à MM. de Morlane père et fils, qui n'avaient pas cru devoir retarder leur seconde visite. Le vicomte Arthur tenait absolument à faire sa cour dans toutes les règles et à la vapeur. Il trouva que Mlle de Mégrigny était plus charmante encore que le dimanche précédent, bien qu'elle fût moins gaie et infiniment plus réservée ; mais il ne remarqua point qu'il y avait de la froideur dans son amabilité et sa gracieuseté.

Le déjeuner fut assez gai ; Henriette ne se refusa pas à rire un peu, tout en pensant constamment à André. Jusqu'à trois heures, se livrant à une gaieté forcée, elle tint tête au vicomte, qui revenait à ses lutineries, lesquelles lui avaient déjà si bien réussi, croyait-il. Mais, peu à peu, la jeune fille parut se fatiguer ; elle était distraite, agitée, n'était plus à la conversation, écoutait à peine, répondait tout de travers ; et à quatre heures, quand elle comprit qu'André ne viendrait pas, une insurmontable tristesse s'empara d'elle, et ce fut fini, elle ne parla plus de toute la soirée.

– Singulière jeune fille, dit le comte à son fils, dans le train qui les ramenait à Paris ; c'est comme un jour de beau temps et de pluie.

– Je connais ça, répondit le présomptueux vicomte.

– Alors, qu'est-ce que cela signifie ?

– Parbleu, qu'elle commence à m'aimer.

– Heu ! heu ! cela ne me paraît pas sûr.

– Moi, je suis enchanté.

– Tant mieux.

– Quand l'amour vient aux jeunes filles, mon père, et vous savez cela aussi bien que moi, elles ont de ces tristesses qui paraissent inexplicables.

– Et que l'on explique en risquant fort de se tromper. Dans tous les cas, et quoi que tu en dises, je trouve Mlle de Mégrigny un peu, beaucoup fantasque.

– Si vous voulez, mon père ; mais quelle adorable jeune fille !

– Décidément, elle te plaît.

– J'en suis déjà, je crois, fort amoureux. Son caractère a besoin d'être formé ; elle a été élevée chez des religieuses, et il lui manque beaucoup de ce qu'il faut à une femme du monde. Mais quand elle sera vicomtesse de Morlane, vous verrez, mon père, vous verrez.

– Tu referas son éducation, fit le comte en riant.

*

* *

Un soir, Mme Clavière dit à son fils :

– J'ai fait la nuit dernière un très vilain rêve : je voyais Édouard au fond d'une fosse profonde où il était tombé ; il ne pouvait sortir de ce trou, car il avait les jambes brisées, et, d'une voix déchirante, il m'appelait à son secours en me tendant les bras. Ce n'est qu'un rêve, André, mais je suis inquiète, très inquiète au sujet de ce pauvre enfant, et toi-même l'es aussi. Il y a quelque chose qu'il ne nous dit pas,

qu'il tient à nous cacher. Peut-être est-il absolument sans argent.

– Cela n'est guère possible, puisqu'il a reçu mille francs sur son tableau.

– Et s'il avait d'autres dettes que celle de son emprunt au marchand de tableaux ?

– Cela se peut, chère mère, car avec le caractère étrange d'Édouard on ne sait jamais rien.

– Mon rêve de la nuit dernière m'a tellement frappée que je ne me suis pas rendormie, et toute la journée j'ai eu devant les yeux Édouard dans la fosse avec les jambes brisées. André, j'ai le pressentiment que le malheureux est dans une situation horrible.

– Eh bien, chère mère, ne te tourmente plus ; j'ai affaire à Paris, une visite au ministre ; j'irai demain, et à mon retour, je l'espère, tu seras rassurée ; car je verrai Édouard, et qu'il le veuille ou non, il parlera. Tu ne peux pas vivre ainsi dans des alarmes continuelles. Hé, je ne suis pas tranquille non plus. Une fois pour toutes, il faut que nous sachions à quoi nous en tenir, et je ne reviendrai pas de Paris sans en avoir enfin le cœur net.

XI

RELÈVE-TOI !

C'était le lendemain d'une de ses courses énervantes à travers Paris, chez les éditeurs, où, après avoir vainement demandé du travail, Édouard était revenu chez lui découragé, écœuré, l'âme brisée, plein de dégoût, enfin plus sombre et plus désespéré que jamais.

Il s'était couché sans avoir soupé, effrayé qu'il était de voir sa note grossir chez le traiteur. Et cependant il ne dépensait guère pour se nourrir ou plutôt pour ne pas mourir de faim, à peine un franc cinquante centimes par jour. Toute la nuit il avait été agité, secoué par des pensées troublantes qui avaient éloigné le sommeil. Et Dieu sait, cependant, si dormir lui eût été nécessaire. Le sommeil apporte l'apaisement, et pendant quelques instants il fait oublier.

Il avait entendu le roulement des voitures des laitiers, celui des lourds camions déjà occupés au transport des matériaux pour une grande maison en construction ; une dispute entre balayeuses, avec éclats de voix, avait déchiré ses oreilles. Puis était venu, chez le serrurier du voisinage, le bruit des marteaux sur l'enclume ; dans la rue, les appels des marchands des quatre saisons, qui poussent devant eux leurs petites voitures chargées de légumes et de fruits ; la sonnette d'un fontainier poseur de robinets ; les cris des petits marchands de mouron pour les petits oiseaux ; les : *À la moule ! à la moule !… Il arrive le maquereau !… La raie tout en*

vie ! tout en vie !… Bonne friture de Seine, etc., des marchands de poissons, passant, ayant un énorme panier à chaque bras ; enfin il avait entendu tous ces bruits de la rue si divers qui indiquent le mouvement, la vie de la grande cité, et annoncent qu'après le repos Paris se remet au travail.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de la mairie du XVIIIe arrondissement. Édouard était encore couché ; il sortit de son lit. Oh ! à pareille heure ! Ce n'était plus le temps où le premier rayon de soleil le trouvait debout. Aujourd'hui se lever plus tôt ! pour quoi faire ? Ah ! la journée était bien assez longue pour qu'il eût tout le temps de souffrir de son désœuvrement.

Il s'habilla, ce qui ne fut pas long, ouvrit la fenêtre de sa chambre et s'accouda sur la barre d'appui.

Des enfants jouaient sur la petite place de la mairie ; les mamans, tout en veillant sur eux, tricotaient, cousaient ou faisaient du crochet.

Assise sur un banc, une nourrice donnait le sein à son nourrisson.

Édouard pensait à sa pauvre mère qui l'avait allaité, il pensait à son enfance et s'attendrissait ; deux larmes perlaient aux franges de ses paupières.

Ce spectacle des enfants et des mères lui était pénible.

Il eut un sourire plein d'amertume et détourna son regard qui se porta sur une fenêtre de la maison en face. Il y avait à cette fenêtre une cage dans laquelle sautaient, voletaient, s'ébattaient joyeusement de jaunes canaris. C'était une famille ; car Édouard vit le père et la mère donner

la becquée à leurs petits, bien qu'ils fussent déjà grands comme eux.

– Jusqu'aux oiseaux qui sont heureux ! soupira-t-il ; voilà des petits qui sont grands et n'ont plus besoin d'être couvés par la mère, protégés par le père ; n'importe, Dieu leur conserve leurs parents, et à moi tout petit, tout petit, il a enlevé les miens !

À une autre fenêtre, immédiatement au-dessus de celle des oiseaux, fenêtre encadrée de volubilis, de pois de senteur, de gobéas blancs et bleus, qui s'entrelaçaient, unissant leurs fleurs pour former des guirlandes, deux jeunes filles se tenaient debout, les yeux fixés sur Édouard dont elles voyaient la pâleur, les traits altérés et peut-être devinaient la souffrance.

Toutes deux étaient blondes, les deux sœurs, sans doute, et toutes deux étaient jolies, et au milieu de ce cadre de verdure et de fleurs qui semblait être là pour elles, elles avaient quelque chose d'une apparition céleste et poétique. Comme s'il eût deviné qu'il était l'objet d'une attention quelque peu curieuse et indiscrète ou qu'il eût senti peser sur lui le regard des jeunes filles, Édouard leva les yeux sur la fenêtre enguirlandée ; mais, aussitôt, comme si elles eussent été effrayées, les jolies blondes disparurent et la fenêtre se ferma.

– Je leur ai fait peur, se dit tristement Édouard ; mais je suis donc devenu bien laid, laid à épouvanter les enfants et les jeunes filles !

Il eut un haussement d'épaules suivi d'une sorte de tressaillement nerveux ; puis avec un mouvement fébrile il referma sa fenêtre et alla se placer devant la glace posée sur

le marbre de la cheminée. Il fut frappé de sa pâleur, de ses yeux caves, bistrés, de son amaigrissement, de l'altération maladive de son visage.

– C'est vrai, murmura-t-il avec un accent douloureux, je suis laid, laid, affreux, je ne suis plus que l'ombre de moi-même ; j'ai l'aspect d'un fantôme, et voilà pourquoi l'on s'enfuit à ma vue ; j'épouvante !

Elles sont charmantes, mes voisines d'en face ; et après ? Qu'est-ce que cela peut me faire qu'elles soient jolies et blondes aux yeux bleus comme leurs volubilis ? Est-ce que j'ai le droit de regarder les jeunes filles, quand le sourire qui parle s'est pour toujours envolé de mes lèvres, quand mes yeux sont sans éclat et que mon cœur, ou ce qu'il en reste, est noyé dans toutes les amertumes ? Laissons à d'autres l'amour avec ses extases, les douces joies et les espérances qu'il donne. L'amour, l'amour ! Il n'existe pas pour moi, comme aucune des joies de ce monde.

Il se redressa brusquement, ses traits se contractèrent, et un éclair sinistre sillonna son regard.

– Ma fiancée à moi, s'écria-t-il, ma fiancée, c'est la mort !

Il s'affaissa sur un siège et, la tête dans ses mains, il resta comme anéanti. Soudain, un coup de sonnette retentit à la porte de l'atelier.

Édouard se dressa comme par un ressort et regarda autour de lui avec effarement.

– On a sonné, grommela-t-il ; qui donc peut venir ici ?

Un second coup de sonnette se fit entendre.

Alors l'artiste sortit de sa chambre, traversa l'atelier et, avant d'ouvrir :

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– C'est moi, André, ton frère, ouvre donc !

– André, oh ! fit Édouard bouleversé.

Mais il était pris, cette fois, il ne pouvait pas s'esquiver. Il ouvrit. André sauta au cou de son ami, et quand il l'eut embrassé.

– Ah çà, voyons, dit-il, que fais-tu ? Que deviens-tu ?

– Ce que je fais, tu vois ; ce que je deviens, tu vois !

André regardait Édouard avec un douloureux étonnement et frissonnait en le voyant changé comme il l'était.

– Édouard, est-ce que tu as fait une maladie ?

– Non, je me suis toujours bien porté.

– À te voir, vraiment, on ne le dirait guère.

Les yeux d'André parcoururent rapidement l'atelier, et il vit aussitôt l'abandon dans lequel il était laissé.

– Édouard, reprit-il, tu ne travailles donc pas ?

– Pas pour le moment.

– Pourquoi ?

– J'attends.

– Tu attends quoi ?

– La mort ! répondit sourdement l'artiste.

– Que dis-tu, malheureux ? exclama André, la mort ! Mais tu es fou, fou, archi fou ! Mon Dieu, comme j'ai bien fait de venir aujourd'hui ! Édouard, que t'est-il donc arrivé ?

– Ce qui m'est arrivé, c'est le dégoût de la vie, le dégoût de moi-même, le dégoût de tout.

– Et c'est à moi que tu vas dire cela ?

– Tu m'interroges, je te réponds.

– Soit. Mais la cause de ce dégoût de tout, quelle est-elle ?

– Elle est dans le découragement le plus profond dans lequel soit jamais tombé un homme.

– Mais, Édouard, mon cher Édouard, répliqua André en proie à une violente émotion, pourquoi ce découragement ?

– Parce que je ne sais rien faire, parce que je suis un impuissant, parce que je ne suis rien, tu entends ? rien, rien !

– Quoi ! tu doutes de ton talent ?

– Je fais mieux que d'en douter, je n'y crois plus… Ah ! ah ! mon talent, mon fameux talent, continua-t-il avec un rire convulsif, parlons-en ! Quelle preuve en ai-je donnée ? Aucune.

– Mais… essaya de protester André.

– Puisque tu veux que je te parle, interrompit Édouard, laisse-moi dire. Aucune preuve, te dis-je, aucune ! Après d'énormes sacrifices faits pour moi, pour caresser ma marotte, après de laborieuses années d'études et de travail, à

quoi suis-je arrivé ? À rien, au néant, au dégoût qui s'est emparé de tout mon être ; car il a bien fallu me rendre à l'évidence, reconnaître que je n'étais et ne pourrais être jamais qu'un fruit sec, c'est-à-dire un de ces imbéciles qui courent sans cesse après une ombre, s'imaginant qu'ils parviendront à la saisir.

Mon talent ! toi et ton excellente mère y avez cru.

– Nous y croyons toujours, et plus que jamais !

– Non, non ! On ne doit pas croire à une chose qui n'existe pas, qui n'a jamais existé… Mais j'y ai cru moi-même, à mon talent, et je n'y crois plus. De même que vous vous trompiez, je me trompais. Vous et moi nous croyions qu'il y avait là, dans ma tête, quelque chose ; c'était faux, c'était faux ! Le cerveau est creux, et ce qu'il contient, c'est du vent ! Ce que je prenais pour de l'imagination n'était qu'un gonflement de vanité et d'orgueil, la sottise d'un présomptueux. Un souffle a éteint la bulle du savon ; un autre souffle, pas même un coup de vent, a passé et le ballon a crevé. Tiens, tout à l'heure je me regardais dans une glace, et j'ai souri de pitié en voyant ma triste figure, qui me rappelait celle de ce grand fou d'Espagne, surnommé le Chevalier de la triste figure, dont Cervantes a raconté les désopilantes aventures.

Et je me comparais à don Quichotte de la Manche. La comparaison ne laisse rien à désirer : comme don Quichotte, j'ai enfourché une Rossinante n'ayant que la peau et les os, fourbue des quatre jambes, prête à être jetée au charnier de l'équarrisseur ; comme don Quichotte, je me croyais fortement cuirassé pour la lutte, quand, au lieu du mémorable armet de Mambrin, je n'avais, pour parer les coups, qu'un vieux et mauvais plat à barbe ; comme don

Quichotte, croyant entrer dans la mêlée pour pourfendre des géants, je me suis battu contre des ailes de moulin à vent ; comme don Quichotte, je me suis bercé dans les illusions et j'ai chevauché au pays des chimères ; comme il prenait Dulcinée, la grossière paysanne, pour une grande princesse, j'ai pris les excitations de l'ambition et de l'orgueil pour les nobles aspirations du génie ; enfin comme le chevalier de la triste figure, je ne suis qu'un pauvre fou !

– Oh ! Édouard, Édouard ! Mais tu ne parles pas sérieusement !

– Regarde-moi : est-ce que j'ai une figure à avoir des envies de rire ?

– Édouard, si c'est sérieux, tout ce que tu dis, tu m'inspires une profonde pitié… Ah ! j'ai le cœur navré.

– Aussi, pourquoi es-tu venu ?

– Malheureux, mais tes folles idées ont donc desséché ton cœur ! La douleur t'a donc rendu égoïste à ce point que pour ne t'occuper que de toi, tu cesses de penser aux autres, comme si tu étais seul dans la vie ! Je suis venu parce que je t'aime, parce que ma mère, qui t'aime aussi, plus que tu ne le mérites, peut-être, était inquiète, anxieuse, affreusement tourmentée.

L'artiste baissa la tête ; mais se redressant aussitôt :

– Pourquoi ne m'abandonnez-vous pas à mon sort ? dit-il d'une voix sombre, pourquoi ne me laissez-vous pas dans l'oubli ?

André haussa les épaules et répondit :

– Parce que tu es et seras toujours mon ami, mon frère, parce que ma mère, que tu le veuilles ou non, a pour toi l'affection, la tendresse d'une véritable mère.

Édouard prit sa tête dans ses mains, et la serrant fiévreusement :

– Ah ! s'écria-t-il avec une sorte de fureur, ce n'est pas assez que je souffre, moi, il faut que je fasse souffrir ceux que j'aime le plus au monde, que j'aime uniquement. André, je suis un maudit !

– Tu es aigri par les déceptions et, par suite, découragé sans raisons sérieuses, voilà tout.

– C'est là ce que tu trouves ? On voit bien que tu ne souffres pas, toi, que tu es heureux !

– Tu te trompes, Édouard, et beaucoup.

– Que dis-tu ?

– Comme toi, je souffre, comme toi, je ne suis pas heureux.

Les yeux de l'artiste étincelèrent, et avec une expression de colère :

– Qu'as-tu ? exclama-t-il ; que t'a-t-on fait ?

Le désespéré retrouvait son énergie pour celui dont il s'était fait, aux jours de l'enfance, le protecteur et le défenseur.

– Calme-toi, lui dit André ; ce que j'ai, je te le dirai dans un autre moment. Tu le sais, tu t'en aperçois trop bien, les chemins de la vie ne sont pas couverts de fleurs ; il y a des déceptions, des amertumes, des douleurs pour chacun ; c'est

ceci pour les uns, c'est cela pour les autres. Il faut se raidir contre les choses et ne pas se laisser abattre. La faiblesse, la trop grande faiblesse doit être laissée aux êtres timorés, qui ne savent pas se secouer, qui sont incapables de se dompter et de se ressaisir. Toute faiblesse disparaît chez un homme de volonté, qui a de la virilité au cœur. L'orage éclate, la tempête est déchaînée, il faut se redresser et tenir tête à la tourmente !

Édouard, en parlant ainsi pour moi, je parle également pour toi. Va, je vois bien ce qu'il y a en toi ; mais je suis venu, je suis ici, et je ne te quitterai pas sans t'avoir remonté le moral. Tu es découragé, reprends courage ! La fatalité te poursuit, force-la à s'arrêter ! Au lieu de te courber sous le poids d'une douleur que tu peux guérir, redresse-toi ! Ressaisis ta volonté et, armé de cette force, de cette puissance donnée à l'homme, jette audacieusement un défi à la destinée ! Secoue-toi, Édouard, prends ta faiblesse en pitié et méprise-la ; relève ton âme abattue, ordonne à tous les ressorts de ton être de se mouvoir et redeviens un homme !

L'artiste, le regard sombre, secoua désespérément la tête.

– Toute vigueur s'est éteinte en moi, je suis brisé, anéanti ! prononça-t-il d'une voix creuse.

– Édouard, de la volonté !

– Je n'en ai plus.

– Elle est endormie ; eh bien, réveille-la, appelle-la à ton secours et, dès demain, tu te remettras au travail.

– Je ne travaille plus ! répliqua Édouard d'un ton farouche. Mais je te l'ai dit, je n'ai rien dans la tête, je suis un impuissant, je ne sais rien faire, rien.

Et devenant subitement furieux, il saisit une palette, qui tomba sous sa main et la mit en morceaux sur son genou.

– Il était temps que je vienne, se dit André.

L'artiste marchait dans l'atelier d'un pas saccadé, fiévreux, ayant dans le regard des lueurs fauves.

André l'arrêta, et l'entourant de ses bras :

– Édouard, mon cher Édouard, dit-il d'une voix vibrante et prêt à pleurer.

L'irritation du désespéré s'apaisa aussitôt et comme par enchantement, il laissa tomber sa tête sur l'épaule de son frère et un sanglot déchira sa gorge. Il pleurait, le malheureux, et André pleurait aussi.

– Asseyons-nous, dit le sous-préfet, quand Édouard se fut calmé, et causons à cœur ouvert, comme autrefois, lorsque nous étions toujours ensemble. Voyons, reprit-il après quelques instants de silence, depuis quand as-tu cessé de travailler ?

– Depuis l'exposition.

– Et ton découragement date de cette époque ?

– Oui, de cette époque où la plus cruelle des déceptions a fait disparaître mes dernières illusions, comme disparaît un nuage de fumée que le vent emporte. Le tableau sur lequel je comptais, que je croyais une œuvre, refusé ! Il est là, dans un

coin. – L'autre, ils ont daigné le recevoir… pour m'encourager, sans doute, fit-il amèrement.

– Mais il a été acheté !

– Oui, acheté… Six mois de travail, de peine, – je ne compte pas ce qui sortait de mon cerveau, de mon cœur, de mon âme, – six mois de travail, de peine m'ont été payés six cents francs !

– Six cents francs ! exclama André.

– Oui, cent francs par mois, moitié moins que ce que gagne le dernier des manœuvres.

– Quel misérable que ce M. Tarade, marchand de tableaux ! pensait André ; ce qu'il a fait est monstrueux ; ce n'est plus de l'exploitation, cela, c'est le vol et, dans la circonstance, presque un assassinat.

– J'avais quelques dettes, continua Édouard, j'ai payé à peu près ce que je devais.

– Et de nouveau, tu t'es trouvé sans argent ?

– Oui.

– Dans les derniers jours de l'exposition, nous sommes venus à Paris, ma mère et moi ; je t'en avais averti par un mot. Je n'ai pas à te rappeler que je suis venu ici deux fois pour te voir ; mais pourquoi n'as-tu pas fait une visite à ma mère ?

– Pourquoi… ah ! pourquoi ! Mais examine-moi donc ; je ferais pitié au mendiant de la rue : voilà, continua-t-il d'un ton navrant, mon costume de cérémonie pour aller dans le

monde. Voyons, dis, est-ce que je pouvais me présenter devant ma chère bienfaitrice dans ce piteux accoutrement ?

– Mon Dieu, pensait André, mais c'est la misère dans ce qu'elle a de plus affreux !

Il reprit à haute voix :

– Est-ce que déjà tes autres effets…

– Oui, déjà ils étaient engagés au Mont-de-Piété.

– Je commence à comprendre ton désenchantement de la vie, mon pauvre Édouard. Mais ne travaillant pas, par conséquent ne gagnant rien, et étant sans argent, comment fais-tu pour vivre ?

– Tu veux dire pour ne pas mourir de faim ? Eh bien, André, pour ne pas mourir de faim, je vais chez un traiteur du quartier, qui veut bien me faire crédit ; je dépense à midi, pour mon déjeuner, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix centimes au plus ; le soir, je modère ma dépense, elle n'est plus que de soixante ou soixante-dix centimes.

– Je m'étonne qu'avec un pareil régime, tu ne sois pas déjà tombé malade ; mais tu ne vis pas, malheureux, tu ne vis pas ! Voilà pourquoi je te retrouve pâle, amaigri, avec ces yeux vitreux. Et ton inertie, ton manque de courage et ton anéantissement, viennent de ce que tu ne te nourris pas. Quand le corps est sans force par suite d'un long épuisement, toutes les facultés en souffrent. Ah ! je ne suis plus surpris de t'entendre dire que tu as le cerveau vide !

– Que veux-tu ! je n'ai pas voulu en finir avec la vie en me tuant, je ne suis pas pour le suicide ; je vis donc comme je peux, en allant selon mes moyens.

– Tout cela, mon cher Édouard, est affreusement triste ; je pourrais t'adresser de cruels reproches, je ne le fais pas ; je connais trop, hélas ! certaines idées malheureuses que tu as… S'il te répugnait de te procurer l'argent dont tu avais un urgent besoin par un moyen aussi simple que facile, – je n'ai pas à te dire lequel, – ne pouvais-tu pas vendre ta *Prière des enfants* ?

– Je le pouvais, mais je n'ai pas essayé.

– Pourquoi ?

– D'abord parce que je n'aurais peut-être pas trouvé à vendre ce tableau, ensuite parce qu'on me l'aurait acheté à vil prix, comme la plus infime des croûtes.

– Oh ! fit André.

– Je l'ai gardé, je le garde et… j'ai mon idée, une de ces idées que tu appelles malheureuses. Peut-être, après ma mort, aura-t-il plus de valeur. Alors il servira à payer ce que je devrai au traiteur et au propriétaire, – car je ne dois qu'à eux seuls, – et à me faire enterrer.

– Ah ! c'en est trop, c'en est trop ! s'écria André avec véhémence et ne pouvant plus se contenir ; sais-tu bien, malheureux, que si ma mère, notre mère t'entendait parler ainsi, elle éprouverait la plus grande douleur de sa vie ? Ce serait une pointe acérée que tu lui enfoncerais en plein cœur ! Tu veux donc la faire mourir de chagrin, dis, cette mère qui t'a tant aimé et qui, aujourd'hui, – elle me le disait hier – t'aime plus encore qu'autrefois, car elle a deviné tes souffrances morales ? Voyons, est-ce que tu ne l'aimes plus, elle ? Et moi, est-ce que tu ne m'aimes plus ? Ah ! Édouard, avec ta fierté ridicule, insensée, prends garde de n'être qu'un affreux ingrat ! Avec moi, tu peux te faire tout pardonner ;

mais il y a ma mère, et je ne veux pas, tu entends ? je ne veux pas que tu la fasses souffrir !

Le malheureux artiste, pantelant, restait tout étourdi et comme hébété. Mais, de nouveau, des larmes jaillissaient de ses yeux.

– Ah ! exclama André, je sais donc enfin comment on peut pénétrer jusqu'à ton cœur !

– Tu le brises, tu le broies !

– Hé, qu'importe ? puisque je le ranime !

Édouard laissa échapper une plainte sourde.

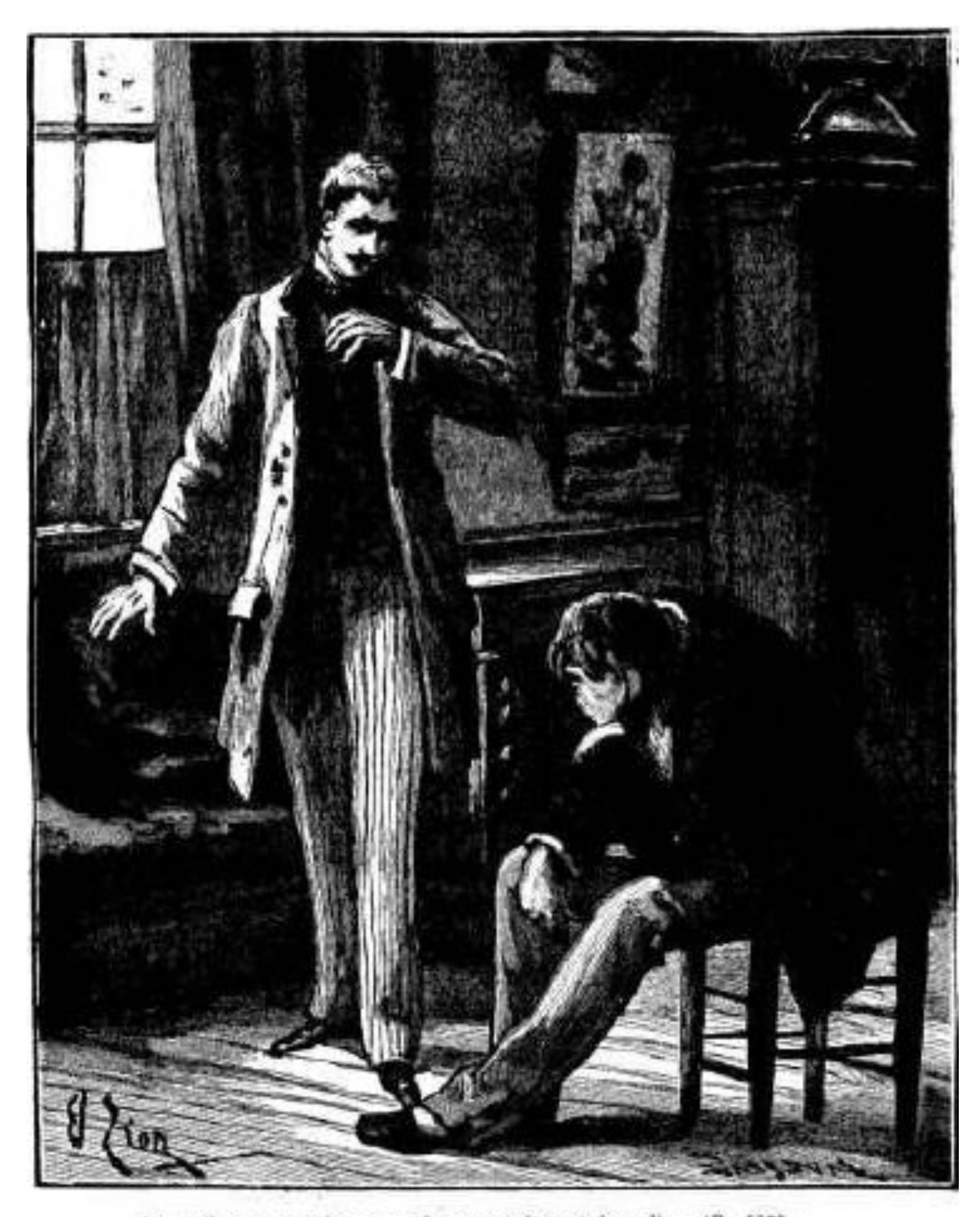
– Tu n'as plus qu'un vêtement qui menace de devenir bientôt un haillon, continua le sous-préfet, et tu souffres de la faim parce que dans ta fierté, qui n'est que la sottise d'un orgueil stupide, tu ne veux pas demander l'argent dont tu as besoin à ceux qui seraient si heureux de te le donner !

– Je ne peux pas ! je vous ai déjà trop entraînés à de nombreuses dépenses, et cela en pure perte.

– Assez, Édouard, répliqua André avec une froide sévérité, il ne me plaît pas de te suivre sur ce terrain et d'entrer dans une discussion qui ne remédierait à rien. Ce qui importe avant tout, c'est que tu ne restes pas vingt-quatre heures de plus dans l'affreux état où tu es.

André tira un billet de banque de sa poche et le tendit à Édouard qui, brusquement, repoussa la main en disant d'un ton sec :

– Non, non !



Le malheureux artiste, pantelant, restait tout étourdi... (P. 1079.

– Puisque c’est pour toi une honte de demander, reprit le sous-préfet, je n’exige pas cela. Prends ce billet de mille francs, Édouard ; tu ne le demandes pas, je te le donne, ou si tu aimes mieux, je te le prête.

– Mais tu sais bien… commença l'artiste dont le visage s'était empourpré.

– Oui, interrompit André, je sais ce que tu voudrais dire, et je te ferme la bouche.

Puis d'un ton impérieux :

– Prends, dit-il, je le veux !

Et il glissa le billet entre les doigts de l'artiste, qui le garda, mais en éclatant en sanglots.

Sa fierté et son orgueil étaient momentanément vaincus.

– Dès demain, reprit André du même ton d'autorité, tu te remettras au travail.

– Je ne pourrai pas !

– Si tu veux, tu pourras. Que ta fierté soit le stimulant de ta volonté, et le courage te reviendra. Ce n'est pas à ton âge que l'on peut déserter ; tant que l'on n'a pas tout fait et plus encore pour conjurer la mauvaise destinée, on continue la lutte.

– Je n'ai plus confiance.

– Fais rentrer la foi dans ton âme !

– André, j'essayerai ; tu le veux, tu l'ordonnes, je tenterai un dernier effort.

– Virilement ?

– Oui.

– C'est bien, Édouard, je suis content !

XII

LE SOUS-PRÉFET

Il y eut un assez long silence pendant lequel l'artiste parut réfléchir profondément.

– André, reprit-il, et si une fois encore je n'arrive à rien et retombe dans cette sombre misère que tu viens de chasser d'ici ?

– C'est là une supposition qui n'est pas à faire.

– Pourtant, je dois prévoir…

– Travaille d'abord, et après nous verrons.

– Ah ! si le découragement et le dégoût me reprennent…

– Eh bien ?

– Cette fois, André, je ne sais pas ce que je ferai !

– Je le sais, moi : tu viendras pour quelque temps te réfugier sous l'aile maternelle, et quand deux cœurs qui t'aiment et te sont dévoués t'auront réchauffé, armé de nouveau pour la lutte, tu recommenceras !

– Mais, continua André, qui saisit la main de l'artiste et la pressa dans les siennes, nous n'en sommes pas là, Dieu merci, et quelque chose me dit que la fatalité, jusqu'à ce jour si dure pour toi, va enfin cesser de te poursuivre.

– André, je ne suis pas né heureux.

– Le bonheur vient à son heure.

– Il y en a pour qui il ne vient jamais, et je suis de ceux-là.

– As-tu-la prétention de connaître l'avenir ?

– Ma naissance a été marquée en noir : mon père a succombé à la peine, ma mère est morte misérable, et je me demande comment je finirai, moi.

– Édouard, ce qu'il te faut, en ce moment, ce n'est pas de t'affaisser dans les pensées du découragement, mais de te relever, de te retremper dans le courage ! Courage donc, mon ami, courage et marche !

– Ah ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir quels obstacles se dressent devant moi et me font trébucher à chaque pas.

– Des obstacles, dis-tu ?

– Ils sont nombreux.

– Saute par-dessus !

– C'est facile à dire.

– Mais qui donc n'a pas des difficultés à vaincre, des obstacles à briser ? Si la vie n'était qu'une belle route à parcourir, elle serait trop facile, et s'il n'y avait pas à lutter pour faire sa trouée à travers les difficultés et les obstacles dont elle est hérissée, où donc serait le mérite de ceux qui arrivent au but ?

– Oui tu as raison, André, il faut lutter.

– Toujours, sans cesse. Celui qui n’arrive pas, vois-tu, est un incomplet, un mal équilibré ; il manque de souffle, c’est un malade.

– Comme moi.

– Non, certes ; tu n’es pas un déséquilibré, toi, tant s’en faut, et ce n’est pas le souffle qui te manque ; tu as la tête bonne, une poitrine solide et toutes les forces de la jeunesse sont en toi ; si tu es malade, ta maladie est de celles qu’on guérît. Je te le répète, mon frère, réchauffe ton cœur, élève ton âme et après tu verras !

– André, il y a bien des choses que j’ignorais, dont je ne me doutais même pas et que j’ai apprises.

– Parbleu ! on apprend tous les jours !

– Oui, et à ses dépens.

– C’est ainsi qu’on acquiert l’expérience.

Édouard hocha la tête.

– André, reprit-il, la carrière des Beaux-Arts dans laquelle je me suis étourdiment et aveuglément engagé, est la plus ingrate de toutes.

– Peut-être. Cependant nous avons en France une merveilleuse pléiade d’artistes de beaucoup de talent, même à côté des grands maîtres ; ceux-ci ont dû grimper tous les échelons de l’échelle pour arriver au sommet ; les jeunes les suivent, les uns plus lentement, les autres plus vite ; ils montent et à leur tour ils arriveront en haut.

– Pas tous.

– Hé, dans les arts comme en tout il y a les non-valeurs ; comme je le disais tout à l'heure, ce sont ceux qui manquent de souffle qui tombent dans la mêlée. Pour les autres, ceux qui ont quelque chose en eux, bien entendu, du talent, – et tu en as, toi, – ils doivent arriver un jour, mais avec du travail et de la persévérance.

– Arriver, arriver ! Et comment arrive-t-on ! Ah ! tu ne te doutes pas de ce qu'il faut avoir de souplesse en courbant l'échine, pour qu'on daigne seulement arrêter un regard sur vous. Trop souvent le mérite modeste reste inconnu et le talent, qui ne compte que sur la justice, est méconnu. Moi, je ne suis et ne veux être d'aucune coterie ; je suis indépendant, je suis seul ; je n'ai pas et n'aurai jamais le savoir-faire de certains qui se font pousser, hausser par les autres.

J'ai horreur des courbettes, de la flagornerie, de tout, ce qui ressemble de près ou de loin à de la bassesse.

L'État encourage les arts et les artistes ; il achète des tableaux à tels et tels, des hommes de talent, je ne dis pas non ; mais que d'intrigues il faut employer pour obtenir une faveur de la direction des Beaux-Arts et du ministre ! Il faut être protégé par ce sénateur ou ce député ou cet autre haut personnage ; puis il y a les amis qui parlent pour vous et le bataillon des femmes qui traînent sans cesse dans les antichambres du ministère et qui comptent sur la puissance irrésistible de leurs jolis yeux, de leurs belles dents. C'est une curée à laquelle on n'est admis que si l'on crie plus fort que les autres afin de se faire entendre.



... Le bataillon des femmes qui traînent sans cesse dans les antichambres... (P. 1073.)

Tout cela est écœurant. On dit : il faut hurler avec les loups ! Moi, je m’éloigne, je me sauve, j’ai peur des loups !

Celui que des hommes politiques soutiennent, prônent, est toujours sûr de son affaire ; il est choyé, cajolé, il a tout. Je te demandé un peu ce que la politique a à voir dans les choses de l'art !

D'autre part, il y a le journal dont on devient le favori parce que l'on fréquente les cafés du boulevard où l'on presse la main du reporter qui fait autorité. Le journal vous accueille, vous êtes de la maison, on parle de vos futures œuvres, qui ne sont pas même encore à l'état d'ébauches, et vous voilà, du coup, salué grand artiste.

Il en est qui, à force de crier sur les toits : « J'ai du talent, beaucoup de talent, énormément de talent, » finissent par le faire croire, bien qu'ils n'aient encore rien produit. C'est ainsi que le dernier des rapins arrive à persuader à des imbéciles qu'il est artiste de génie.

« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

– Voyons, mon ami, dit André, qu'est-ce que tout cela peut te faire ? Tu n'aimes pas les coteries, laisse-les de côté, comme la curée dont tu parles aux affamés de faveurs. Tu n'es pas un flatteur du panache et je t'en félicite. Tu es seul, soit, tu ne t'en trouveras que mieux pour ton travail. Ce n'est pas dans les cafés qu'on va chercher l'inspiration, et ce n'est point ce qu'un journal pourrait dire de toi qui te donnerait plus de valeur.

Va, sois tranquille, le vrai mérite n'a pas besoin d'être prôné ; l'heure arrive toujours où il éclate au grand jour. L'inconnu d'aujourd'hui sera l'homme célèbre de demain. Heureusement, il n'y a pas que des imbéciles ; il y a ceux qui voient, apprécient, connaissent, savent… ce sont eux, en te rendant justice, qui te vengeront !

Maintenant, parlons d'autres choses. Il est dix heures et demie et je vais te quitter pour aller au ministère de l'Intérieur. J'ai à voir le ministre. Pendant ce temps, tu vas prendre une voiture et te faire conduire à la Belle Jardinière ou dans une autre maison où tu t'habilleras de pied en cape. Cela fait, tu te rendras au Palais-Royal, galerie d'Orléans, où je me rendrai de mon côté. Le premier arrivé attendra l'autre. Inutile d'ajouter que nous déjeunerons ensemble et ne nous quitterons qu'à cinq heures quand je prendrai le train. Tu m'as bien compris ?

– Oui.

– Eh bien donc, à tout à l'heure.

André partit.

– Grand cœur ! murmura l'artiste resté seul ; posséder une affection comme celle de sa mère et la sienne, c'est une force ! S'il ne m'a pas rendu mes illusions et le courage, il m'a, du moins, donné un vigoureux coup de fouet… Ah ! il a bien fait de venir !

*

* *

Quand le jeune sous-préfet demanda à être reçu par le ministre, un des huissiers du cabinet lui répondit :

– Vous ne pouvez pas voir M. le ministre aujourd'hui : il est absent de Paris, il est parti hier dans l'après midi et ne reviendra pas avant trois jours.

C'était vrai. Le ministre avait quitté Paris pour assister à l'inauguration d'un monument dans une de nos grandes villes du Midi où le jour même, à un banquet, il devait

prononcer un important discours politique et parler de plusieurs projets du gouvernement, ayant pour but d'améliorer la situation si digne d'intérêt des classes populaires. André avait laissé voir sa contrariété.

– Alors, dit-il, après un instant d'hésitation et en remettant sa carte à l'huissier, voyez, je vous prie, si M. le directeur du personnel voudra bien me recevoir.

L'huissier disparut et revint au bout de quelques instants, disant :

– M. le directeur attend monsieur le sous-préfet.

Le directeur du personnel au ministère de l'Intérieur, qui était en même temps le chef du cabinet du ministre, était un tout jeune homme, plutôt petit que grand, de tournure élégante, distingué et très affable ; les cheveux et les yeux noirs, le regard vif, intelligent, la physionomie extrêmement bienveillante, inspirant, dès l'abord, beaucoup de sympathie.

Arrivant au pouvoir, le ministre, qui le connaissait et avait en lui une entière confiance, l'avait enlevé à un autre ministère pour lui confier, près de lui, les importantes fonctions qu'il remplissait avec beaucoup de tact et qui n'étaient pas au dessus de ses capacités, de son mérite.

On ne pouvait lui reprocher qu'une chose : promettre trop et ne pas tenir assez.

Il reçut André avec sa courtoisie habituelle, en lui tendant la main ; puis, l'ayant invité à s'asseoir :

– Monsieur le sous-préfet, dit-il, vous aviez sans doute une communication à faire à M. le ministre ?

– Une demande à lui adresser, monsieur le directeur.

– Je sais, monsieur Clavière, que M. le ministre vous a en très haute estime et qu'il s'intéresse à vous d'une façon toute particulière ; je ne doute pas du bon accueil qu'il fera à la demande que vous avez à lui faire ; si, en son absence, je puis vous répondre, veuillez me dire de quoi il s'agit.

– Monsieur le directeur, je viens solliciter mon changement. Le directeur regarda le sous-préfet comme ahuri.

– Quoi, fit-il, vous voulez quitter Pithiviers ?

– Je le désire.

– Vous ne vous y plaisez donc plus ?

– Ce n'est pas cela, monsieur le directeur ; maintenant tout marche très bien dans l'arrondissement…

– Nous le savons.

– Je ne me trouve plus suffisamment occupé à Pithiviers, et je serais heureux qu'on voulût bien me confier un poste où j'aurais plus de travail à donner, plus d'activité à dépenser.

Le directeur regarda fixement le sous-préfet, comme s'il eût voulu lire au fond sa pensée.

– Il y a deux mois, continua André, M. le ministre a bien voulu me parler des intentions qu'il avait pour moi.

– Oui, je sais cela ; nous avions pensé à faire de vous un secrétaire général de préfecture ; mais vous avez prié le ministre de vous laisser à Pithiviers.

– C'est vrai ; alors la situation n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

– Et vous voudriez votre changement immédiatement ?

– Aussitôt que possible.

– J'en parlerai à M. le ministre dès son retour ; je suis sûr d'avance qu'il sera très surpris, comme je le suis moi-même ; car ceci ne concorde plus avec ce que nous avions pensé.

André rougissait sous le regard du directeur. Celui-ci continua :

– Je suppose, monsieur Clavière, que vous ne désirez pas être envoyé loin de Paris ?

– Je sais, monsieur, que les situations dans les départements rapprochés de Paris sont très recherchées ; je ne demande pas une faveur à laquelle je n'ai aucun droit ; j'irai où M. le ministre voudra bien me placer, et je ne me plaindrai point si je suis envoyé loin.

– Ah ! fit le directeur. Toutefois, il ne vous déplairait pas, je pense, d'obtenir en même temps de l'avancement ?

– Oui, si c'est possible.

– Tenez-vous à rester sous-préfet ?

– Cela m'est égal, pourvu que j'aie beaucoup à travailler.

– C'est bien, monsieur Clavière, M. le ministre et moi examinerons la chose et nous tâcherons de vous trouver un poste aussi convenable que possible.

– Monsieur le directeur, je vous remercie, dit André en se levant.

Et il prit congé.

– Quelle mouche a donc piqué ce gentil garçon ? se demandait le chef du personnel ; ah ! çà, est-ce que son histoire d'amour n'aurait pas cet heureux dénouement que m'a annoncé le ministre ?

André remonta dans sa voiture qui le conduisit place du Théâtre-Français où il la congédia.

Dans la galerie d'Orléans, il trouva Édouard, qui venait d'arriver au rendez-vous. L'artiste, transformé, n'était plus reconnaissable.

– À la bonne heure, lui dit André, maintenant te voilà présentable.

– As-tu vu ton ministre ?

– Il n'est pas à Paris ; mais j'ai vu le directeur du personnel.

– Tu es satisfait de ta visite ?

– Oui, assez, répondit laconiquement André.

Et passant son bras sous celui d'Édouard :

– Allons déjeuner, dit-il brusquement.

Il faisait tout pour s'étourdir et cacher la souffrance de son cœur.

– Soit, fit Édouard, et je te préviens que j'ai grand faim.

– Est-ce que tu n'as rien pris ce matin ?

– Rien, et hier…

– Eh bien ?

– Je n'ai pas dîné.

– Oh !

– Question d’économie. Où allons-nous ?

– Au grand Véfour.

– Mais il est cher, ce restaurant.

– Qu’est-ce que cela fait ?

– C’est que… je te mets en dépense.

– Il faut bien que j’emploie mon traitement à quelque chose ; je ne donne rien à ma mère, – elle ne veut pas. – Tu viens de dire : « Question d’économie ; » chez ma mère il y a eu de tout temps cette question.

Je ne sais pas ce qu’elle possède, parce que je ne le lui demande point ; mais à voir le bien qu’elle fait autour d’elle, tout ce qu’elle donne, – et je suis loin de savoir tout, car elle se cache pour répandre ses bienfaits, je crois pouvoir dire, comme nos bons paysans du Loiret, qu’elle a le grand bas de laine bien rempli.

Les deux amis déjeunèrent. Après, en se promenant, Édouard interrogea affectueusement André, qui lui avait dit ne pas être heureux. L’artiste aurait voulu connaître la cause du chagrin du sous-préfet ; mais celui-ci tenait encore à cacher son secret.

– Laissons cela, dit-il ; plus tard je te dirai ma peine. Ce matin, quand je te disais que chacun avait ses déceptions, ses amertumes, ses douleurs, et que j’ajoutais : « Il faut se raidir contre tout cela et ne pas se laisser abattre », je te conseillais ce que je me suis conseillé à moi-même. Que veux-tu, cher ami, il faut prendre la vie telle qu’elle est ; ce

n’est pas nous qui l’avons faite et nous n’y pouvons rien changer.

– Voilà de la philosophie.

– Ah ! il en faut !

Édouard accompagna André jusqu’à la gare où ils se séparèrent.

– As-tu vu Édouard ?

Ce furent les premières paroles de Mme Clavière à l’arrivée de son fils.

– Oui, je l’ai vu, répondit André ; tes pressentiments ne te trompaient pas, il était plus malheureux, plus à plaindre que tu ne pouvais te l’imaginer ; je l’ai trouvé non seulement découragé, dégoûté de tout, mais dans la plus épouvantable détresse.

– Oh ! mon Dieu !

– Je lui ai parlé comme je le devais, inspiré par mon affection, par mon cœur.

– Oh ! oui, n’est-ce pas ?

– Du reste, je vais te rapporter, aussi exactement qu’il me sera possible, ce que j’ai vu, ce que je lui ai dit et ce qu’il ma répondu.

Et André fit à sa mère le récit de son entretien avec Édouard, après avoir retracé le tableau navrant de la misère profonde dans laquelle le malheureux était tombé.

Mme Clavière écouta, les mains jointes, très pâle, toute frémissante et les yeux mouillés de larmes.

– Mes exhortations, mes supplications, ajouta André, ont été jusqu'à son âme ; j'ai eu le bonheur de relever son moral tombé dans un affaissement mortel et de lui faire reprendre courage ; mais j'ai bien peur, malheureusement, que cela ne soit que pour un temps très court, les déboires de toutes sortes et les écœurements l'ont écrasé, broyé ; en lui toute énergie s'est éteinte, la volonté n'a plus de force, les facultés sont affectées ; il est comme une machine usée dont tous les ressorts sont rongés par la rouille ; il n'est plus armé pour la lutte et à la première déception, au premier choc, il retombera dans l'inertie du découragement. – Et pourtant, mon ami il faut empêcher cela, il faut le sauver !

– Oui, certes ; pour le sauver, chère mère, comme nous le comprenons tous deux, il faudrait bien peu de chose…

– Ah !

– Un rien, qui lui rendrait pour toujours la confiance en lui-même qu'il n'a plus la foi, qui a cessé de rayonner en son âme…

– Continue, André.

– Ce rien, chère mère, ce serait une petite joie inattendue, une miette de bonheur inespéré.

– Oui, oui, tu as raison ! s'écria la Dame en noir, dont le front parut irradié de la lumière du regard, oui, voilà ce qu'il faut à notre pauvre Édouard !

Après un silence, elle reprit :

– Mais à toi, mon brave et généreux enfant, que faut-il pour dissiper ce nuage de tristesse qui, depuis quelque temps, obscurcit ton front pâli, pour te rendre cette bonne et franche gaîté qui est la meilleure partie de mon bonheur.

André, plus ému qu'il ne le voulait paraître, embrassa sa mère et lui dit, de sa voix câline d'autrefois :

– Sois tranquille, maman, et surtout ne t'inquiète pas, ce nuage dont tu parles se dissipera de lui-même.

– À la bonne heure ! Ainsi, tu n'as pas une douleur que tu caches à ta mère ?

– Quelle douleur puis-je avoir quand tu es près de moi, que je te vois bien portante, toujours rayonnante de beauté, et que je suis sûr que ta tendresse ne me manquera jamais ?

– Cher enfant !

– Te voilà rassurée.

– Oui.

Elle l'était… un peu, mais pas complètement.

– Tu es allé au ministère ? reprit-elle.

– Certainement.

– Que t'as dit le ministre ?

– Si tu avais lu les journaux ce matin, ce que je n'ai pas fait non plus, tu aurais appris que le ministre n'était pas à Paris.

– Alors tu n'as pu faire ce que tu voulais ; était-ce pressé ce que tu avais à dire au ministre ?

– Pas précisément.

– Puis-je te demander de quoi tu avais à l'entretenir ?

– Quelques affaires d'administration ; j'en ai causé avec le directeur du personnel.

– Ah ! c'est bien.

Tout de suite après avoir dîné, Mme Clavière se retira dans sa chambre et André dans son cabinet.

La mère avait besoin de réfléchir, de se préparer à mettre à exécution un projet qu'elle avait conçu ; le fils, qui avait parlé d'un travail, avait moins à travailler qu'à rêver.

Le lendemain matin, Mme Clavière, qui n'avait pas beaucoup dormi, dit à André :

– Je vais m'absenter pour deux jours, trois jours, peut-être.

– Où vas-tu donc ?

– Permets-moi de te le laisser ignorer.

– Mais…

– Tout ce que je puis te dire, c'est que je vais m'occuper d'Édouard.

– Oh ! alors, je devine…

– Non, tu ne peux rien deviner.

– En ce cas, je n'ai pas à chercher…

– Je vais faire une tentative ; si je réussis, – et je l'espère, – tu sauras ce que j'aurai fait.

– Va, chère mère, va, continue ton œuvre.

– Il faut sauver Édouard !

– Quand pars-tu ?

– Ce soir.

XIII

LA FÉE DU CHÂTEAU

Il pouvait être neuf heures du matin. Le temps était superbe. Le soleil de fin d'août dorait de ses rayons l'une des façades du vieux château de Grisolles ; car l'antique manoir, un vrai monument de la Renaissance, flanqué de deux hautes tours carrées, construit au temps de François Ier, et qui avait appartenu à la belle Diane de Poitiers, avait deux façades également remarquables par leurs admirables sculptures décoratives, l'une exposée au levant, l'autre au couchant.

La brise matinale, qui agitait doucement les cimes des grands arbres, pénétrait, par les fenêtres ouvertes, dans les vastes salles de la vieille demeure seigneuriale, et y répandait discrètement le parfum des fleurs qui s'épanouissaient dans la joie de vivre sur les plates-bandes du jardin, qui était un immense parterre fleuri.

Mlle Claire Dubessy causait avec sa femme de chambre, plus âgée qu'elle de quelques années, dans un délicieux boudoir Pompadour où le luxe et le goût modernes avaient été mis en harmonie avec la coquetterie raffinée et la grâce un peu prétentieuse de l'autre siècle.

– Enfin, aujourd'hui, disait Claire, nous ne recevons pas au château, je suis libre, libre… Quel bonheur de se trouver seule, de s'appartenir un peu, de pouvoir faire ce que l'on veut, de pouvoir se laisser aller à toutes sortes de pensées,

de pouvoir, enfin, sans être tracassée par des voix importunes, se plonger, se noyer dans la méditation, dans la rêverie !

– Oui, sans doute, répondit Julie ; mais voyez-vous, mademoiselle, si vous n'avez presque jamais un instant à vous, c'est parce que vous êtes trop bonne, trop bienveillante, trop affable avec tout le monde ; on abuse de votre large hospitalité. Dame, ça se comprend : on déjeune et on dîne si bien au château, et les vieux vins de vos caves sont exquis.

Je sais bien que vous êtes immensément riche et que malgré tout le bien que vous faites dans la contrée, il vous faut trouver encore d'autres moyens de dépenser votre argent. Car, comme disent nos paysans et même nos bourgeois, il y a ici de l'Or à remuer à la pelle. Mlle Claire ébaucha un sourire.

– On sait trop que je suis riche, murmura-t-elle.

– Et l'on sait trop aussi que le château est facilement ouvert à tout le monde ; votre demeure est la maison du bon Dieu, quoi !

Chez vous tout le monde s'amuse beaucoup, excepté vous, mademoiselle. Tous ces gens qui se pavanent dans vos salons, tantôt les uns, tantôt les autres, qui y sont comme chez eux, ne s'aperçoivent même pas que, souvent, vous êtes fatiguée, ennuyée ; mais je le vois, moi, je le vois bien.

– Je vous assure, Julie, que recevoir est une distraction pour moi, et que parmi les personnes qui viennent ici il y en a qui m'intéressent.

– Certainement vous ne pouvez pas vivre seule, seule comme une recluse, et je comprends que telles et telles dames, tels et tels messieurs vous amusent, ce sont de si drôles de types ! mais quand c'est toujours la même chose… Comme vous le sentez vous-même, mademoiselle, vous avez besoin, de temps à autre, qu'on vous laisse un peu tranquille. Mais je crains bien que vous ne le soyez pas plus aujourd'hui qu'hier, que les autres jours.

– Je n'attends personne.

– Une raison pour que vous ayez la visite de Mme de Linois. Ah ! il ne vous est pas facile de lui échapper, à celle-là ; elle se garde bien de perdre une occasion de vous faire la cour pour son fils, ce qui n'empêche pas le jeune homme de jouer consciencieusement son rôle de prétendant amoureux.

– Il est assez bien, M. Alfred de Linois ; il est joli garçon et ne manque pas d'une certaine distinction.

– Mais il est ignorant comme une carpe ; et puis il a sur la physionomie, dans le sourire et jusque dans l'expression du regard, même lorsqu'il roucoule le mieux, quelque chose qui ne me revient pas, mais pas du tout. Ce n'est pas encore celui-là que vous aimerez, mademoiselle.

La jeune fille eut un sourire suivi d'un soupir.

– La maman s'imagine pourtant que la chose marche comme sur des roulettes et que c'est son amour d'Alfred qui décrochera la timbale… Comme si c'était si facile que ça ! Elle est vraiment étonnante, cette dame. Et dire qu'elles sont comme ça une demi-douzaine, en attendant celles qui viendront encore. Ah ! ah ! on voit bien que le gâteau est friand ! Mais voyez-vous, mademoiselle, je vous connais, et

je peux dire que je n'ai pas encore vu les dents qui y mordront, au friand gâteau.

Mlle Dubessy ne put s'empêcher de rire.

Encouragée par la gaieté de sa maîtresse, qui s'amusait de son bavardage, la femme de chambre continua :

– Il faut convenir que Mme de Linois est une fine mouche : elle vous a une adresse… Elle vous enjôlerait le diable, comme elle a su enjôler votre tuteur, ce bon M. Darimon qui, pour certaines choses, n'y voit pas plus loin que le bout de son nez.

Il est vrai que Mme de Linois et son fils lui ont été recommandés par un de ses vieux amis. Mais depuis trois mois bientôt que la mère et son amour d'Alfred sont installés dans le pays, où ils ont acheté la propriété des Pailloux, nous n'avons pas encore aperçu M. de Linois, le papa, et l'on ne sait pas ce que c'est que ce monsieur qui, dit-on, voyage presque constamment à l'étranger.

Du reste, on n'en sait guère plus sur Mme de Linois, qui, paraît-il, a définitivement quitté la capitale pour vivre tranquillement de ses rentes avec son fils dans la Vienne.

On les dit riches, je le crois, c'est tant mieux pour eux. La mère a de belles toilettes et le fils, il n'y a pas à dire, le fils est un élégant et, sa mère l'assure, un chasseur comme il n'y en a pas.

Eh bien, malgré tout ça, – je vous demande pardon, mademoiselle, de me permettre de parler devant vous comme je le fais, – malgré tout ça, Mme de Linois me fait l'effet d'une boutiquière retirée du commerce ou même d'une ancienne femme de chambre, comme moi, qui a servi dans

quelque grande maison où elle a pris un peu le ton et les manières de sa maîtresse.



Mlle Claire Dubessy causait avec sa femme de chambre... (P. 1084.)

– Ah ! Julie, fit Mlle Dubessy, voilà ce que vous pensez de Mme de Linois ?

– Mais mes remarques, mademoiselle, mieux encore que moi vous les avez faites, j'en suis sûre. Quel contraste entre Mme de Linois et Mme la comtesse de Blérac, par exemple ! c'est comme l'eau et le vin. Chez l'une, dans tout ce qu'elle dit, dans sa mise, dans son allure, jusque dans son sourire, on sent la femme du grand monde ; chez l'autre, on devine ce que j'ai dit.

– Vous savez observer, Julie ; on voit que vous avez mis à profit les leçons que vous a données votre père, qui était un savant professeur.

– Il voulait faire de moi une institutrice.

– Je le sais ; et au lieu de cela, ma pauvre Julie, afin de venir en aide à votre mère et à vos jeunes sœurs, il vous faut servir chez les autres.

– Je ne me plains pas de mon sort et ne me trouve aucunement humiliée ; vous servir, mademoiselle, vous qui êtes si bonne et que j'aime, est un bonheur pour moi.

– Julie, répliqua Claire avec émotion, vous prendrez tout à l'heure cent francs dans le vide-poche de ma chambre et vous les enverrez à votre mère.

– Mais, mademoiselle, il n'y a pas plus de quinze jours…

– Faites comme je vous dis, Julie.

– Soit, mademoiselle ; pourrai-je dire, cette fois, que c'est de votre part ?

– Si vous voulez.

– Oh ! merci, mademoiselle.

– N'avez-vous plus rien à me dire au sujet de Mme de Linois ?

– Mon Dieu, mademoiselle, je trouve qu'elle n'a pas reçu une éducation en vue du nom noble qu'elle porte aujourd'hui, et je serais tentée de croire que c'est une servante de sa mère ou d'une autre personne de sa famille que M. de Linois a épousée.

– Peut-être. Mais il faut craindre de juger trop sévèrement Mme de Linois ; quand on se livre à des suppositions, il faut aller préférablement vers ce qui est le mieux que vers ce qui est moins bien.

Sur ces mots, Mlle Dubessy congédia sa femme de chambre.

– Julie a raison, se dit la jeune fille, Mme de Linois me fait assidûment la cour pour son fils et celui-ci y va de tout cœur. Pauvre garçon ! rit-elle avec un sourire…

Elle soupira et ajouta :

– Pas plus lui que les autres…

Elle passa la main sur son front, puis un nouveau sourire, un sourire indéfinissable, glissa sur ses lèvres.

– Allons, allons, murmura-t-elle, en secouant sa belle tête brune, ce n'est pas aujourd'hui que je dois m'attrister. Je suis seule !

Elle s'assit à son piano et se mit à exécuter quelques-unes des polkas de Chopin.

Dix heures sonnèrent à la pendule.

– Ah ! fit Claire, il n'est encore que dix heures, tant mieux !

Elle se disposait à jouer une quatrième polka quand, après avoir frappé deux petits coups, Julie entra dans le boudoir.

– Qu'est-ce donc ? demanda Claire visiblement contrariée ; serait-ce déjà Mme de Linois dont vous m'avez menacée tout à l'heure ?

– Non, mademoiselle, c'est une autre visite.

– Je ne peux pas être un instant tranquille. Qui est-ce ?

– Une dame que je ne connais pas, qui n'est jamais venue ici.

– Ah ! Et quel nom vous a-t-elle donné ?

Je le lui ai demandé, mais elle m'a répondu d'une voix douce comme une caresse :

– « Mlle Claire Dubessy ne me connaît pas, et mon nom ne lui apprendrait rien. »

– Une malheureuse, sans doute, qui vient solliciter un secours.

– Je ne crois pas, mademoiselle ; bien que cette dame soit très simplement mise, elle ne ressemble point à une pauvresse.

– Comment est-elle ?

– Très belle, malgré l'âge de quarante ans qu'elle paraît avoir, une beauté comme je n'en ai pas encore vu, si ce n'est la vôtre, mademoiselle ; elle est complètement habillée de

noir, jusqu'au chapeau, et, cependant, quand elle s'est avancée vers moi, j'ai cru me trouver en présence d'une princesse.

– Alors, Julie, je dois recevoir cette dame ?

– Oh ! oui, mademoiselle.

– Eh bien, amenez-la ici.

Un instant après la Dame en noir entrait dans le boudoir.

Quoique prévenue, Mlle Dubessy ne put réprimer un mouvement d'admiration à la vue de l'inconnue.

– Mademoiselle, dit la Dame en noir après les saluts échangés, je n'ai pas cru devoir dire mon nom à deux de vos serviteurs à qui j'ai parlé, d'abord, – vous en saurez tout à l'heure la raison, – ni à la jeune fille à qui je me suis adressée en dernier lieu avant d'arriver jusqu'à vous ; mais je ne puis rester pour vous une inconnue, il faut que vous connaissiez la personne que vous avez bien voulu recevoir : je suis Mme Clavière.

La physionomie de la jeune fille exprima une vive surprise.

– Madame Clavière, dit-elle, l'ancienne amie, l'amie de cœur de M. et de Mme Beaugrand, la mère du sous-préfet de Pithiviers ?

– Oui, je suis la mère d'André Clavière.

– Oh ! madame, quelle joie pour moi de vous voir dans ma demeure ! Permettez-moi de me considérer aussi comme votre amie, et, à ce titre, permettez-moi de vous embrasser !

– Oh ! de grand cœur, mademoiselle.

Les deux baisers, à pleines lèvres, de la jeune fille résonnèrent sur les joues de Mme Clavière qui, ensuite, appuya sa bouche sur le front de la charmante enfant.

– Bien que je vous voie pour la première fois, reprit Claire, je vous connaissais… beaucoup par tout ce qu'on m'a dit de vous ; et puis, j'aurais dû vous reconnaître tout de suite à ce vêtement noir, que vous portez toujours depuis la mort de votre époux, et me rappeler que dans le Loiret, les malheureux à qui vous venez en aide vous appellent la Dame en noir.

– Mademoiselle, c'est aussi par ce que l'on m'a dit de vous que je vous connais ; vous parlez du bien que je fais ; mais, en ce pays, il n'est bruit que de votre bienfaisance, et tout le monde vous appelle la Bonne Fée du château ; oui, vous êtes bonne, généreuse, vous avez un grand cœur !

– Oh ! madame…

– Oui, mademoiselle, et c'est parce que vous êtes bonne, que vous avez un grand cœur que je suis ici, car c'est à votre noble cœur que je vais avoir à m'adresser.

– Mon cœur ne sera pas sourd à votre voix. Mais ne restons pas ainsi, debout ; mettons-nous là, sur cette causeuse.

Quand elles se furent assises à côté l'une de l'autre, la main dans la main, Claire reprit :

– Donnez-moi d'abord, je vous prie, des nouvelles de M. et de Mme Beaugrand, de ma chère Henriette et de monsieur votre fils, que j'ai eu le plaisir de voir deux fois au château de Bresle.

– Tous vont bien ; mais ils ne m’ont point chargée de leurs compliments pour vous ; ils ne savent pas que je suis ici, tout le monde doit ignorer ma démarche auprès de vous.

– Même votre fils ?

– Même mon fils, mademoiselle.

– Sans le vouloir, vous me rendez très curieuse et j’ai hâte de savoir…

– Hélas ! je ne suis pas une messagère de joie, et je vous demande pardon d’avance, chère enfant, de la peine que je vais vous causer.

– Mon Dieu, mais de quoi s’agit-il donc ?

– Oh ! ne soyez pas effrayée !

– Je ne m’effraye pas, madame ; mais j’éprouve, je l’avoue, une émotion… Vous pouvez parler, je suis prête à vous entendre. S’il le faut, je verserai des larmes, et si c’est nécessaire, je suis disposée à n’importe quel dévouement.

– Ah ! comme vous êtes bien la charmante enfant dont on m’a dit tant de bien ! Oui, je vais faire appel à votre dévouement, et ce que je vous demanderai, il vous sera, je crois, facile de l’accomplir. Ceci est le bon côté de la chose ; mais, avant, je vais vous faire pleurer, j’en suis sûre.

– Eh bien, je pleurerai !

– Et moi avec vous.

La Dame en noir se recueillit un instant, puis reprit :

– Mademoiselle Dubessy, connaissez-vous l’histoire de votre famille ?

– Mais, je le crois.

– Je veux parler seulement de vos parents du côté de votre mère, tous décédés. N'ayant pas eu à me renseigner sur elle, je ne sais rien de votre famille du côté paternel. Ne soyez pas étonnée, il y a plus de vingt ans que je connais l'histoire de la famille de votre mère ; et quand, il y a deux ans, j'ai tenu à savoir ce qu'étaient devenus les membres de cette famille, j'ai pu, sans grande difficulté, compléter les renseignements que je possédais déjà. C'est donc il y a seulement deux ans que j'ai appris que votre mère, Antoinette Rondac, s'était mariée et avait eu une petite fille appelée Claire, devenue orpheline très jeune encore.

Savez-vous quelle fut la triste fin de M. Antoine Rondac, le père de votre mère ?

– On m'a dit que ma mère avait six ans lorsqu'il mourut, et c'est tout.

– Peut-être pourrais-je passer sous silence ce détail lugubre, mais je crois devoir ne vous rien laisser ignorer.

– Je vous en prie, madame, ne me cachez rien, dites-moi tout.

– Après la mort de votre grand'mère, qui mourut presque subitement, Antoine Rondac, miné par le chagrin, car il avait adoré sa femme, non seulement ne s'occupa plus activement de son commerce de vins, mais, ayant déjà les facultés affaiblies, se lança tête perdue dans des spéculations malheureuses, mauvaises, qui devaient précipiter sa ruine. Antoine Rondac n'attendit pas la déclaration de faillite. Fou de douleur et de désespoir, il s'arma d'un pistolet et se fit sauter la cervelle.

– Oh ! fit Claire, devenant très pâle, on m'avait caché cela.

– Et, sans doute, beaucoup d'autres choses encore.

Le désastre de la maison Rondac était complet. Cependant, ces épouvantables malheurs auraient pu être conjurés si le beau-frère d'Antoine Rondac, M. Robert Teissier, gros négociant de la ville et déjà plusieurs fois millionnaire, avait tendu une main secourable au malheureux qui se noyait.

Mais M. Robert Teissier, veuf de la sœur de votre grand'mère, s'était remarié à une femme beaucoup plus jeune que lui, qui le dominait complètement, ne lui permettait de faire que ce qu'elle voulait, et dont les sentiments, comme vous le verrez tout à l'heure, étaient ceux d'un mauvais cœur.

– Pourtant, madame, ma grand'tante Adèle Teissier a été très bonne pour ma mère.

– Attendez, mon enfant, écoutez-moi et vous jugerez.

Antoine Rondac laissait deux enfants, deux filles orphelines et absolument sans ressources.

– Quoi ! s'écria la jeune fille, ma mère avait une sœur ?

– Une sœur aînée à laquelle mademoiselle Claire Dubessy ressemble beaucoup ; c'est vous dire que Mlle Marceline Rondac était d'une beauté remarquable. Elle était trop belle, hélas ! car sa beauté lui a été fatale…

– J'ignorais tout cela… Oh ! vous avez raison en disant que j'ai beaucoup de choses à apprendre de vous. Mais cette

sœur aînée de ma mère, ma tante, qu'est-elle devenue ? où est-elle ?

– Vous ne l'avez pas eue pour tante, elle était morte avant votre naissance.

– Morte, morte aussi !

– Je vais vous parler d'elle et même beaucoup, car c'est surtout sa douloureuse histoire que vous devez connaître.

– Vous l'avez connue ?

– Oui. Elle serait morte dans mes bras si, à cette même date, un malheur ne m'avait pas frappée moi-même. Mais quatre jours avant je l'avais vue sur son lit d'agonie, et d'une voix faible, la voix d'une mourante, elle m'avait dit ses souffrances du corps, ses tortures de l'âme.

– Ah ! continuez, madame, continuez !

M. Robert Teissier, millionnaire, ne pouvait pas abandonner les deux orphelines, les laisser prendre par l'Assistance publique. Qu'aurait dit le monde ? En cette circonstance, l'opinion prévalut sur les sentiments de Mme Teissier. Marceline Rondac vint habiter chez son oncle, auprès de sa tante, et l'on continua à payer les trimestres de la pension d'Antoinette, votre mère, qui, comme je vous l'ai dit, était dans sa onzième année.

Marceline avait dix-huit ans. Jolie, instruite, distinguée, douce, bonne, affectueuse, aimante, sachant dessiner, jouer du piano, elle déplut à sa tante, probablement à cause de ses nombreuses qualités. Mme Teissier était jalouse de Marceline, qui avait sur elle de nombreux avantages, et sa jalousie ne tarda pas à se changer en haine.

– Ah !

– Je ne vous répéterai pas ce que la pauvre Marceline m'a raconté, sachez seulement que Mme Teissier eut pour elle toutes les cruautés, la malheureuse était un vrai souffre-douleur, une martyre. Et l'oncle était là, qui voyait tout et ne disait rien ou n'osait rien dire.

– C'est affreux !

– Par contre, Mme Teissier témoignait à Antoinette une affection exagérée, lui donnait des preuves d'une tendresse excessive ; c'était sa fille, l'enfant chérie de son cœur. Comment expliquer ce contraste, ces sentiments si opposés ? Méchanceté et cruauté d'une part, bonté et tendresse de l'autre ! Hélas ! il est des choses qu'on constate et qu'on n'explique pas ; des phénomènes moraux dont on ne sait pas les causes.

Antoinette, retirée du pensionnat, avait une institutrice à demeure et, de plus, un professeur du lycée. Elle était choyée, adulée, pendant que sa sœur aînée restait la cendrillon de la maison, supportant la mauvaise humeur de Mme Teissier et essuyant toutes les rebuffades, même de la part des domestiques, qui savent si bien se mettre à l'unisson des maîtres.

Mais ce n'était pas assez d'humiliations, de souffrances pour Marceline, elle eut l'immense douleur de constater que sa sœur ne l'aimait point.

– Est-ce possible ? exclama la jeune fille.

– L'influence de Mme Teissier sur Antoinette avait été pernicieuse : elle avait empoisonné le cœur de l'enfant.

La sœur cadette, se croyant d'une essence particulière, était arrogante avec son aînée, la traitait avec hauteur, dédain et mépris. Que puis-je ajouter à cela ? Antoinette, s'inspirant des sentiments de sa tante, Antoinette haïssait Marceline.

– Mon Dieu, s'écria Claire bouleversée, mais c'est horrible, horrible ! Une seule personne s'intéressa à Marceline et la prit en pitié. C'était un commis de la maison appelé Ernest Lebel. La pitié fait parfois naître l'amour. M. Lebel aima Marceline, et celle-ci aima celui qui avait de douces paroles pour elle.

Le jeune homme demanda à M. Teissier, son patron, la main de sa nièce. Le négociant répondit : – Nous verrons, je parlerai de cela à ma femme.

Le lendemain, Marceline Rondac était chassée de la maison de son oncle comme une pestiférée, une fille de rien.

– Mais c'est odieux, madame, c'est épouvantable ! Je me sens frissonner des pieds à la tête.

– Et je n'ai pas fini, chère enfant.

– Aussi, je vous demande de continuer ; malgré mon indignation, malgré tout ce que j'éprouve d'amertume, je veux tout savoir.

– Ernest Lebel remit à Marceline une petite somme d'argent avec une lettre pour sa tante qui habitait à Orléans, et la pauvre fille se mit en route pour cette ville où, quelques jours plus tard, M. Lebel vint la rejoindre.

Ils écrivirent à M. Teissier pour le prier de leur donner, en sa qualité de tuteur, son consentement à leur mariage. M. Teissier ne répondit pas ; une nouvelle demande resta

encore sans réponse ; il fallut en venir aux sommations légales, et M. Teissier, contraint et forcé, donna son consentement. À cette occasion, il crut même devoir écrire à sa nièce ; mais quelle lettre !... Marceline n'hésitait pas à dire que M. Teissier avait écrit sous la dictée de sa femme. Le négociant n'aurait pas eu le cœur assez dur pour dire à sa nièce : – Tu peux faire dorénavant tout ce qui te plaira, tu n'as plus à compter sur moi dans aucun cas : je ne te connais plus, je te renie, tu n'es plus de ma famille !

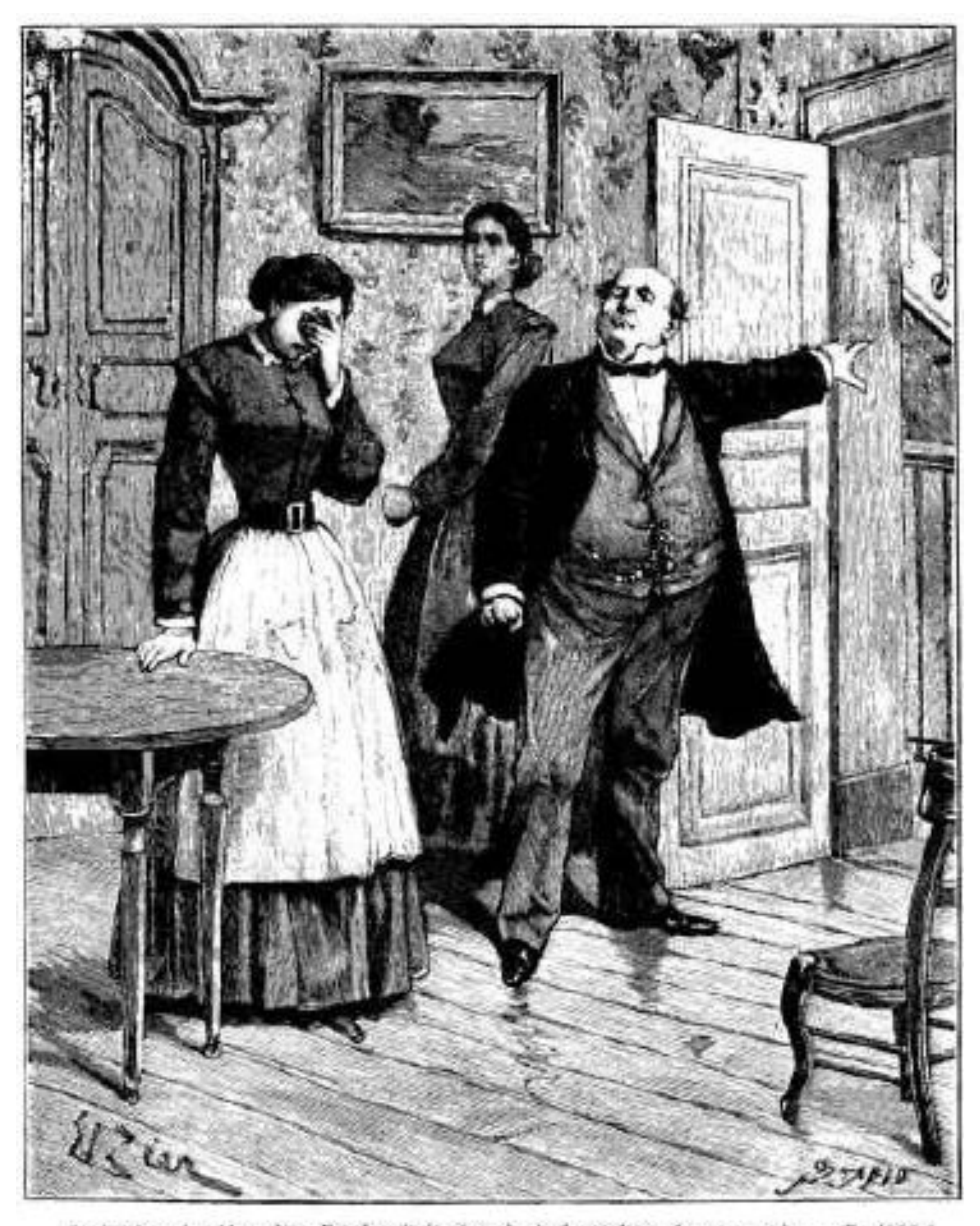
Les deux amoureux se marièrent, puis se rendirent à Paris où M. Lebel trouva un emploi aux écritures dans une maison de commerce. Il gagnait deux cents francs par mois ; ce n'était pas beaucoup, mais elle faisait un peu de couture de son côté et ils vivaient tranquilles, sans se sentir dans la gêne, bien que, au bout de dix-huit mois, un enfant fût venu réclamer au ménage un surcroît de dépenses.

– Un enfant ! murmura Claire, comme songeuse.

– Oui, un petit garçon.

Une question vint sur les lèvres de la jeune fille, mais s'y arrêta ; elle n'osait pas la formuler. Anxieuse, son regard interrogeait la Dame en noir.

– Je devine vos pensées, dit celle-ci, mais ayez un peu de patience, vous saurez tout, puisque je ne veux rien vous cacher.



Le lendemain, Marceline Rondac était chassée de la maison de son oncle… (P. 1093.)

XIV

OÙ L'ON NE PEUT PAS DIRE : TELLE MÈRE, TELLE FILLE

Après quelques instants de silence, Mme Clavière continua :

– De nouveaux malheurs allaient s'abattre sur le jeune ménage. Marceline était née sous une mauvaise étoile. Son mari fut atteint d'une fluxion de poitrine ; soigné jour et nuit avec ce dévouement que Dieu a mis au cœur de la femme, Ernest Lebel guérit. La maladie avait duré près de trois mois, et la modeste aisance du ménage avait disparu.

M. Lebel reprit son emploi ; il semblait ne plus se ressentir de sa maladie ; malheureusement, il attrapa un chaud et froid qui détermina une phtisie. Aussi longtemps qu'il le put, il n'abandonna pas son travail ; il fallait du pain au logis. Mais l'affreuse maladie faisait des progrès rapides. Le malheureux, dut bientôt cesser tout travail. Il traîna encore six mois au milieu de la souffrance, de la misère, et il mourut.

– Mon Dieu ! soupira Claire.

– Marceline travaillait, on lui donnait des ouvrages de couture à faire chez elle, et elle parvenait à gagner en moyenne deux francs par jour, mais en passant la moitié des nuits. Aussi sa santé s'affaiblissait, elle s'épuisait.

Avant la mort de son mari, aux plus mauvais jours de la misère, elle écrivit à M. Teissier, lui disant dans quelle détresse elle se trouvait et le suppliant de la secourir.

– Eh bien ?

– M. Teissier ne lui répondit pas.

– Oh !

– Elle écrivit à Mme Teissier, Mme Teissier fit la sourde oreille. Elle écrivit à sa sœur…

– Ah !

– Sa sœur fit comme les autres, Marceline ne lui était plus rien.

– Mais quand on est riche, on ne refuse pas de venir en aide à un étranger ! s'écria la jeune fille rouge d'indignation. Ah ! ma mère, ma mère ! s'écria-t-elle en essuyant deux grosses larmes.

La Dame en noir reprit :

– Marceline, pour faire enterrer son mari, avait dû vendre les quelques bijoux de peu de valeur qu'elle possédait.

L'hiver qui suivit fut rude. Bien que la pauvre femme usât sa vie dans un travail ingrat, il n'y avait pas de feu au logis et pas toujours du pain.

– Mon Dieu, mon Dieu ! Mais vous ne me parlez pas du petit garçon.

– C'était pour lui qu'elle travaillait avec acharnement, qu'elle usait sa vie si précieuse pour le pauvre petit.

Elle était malade et ne voulait pas en convenir ; mais après l'hiver, à la fin de mars, son mal s'aggrava à ce point qu'il ne lui fut plus possible de travailler. Elle vendit ou engagea au Mont-de-Piété tout ce qu'elle pouvait enlever du logement. Elle sentait que sa fin était proche. Qu'allait devenir son enfant quand elle ne serait plus ? Il serait conduit chez le commissaire de police qui l'enverrait à la maison des enfants assistés ! Ces affreuses pensées la tourmentaient sans cesse et rendaient ses souffrances plus vives, plus atroces.

Elle devait deux termes de loyer au propriétaire, homme sans pitié, qui l'expulsa après s'être emparé de son mobilier. Elle se réfugia dans une petite chambre d'hôtel, une mansarde où l'air et la lumière manquaient. Elle n'avait plus de linge, plus rien ; il ne lui restait qu'une mauvaise robe, une loque pour se vêtir. Elle était au fond du noir abime de la misère.

– Elle ne fit pas une nouvelle tentative auprès de… ses parents ?

– Si, elle écrivit encore à M. Teissier, à Mme Teissier et à sa sœur. Les trois lettres restèrent sans réponse.

– Ah !… Mais ils étaient donc pires que des tigres, ces gens-là !… Et ma mère, c'était ma mère qui laissait sa malheureuse sœur mourir de faim !

Mlle Dubessy laissa échapper un sanglot trop longtemps retenu et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Quand elle se fut un peu calmée, la Dame en noir reprit :

– À Boulogne-sur-Seine il existe-un établissement hospitalier, tenu par des religieuses, où l'on reçoit, pour y

être élevés, de jeunes enfants des deux sexes orphelins ou abandonnés. On a donné à l'établissement le nom de Maison maternelle.

Une après-midi, comme le médecin des enfants sortait de la maison, ayant fait sa visite habituelle, il trouva, étendue en travers de la porte, une femme évanouie, tenant dans ses bras un petit garçon âgé de quatre ans et quelques mois.

C'était Marceline Lebel et son enfant.

On avait parlé à la pauvre mère de la Maison maternelle et elle s'était dit : C'est là, à ces bonnes religieuses que je dois confier mon enfant. Après, je mourrai tranquille. Et elle était venue. Mais la veille et l'avant-veille, n'ayant que pour nourrir le petit, elle n'avait pas mangé.

– C'est horrible !

– Arrivée à la porte, en se traînant, elle n'eut pas même assez de force pour sonner avant de tomber sans connaissance.

Naturellement, la mère et l'enfant furent aussitôt recueillis dans la maison. Grâce aux aliments qu'on lui fit prendre et aux soins que lui donna le médecin, Marceline Lebel reprit un peu de force. C'était le mardi qu'elle avait été reçue à la Maison maternelle ; le jeudi soir elle put prononcer quelques paroles, le vendredi elle causa avec le médecin et la sœur supérieure.

Dans la chambre qu'on lui avait donnée, on avait placé un petit lit pour l'enfant afin qu'elle n'en fût point séparée.

Le samedi, j'allai à la Maison maternelle ; c'était le jour de ma visite. La supérieure me parla de la malheureuse et me conduisit près d'elle. Sachant que je devais venir, – on le lui

avait dit, – elle m'attendait avec une fiévreuse impatience, car elle se sentait déjà prise par la mort.

Ce que je viens de vous raconter, mademoiselle, est le récit douloureux que m'a fait la pauvre Marceline. Elle m'attendait pour me dire les douleurs de son existence, d'abord ; mais surtout pour me demander, au nom de Dieu, de ne pas abandonner son enfant, de toujours veiller sur lui.

Claire écoutait toute frémissante, les yeux démesurément ouverts.

– André, mon fils, avait alors deux ans et demi, reprit la Dame en noir ; je promis, je jurai à la mourante que son fils serait mon deuxième enfant. Alors, son regard presque éteint eut un rayonnement ; l'âme inquiète, tourmentée, était rassurée.

J'embrassai Marceline avant de la quitter. Nous ne devions plus nous revoir. Quand je revins à la Maison maternelle, elle n'était plus. Mais elle était morte en paix.

Mlle Dubessy se dressa comme par un ressort, les yeux étincelants, superbe de volonté et d'énergie.

– Madame Clavière, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, mon cousin existe-t-il encore ?

– Oui, mademoiselle, il existe !

La belle figure de Claire s'irradia.

– Dieu juste et grand ! exclama-t-elle, je vais donc pouvoir réparer le mal que les miens ont fait, racheter leur crime !



Madame Clavière, s'écria-t-elle d'une voix vibrante... (P. 1093.)

Et elle retomba sur le canapé en éclatant en sanglots. Elle saisit la main de la Dame en noir, et la pressant fortement :

– Ah ! madame, dit-elle d'une voix noyée de larmes, vous m'aimez donc bien, dites, pour être venue me dire quel grand devoir j'ai à accomplir aujourd'hui ! Ah ! vous allez me parler de mon cousin, n'est-ce pas ? Où est-il ? Que fait-il ? Il s'appelle Lebel, comme son père ; mais il a un autre nom…

– Oui, Édouard.

– Édouard Lebel, orphelin comme moi, comme moi sans famille, seul au monde !… Mais je me rassure, il n'a pas souffert, il n'a pas été malheureux, lui, comme sa pauvre mère : vous aviez promis de ne pas l'abandonner, de veiller sur lui ! Je pleure, je pleure… ah ! laissez-moi pleurer !… C'est si bon de verser des larmes de joie !

Après un silence, la jeune fille essuya vivement ses yeux et son visage.

– Il m'est pénible, cependant, reprit-elle, de ne plus pouvoir entourer du même respect la mémoire de ma mère. Je ne parle pas des autres, je les ai à peine connus. Mais ma mère, ma mère ! Avoir fait cela pour sa sœur ! Elle n'avait donc pas un cœur !… Ah ! c'est affreux, c'est épouvantable !… Mais je me souviens ; oui, dans les dernières années de sa vie elle était triste, triste, préoccupée, songeuse, inquiète ; elle souffrait et, parfois, avait des larmes dans les yeux… C'était le remords qui la déchirait ! Elle est morte avec le remords et, je l'espère, avec le repentir !

Claire poussa un long soupir et passa à plusieurs reprises ses mains sur son front.

– Allons, allons, fit-elle, pensons à autre chose… J'ai une très grande fortune qui, presque tout entière, me vient de ma mère ; elle avait été l'unique héritière de son oncle Teissier, au détriment de sa sœur Marceline ou plutôt d'Édouard

Lebel, mon cousin. S'il n'y a pas eu captation d'héritage, la spoliation existe, et c'est à moi de rendre au déshérité ce qu'on lui a pris !

– Non, mademoiselle, vous ne ferez pas cela.

– N'est-ce pas mon devoir ?

– Peut-être ; mais vous ne ferez pas cela.

– Pourquoi ?

– Parce que Édouard Lebel refuserait avec indignation, avec colère, et ne voudrait voir en vous qu'une ennemie.

– Oh !

– Je n'exagère pas, mademoiselle, et vous le comprendrez bien quand vous saurez quel est le caractère d'Édouard.

– Sait-il que j'existe ?

– Oui, il sait qu'il a une cousine, je le lui ai appris.

– Mon Dieu, que doit-il penser de moi ?

– Il est convaincu, ce qui était encore vrai, il y a une heure, que vous ignorez complètement l'histoire de Marceline Rondac et, par conséquent, que vous avez un cousin.

– Et cette sombre histoire que je viens d'apprendre, la connaît-il ?

– Oui.

La jeune fille soupira et laissa tomber sa tête dans ses mains.

– Une chose qu'il ignore, et j'en suis heureuse aujourd'hui, c'est que sa cousine est Mlle Claire Dubessy.

– Vous êtes heureuse, dites-vous ?

– Oui, et vous saurez pourquoi tout à l'heure, quand je vous expliquerai un projet que j'ai conçu et que nous pouvons à nous deux mettre à exécution.

– Oh ! dites, madame, dites vite.

– Il faut avant tout que je vous dise ce qu'est Édouard Lebel. Vous me demandiez, il y a un instant, où il était et ce qu'il faisait : il habite à Paris et, artiste peintre, il fait de la peinture.

– Artiste, c'est un artiste ! Oh ! il a du talent, j'en suis sûre !

– Beaucoup de talent, et, malgré son mérite, il est encore inconnu. Si la carrière qu'il a embrassée est belle, elle est, pour le grand nombre, aride, pleine de difficultés :

– Je le comprends. Mais il se fera connaître, il exposera ses œuvres.

– Au salon de cette année il avait un tableau.

– Ah !

– Un tableau remarquable qui, cependant, n'a pas été remarqué par ces journalistes qui dirigent le jugement public, par ces critiques d'art qui font les réputations.

– Je comprends encore : il n'a pas de bonheur, ce que l'on appelle de la chance.

– Eh bien, oui, mademoiselle. La fatalité, qui n'a pas cessé de poursuivre sa mère, semble aussi s'être attachée à lui.

La jeune fille eut comme un tremblement nerveux.

– Alors, dit-elle, il est malheureux ?

– Oui.

– Ah ! madame, si je savais ce qu'il y a à faire pour le rendre heureux !

– Vous le saurez, ma chère enfant, car c'est pour vous le dire que je suis venue vous trouver. Édouard traverse en ce moment une crise terrible à la suite de laquelle il peut être terrassé pour toujours, c'est-à-dire perdu !

– Vous m'effrayez !

– Mademoiselle Dubessy, nous allons, si vous le voulez, nous unir pour le sauver !

– Je le veux, je le veux ! Ah ! parlez, madame, parlez !

– Si Édouard a souffert, s'il souffre, plus encore moralement que physiquement, ce n'est point parce que je n'ai pas tenu la promesse faite à sa mère ; j'ai été plus loin que je ne l'avais promis. Édouard est mon second fils, j'ai pour le pauvre enfant une très grande affection. Et cependant, seule en face du mal qui le ronge, je suis impuissante ; mais à nous deux, je le crois, nous pouvons tout.

– En ce cas, je n'ai pas à me désoler.

– Non. Écoutez-moi donc, mademoiselle : Édouard Lebel a été élevé à la Maison maternelle en même temps que mon fils, de deux ans moins âgé que lui.

La jeune fille regarda la Dame en noir avec étonnement.

– Ah ! balbutia-t-elle, M. André…

– J'avais des raisons pour le confier aux bons soins des religieuses de cet asile. Édouard et lui devinrent amis, ils s'aimèrent et s'aiment encore ainsi, comme deux frères. D'abord, il n'y eut aucune différence entre eux et les autres enfants de la maison ; mais plus tard, quand leur âge le voulut, ils eurent des professeurs pour les préparer aux sérieuses études qu'ils étaient appelés à faire ; car j'avais décidé que ce que je ferais pour André, je le ferais pour Édouard.

Ils entrèrent au lycée Louis-le-Grand où ils firent toutes leurs classes et furent reçus bacheliers ès-lettres à un an de distance. Édouard aurait pu être aussi, comme André, bachelier ès-sciences ; mais son goût très prononcé pour la peinture, – c'était sa vocation, – l'éloignait des sciences physiques et naturelles et des mathématiques.

Après son volontariat d'un an, il entra comme élève dans l'atelier d'un de nos peintres célèbres pour apprendre à peindre et pour se perfectionner dans l'étude du dessin. Plein de courage et d'espoir, stimulé par le désir, l'ambition d'arriver, il travailla pour obtenir le grand prix de Rome. Ce prix fut donné à un autre. La déception était cruelle. Doué d'une extrême sensibilité, Édouard tomba dans un découragement aussi profond que, précédemment, son courage avait été grand. Pour la première fois, je le vis abattu et pris d'une sorte de dégoût insurmontable.

Son échec lui avait porté au cœur un coup terrible. Cependant, André et moi, à force de bonnes paroles et de tendresse, nous parvînmes à cicatriser cette première blessure, et cédant à notre désir, à nos instances, Édouard partit pour l'Italie où, pendant deux ans, il étudia les grands maîtres de l'école italienne.

À son retour, il n'était plus le même ; ayant repris confiance, il était tout courage, tout ardeur : il avait l'espérance !

Il avait économisé la moitié de la pension que je lui servais en Italie. – Cette pension, il avait fallu se fâcher pour la lui faire accepter. – Donc, avec l'argent qu'il rapportait et le prix de quelques toiles qu'il avait envoyées d'Italie à un marchand de tableaux, il loua, à Montmartre, un atelier avec un petit logement à côté. Et le voilà qui travaille, qui travaille fort en vue de l'exposition de peinture où il espère bien que les deux tableaux qu'il fait seront admis.

Mon fils et moi nous étions enfin tranquilles, rassurés au sujet d'Édouard, et je disais à André :

« – Le voilà parti, bien parti, et laissons-le aller puisqu'il veut maintenant voler de ses propres ailes ; je crois bien, cette fois, que nous n'avons plus rien à redouter. »

Comme je me trompais ! Un des tableaux du pauvre enfant, – son meilleur, paraît-il – fut refusé ; l'autre, qui est véritablement une belle œuvre, ne fut pas remarqué, comme je vous l'ai dit.

Édouard ne vient plus nous voir, nous n'entendons plus parler de lui. Qu'est-ce que cela signifie ? André va plusieurs fois chez lui sans parvenir à le rencontrer.

Toutefois, je ne suis pas trop inquiète, d'abord ; je sais ce qu'il a dépensé, quels sont ses frais d'entretien et autres, et, d'après mon calcul, il doit lui rester tout près d'un millier de francs.

Mais les jours et les semaines passaient et dans ces derniers temps, je devins sérieusement inquiète. N'y pouvant plus tenir, je dis à André :

« – Il faut voir Édouard, il le faut absolument, et savoir ce qu'il fait. »

André partit pour Paris, il y a trois jours de cela, mademoiselle : plus favorisé que les autres fois, il trouva Édouard chez lui ; mais dans quel état, dans quel dénuement, grand Dieu ! Découragé comme il ne l'avait jamais été, écœuré, dégoûté de tout, même de la vie, il avait cessé de travailler, se disant qu'il était sans talent, qu'il n'était bon à rien et que travailler était inutile.

– Oh ! le malheureux ! murmura Claire pâle comme une morte.

– Il avait laissé venir à lui la misère, sans vouloir pousser un cri de détresse, et la misère la plus épouvantable l'avait saisi comme une proie.

Après avoir tout engagé au Mont-de-Piété, jusqu'à ses vêtements et son linge, le malheureux attendait la mort par la faim !

– Mon Dieu ! gémit Claire.

– Comment était-il tombé dans cette misère ? Parce que, comptant sur ses tableaux, sur un succès à l'exposition, il avait donné tout ce qui lui restait d'argent à une pauvre

veuve, mère de quatre petits enfants, qui étaient sans vêtements et sans pain !

– Ah ! ah ! ah ! fit la jeune fille.

Et elle fondit en larmes.

– André, continua la Dame en noir, parla à Édouard comme il ne l'avait jamais fait, avec sévérité et autorité, mais en même temps avec son cœur ; il fit promettre au désespéré de se remettre au travail et, pour les besoins les plus pressants, il le força à accepter, ce qui était le plus difficile de tout, une petite somme d'argent, mille francs, je crois.

Hélas ! le malheureux enfant n'est pas sauvé ; il va essayer de reprendre la lutte, mais comme le dit André, et je pense comme mon fils, à la première déception, au premier choc, il retombera dans le découragement, le désespoir, et il y a à craindre qu'il ne soit terrassé, cette fois, pour ne plus se relever.

Brusquement, Mlle Dubessy se dressa sur ses jambes, fit le tour du salon très agitée, puis, se rapprochant de la Dame en noir :

– Je suis riche, dit-elle d'une voix brève, un tiers de ma fortune appartient à mon cousin, je le lui donnerai !

Mme Clavière secoua tristement la tête et répondit :

– Je vous ai déjà dit qu'il refuserait.

– Mais, enfin, pourquoi ?

– Parce qu'il ne voudrait rien qui vînt de M. Teissier qui a été si impitoyable, si cruel pour sa mère.

– Ah ! c'est vrai !

– Connaissez donc votre cousin, mademoiselle : s'il n'avait qu'une grande dignité, on pourrait encore vaincre certaines de ses révoltes intérieures ; mais c'est l'âme la plus fière qui soit au monde. Il m'est reconnaissant de ce que j'ai fait pour lui jusqu'au jour où il a pu croire qu'il pouvait se suffire à lui-même et ne plus être une charge pour moi. À partir de ce moment, s'il ne s'est pas senti humilié de mes bienfaits, il en a horriblement souffert. Je l'ai compris, je l'ai vu, et je n'ose plus lui dire : Prends, mais prends donc !

Il trouve que j'ai bien assez fait pour lui et qu'il n'a plus le droit de prendre quoi que ce soit de ce qui appartient à André. Ah ! il sait bien que ma bourse lui est toujours ouverte, mais il aimerait mieux mourir que de me crier : – Je manque de tout, j'ai faim !

Le visage de la jeune fille parut s'illuminer.

– Mais c'est un caractère, c'est une grande et belle nature ! s'écria-t-elle avec une sorte d'enthousiasme. Ah ! je comprends cela, moi !

– Malheureusement, avec de pareils sentiments, si élevés qu'ils soient, et précisément parce qu'ils sont élevés, on s'éloigne de ceux qui vous aiment, qui peuvent vous venir en aide, et, drapé dans sa fierté, on se laisse écraser.

Ah ! s'il était véritablement mon fils et que je pusse faire ce que fait une mère pour son enfant, enfin, si j'avais le droit d'exiger, j'aurais bien vite renversé pour lui tous les obstacles de la vie !

Vous êtes immensément riche, mademoiselle ; mais j'ai aussi ou plutôt mon fils a aussi une grande fortune ; car tout ce qui me vient de mon mari appartient à André. Mais l'argent, l'argent, qu'est-ce que c'est que l'argent ?… Comme

je jetterais à la mer un million, deux millions, s'il le fallait, pour rendre à Édouard la confiance, la foi qui s'est éteinte en lui !

Mlle Dubessy regardait maintenant la Dame en noir avec stupéfaction.

– Quoi ! madame, fit-elle, vous êtes riche, très riche ?

– Oui, mais je ne connais pas le chiffre de la fortune que mon fils aura un jour quand, ayant subi les dernières épreuves de la première jeunesse, il en pourra faire un noble usage. Grâce aux soins d'un vieil ami, qui s'occupe des intérêts de mon fils et des miens, les millions se sont accumulés ; il y en a quinze ; vingt, peut-être davantage.

– Et M. André Clavière sait qu'il a une aussi grande fortune ?

– Non, il l'ignore.

– Ah ! madame, madame ! prononça Claire avec un accent de tristesse profonde.

– Eh bien, mon enfant, qu'avez-vous ?

– Je vais vous le dire, car je suis franche aussi, moi, madame ; sans le vouloir, sans vous en douter même, vous faites souffrir votre fils.

– Que dites-vous ? exclama Mme Clavière en pâlissant.

– Je dis, madame, que M. André souffre et qu'une autre personne qui m'est chère, mon amie Henriette de Mégrigny souffre également. André et Henriette s'aiment, madame.

– Peut-être, en effet, commencent-ils à s'aimer ; mais il n'y a pas encore l'amour.

– Madame, l'amour profond, l'amour qui donne toutes les joies ou des souffrances cruelles est dans le cœur de l'un et de l'autre.

– Ah ! vous ont-ils donc fait leurs confidences ?

– Henriette ne m'a pas caché qu'elle aimait M. André de toute son âme ; quant à lui, il se tait… En me parlant de son amour pour André, Henriette, en même temps, me confiait son chagrin.

– Son chagrin ?

– Qui est tout entier dans le silence que garde M. André, dans sa trop grande réserve.

– Mais…

– Pourquoi M. André ne dit-il pas à Henriette qu'il l'aime ? Je vais vous l'apprendre, madame. Votre fils ne parle pas parce qu'il sait que Mlle de Mégrigny est riche et qu'il se croit pauvre. Ah ! M. André Clavière a aussi du caractère et de nobles sentiments !

La Dame en noir eut un ineffable sourire.

– Mademoiselle Claire, dit-elle, vous m'ouvrez les yeux et je vous en remercie ; je ne laisserai pas souffrir longtemps votre amie Henriette et mon fils ; nous donnerons un heureux dénouement à ce petit roman d'amour.

– Oh ! madame, comme vous êtes bonne !

– J'aime mon fils, répondit Mme Clavière avec émotion, et depuis longtemps, très longtemps, Henriette, ma filleule, est déjà un peu ma fille. Mais c'est d'Édouard, de votre

cousin que je dois d'abord m'occuper ; après, rassurée de ce côté, je pourrai mieux penser aux autres.

– Eh bien, voyons, qu'est-ce que nous allons faire ? dit la jeune fille en reprenant sa place à côté de la Dame en noir.

XV

UN SOURIRE DU CIEL

Madame Clavière resta quelques instants silencieuse, promenant ses regards autour d'elle, comme si elle eût fait l'inventaire du salon, puis répondit :

– Mademoiselle Claire, vous avez à Grisolles, m'a-t-on dit, de véritables richesses comme peintures décoratives ; des fresques, des panneaux qui sont autant de merveilles ; on m'a parlé d'un plafond de salle à manger et d'un autre de salon qui seraient des chefs-d'œuvre uniques dans le monde.

– Oui, se sont des fresques de Boucher, et l'on est venu de très loin pour les admirer et même en prendre des copies. La plupart des panneaux décoratifs sont également de Boucher, de Watteau et de deux ou trois autres grands artistes du XVIII[e] siècle, au nombre desquels se trouve Greuze qui, sur la demande et les insistances du propriétaire d'alors, a bien voulu reproduire, sur deux panneaux en face l'un de l'autre, sa laitière et sa jeune fille à la colombe.

Le châtelain, qui, après avoir fait restaurer Grisolles complètement, a encore dépensé de grosses sommes pour sa décoration intérieure, est le marquis de Ligouac, un Breton, qui a habité le château pendant plus de soixante ans.

Le marquis, puissamment riche, et n'ayant pas d'héritier direct, ne regardait pas à la dépense pour satisfaire ses fantaisies ; grand amateur des choses d'art, il était

constamment entouré d'artistes qu'il faisait vivre et que souvent même il enrichissait.

Après lui, le château a passé successivement en plusieurs mains et l'on n'a pas toujours eu pour ces peintures dont nous parlons, tout le respect qui leur était dû ; de sorte que, laissées dans un état d'abandon désolant, presque toutes sont plus ou moins dégradées. Les deux plafonds, entre autres, sont abominablement abîmés, et cela parce qu'une main d'artiste inhabile y a touché, soi-disant pour leur rendre leur éclat primitif ; il aurait mieux fait de les laisser tels qu'ils étaient.

– C'est ce que l'on m'a dit.

– Ce travail déplorable a été commandé par la personne qui possédait Grisolles avant que mon père achetât le domaine à ses héritiers, quelque temps après la mort de mon grand-oncle Teissier.

M. Lambert, – c'est le nom du précédent propriétaire, – avait la prétention d'être grand connaisseur en matière d'art, ce qu'il n'a pas prouvé toujours. Cependant, il y a cette justice à lui rendre, que tous les tableaux qu'il a achetés ou fait acheter, afin de former une galerie, sont des œuvres remarquables, signées, d'ailleurs, de noms connus.

– Et, aujourd'hui, cette belle galerie de tableaux vous appartient ?

– Mon Dieu, oui ; en se rendant acquéreur du château, mon père a aussi acheté toutes les œuvres qui s'y trouvaient, et, certainement, bien au-dessous de leur valeur. Mais il en est des tableaux comme des peintures décoratives, beaucoup de toiles sont en mauvais état, couvertes de gerçures,

éraillées, déchirées, trouées ; par endroits même, la couleur a disparu.

– Est-ce que vous n'avez pas encore songé à une restauration de toutes ces belles choses ?

– Si, mais…

– Dites.

– J'ai toujours craint qu'on ne leur fît plus de mal que de bien.

– Peut-être avez-vous eu raison, mademoiselle ; mais vous trouverez facilement un artiste consciencieux et de talent à qui vous pourrez confier en toute assurance ce travail aussi important que délicat.

– Édouard Lebel, mon cousin ?

– Eh bien, oui, mademoiselle Claire, Édouard Lebel, qui a le respect des grands maîtres, qui les a sérieusement étudiés, qui s'est inspiré de leur sentiment et qui, en Italie, surtout, a découvert le secret de l'emploi des couleurs.

Voilà le travail qu'il faut lui donner à faire ; voilà comment nous allons pouvoir raffermir son âme, réchauffer son cœur, lui faire retrouver la foi ; enfin voilà le moyen de le sauver !

– Je n'hésite pas, madame, mais comment faire ? D'après tout ce que vous m'avez dit de lui, du moment qu'il saura que je suis sa cousine, il refusera de venir.

– Il ne le saura pas, il ne doit pas le savoir. Il viendra ici comme vous étant tout à fait étranger, parce que l'on vous a parlé de lui et de son tableau *la Femme et le Fils du Franc-*

tireur, et qu'il vous a plu de le choisir pour la restauration de vos peintures.

Vous le traiterez comme un étranger et en même temps avec tous les égards que l'on doit à un artiste de talent. Du reste, ma chère enfant, je m'en rapporte entièrement à vous sur ce point délicat ; vous êtes une âme vaillante, et vous saurez être à la hauteur de votre rôle. Ah ! gardez-vous bien de lui laisser rien deviner, rien soupçonner, car, alors, je ne sais pas ce qui adviendrait !

Mais pour qu'il arrivât à connaître la vérité, il faudrait qu'il apprît que mademoiselle Claire Dubessy est la fille d'Antoinette Rondac, la petite-nièce de Robert Teissier. Vous aurez donc à veiller à ce que les noms de Teissier et de Rondac ne soient jamais prononcés devant lui.

– Cela me sera facile : on ne parle jamais ici de mes grands-parents que personne n'a connus ; et si l'on rappelle le souvenir de mon père et de ma mère, on dit toujours M. Dubessy, Mme Dubessy.

– Il peut y avoir un danger du côté de votre tuteur.

– Non, il sera prévenu.

– Allons, tout ira bien.

– Je l'espère. Mais il faudra le payer ?

– Certainement, comme tout homme que l'on emploie à un travail quelconque.

– Cela me sera bien pénible : donner de l'argent à lui, mon cousin !

– Il le faut bien, puisqu'il sera appelé au château pour des travaux à rétribuer. Mais c'est là, dans cet argent qu'il recevra, qu'il aura gagné, qu'est le résultat que nous voulons obtenir : lui rendre le courage et la confiance en lui-même.

– Oui, je comprends très bien. Maintenant que vais-je avoir à faire ?

– Vous n'avez plus qu'à attendre notre jeune artiste.

– Alors, c'est vous qui vous chargez…

– Oui, de tout. Pas moi-même, vous le comprenez, mais un ami que je ferai agir. Peut-être une petite lettre de vous sera-t-elle nécessaire ; dans ce cas je vous la demanderai, en vous disant ce que vous aurez à écrire.

– Est-ce que vous ne reviendrez pas à Grisolles ?

– Si, certainement ; mais plus tard, quand nous aurons complètement réussi. En attendant, nous nous écrirons ; il faudra que vous me teniez au courant de ce qui se passera ici.

– Oh ! oui, je vous écrirai… souvent.

La Dame en noir se leva.

– Est-ce que vous me quittez déjà ? demanda Claire.

– Oui, je pense prendre le premier train.

– N'allez-vous donc pas me faire l'amitié de déjeuner avec moi ?

– Oh ! j'accepterais avec le plus vif plaisir ; mais ce serait une imprudence, il ne faut pas que ma visite puisse donner lieu à des commentaires.

Mlle Dubessy laissa échapper un soupir.

– Ainsi, vous retournez immédiatement à Pithiviers ? dit-elle.

– Non, je n'y serai que demain ; je vais me rendre directement à Paris, vous savez pourquoi.

– Alors, c'est tout de suite ?

– Perdre du temps est inutile, et cela pourrait être dangereux. Il est plus que probable qu'avant de venir s'installer à Grisolles pour travailler, Édouard vous aura fait une première visite afin d'examiner ce qu'il aura à faire. Vous pouvez donc vous attendre à le voir arriver d'ici à quelques jours. Si on a besoin de la lettre dont je vous ai parlé, je vous la demanderai par une lettre que je vous écrirai demain matin et que vous détruirez ou placerez en lieu sûr.

– Soyez tranquille.

– Maintenant, chère enfant, embrassons-nous, et à bientôt.

Un instant après, ayant eu soin de baisser son voile, la Dame en noir sortait du château.

Restée seule, Mlle Dubessy ne s'était pas remise à son piano. Assise sur la causeuse, la tête inclinée, les yeux à demi fermés, elle songeait.

*

* *

Édouard Lebel n'avait pas voulu manquer à la promesse qu'il avait faite à André. Il avait acheté deux toiles sur châssis, ce qui indiquait sa bonne volonté de travailler, avait

placé l'une sur le chevalet, remis des couleurs sur une palette neuve et repris ses brosses. Enfin, il peignait. Quoi ?

La fenêtre d'en face avec ses volubilis, ses pois de senteur, ses gobéas blancs et bleus et, au milieu de cet encadrement fleuri, les deux jeunes filles blondes qu'il voyait apparaître de temps à autre, mais qui ne se doutaient guère qu'elles servaient de modèles à l'artiste.

Il travaillait mollement, sans plaisir, le pauvre garçon, et cependant ce qu'il faisait était bien, très bien même. Mais il lui semblait que c'en était fini de son inspiration, que ce qui lui manquait maintenant, lui manquerait toujours, car il ne les retrouverait plus, c'étaient ses illusions d'une part, de l'autre la flamme de l'âme.

On frappa à la porte de l'atelier.

Édouard tressaillit, puis, nonchalamment, se leva et alla ouvrir, sa main gauche tenant la palette et le pinceau dont il se servait.

Il se trouva en face d'un homme grave, à la figure sympathique qu'il reconnut. C'était M. Duchemin, un vieux marchand de tableaux, qu'il avait rencontré une fois, chez un artiste, pauvre comme lui mais avec qui il n'était pas entré en relations.

– Bonjour, monsieur Lebel, dit le vieillard ; vous allez bien, tant mieux ; vous travaillez, tant mieux encore pour l'art, qui a toujours à y gagner.

Édouard ébaucha un sourire amer.

Le vieillard s'était avancé et placé devant le chevalet.

– Hé, hé, fit-il, c'est joli, cela, c'est joli ; de la grâce, de la fraîcheur ; c'est jeune, c'est coquet ; mais oui, oui, c'est bien, c'est charmant. Ces fleurs qui sortent des feuillages et ces ravissantes têtes blondes…

– Tout cela, monsieur, n'est encore qu'à l'état d'ébauche.

– Sans doute ; mais, déjà, on peut juger l'œuvre.

Le marchand s'assit sans façon sur un escabeau.

– Mais, monsieur, fit Édouard, voilà une chaise.

– Laissez donc, je me trouve très bien ainsi. Vous vous demandez, sans doute, quel est le but de ma visite ?

– En effet, monsieur ; mais je sais d'avance que vous ne venez pas m'acheter ou me commander un tableau.

– Mon jeune ami, vous pourriez vous tromper. Je ne viens pas vous trouver pour cela, c'est vrai, mais pour une autre chose qui, je l'espère, ne vous fera pas déplaisir.

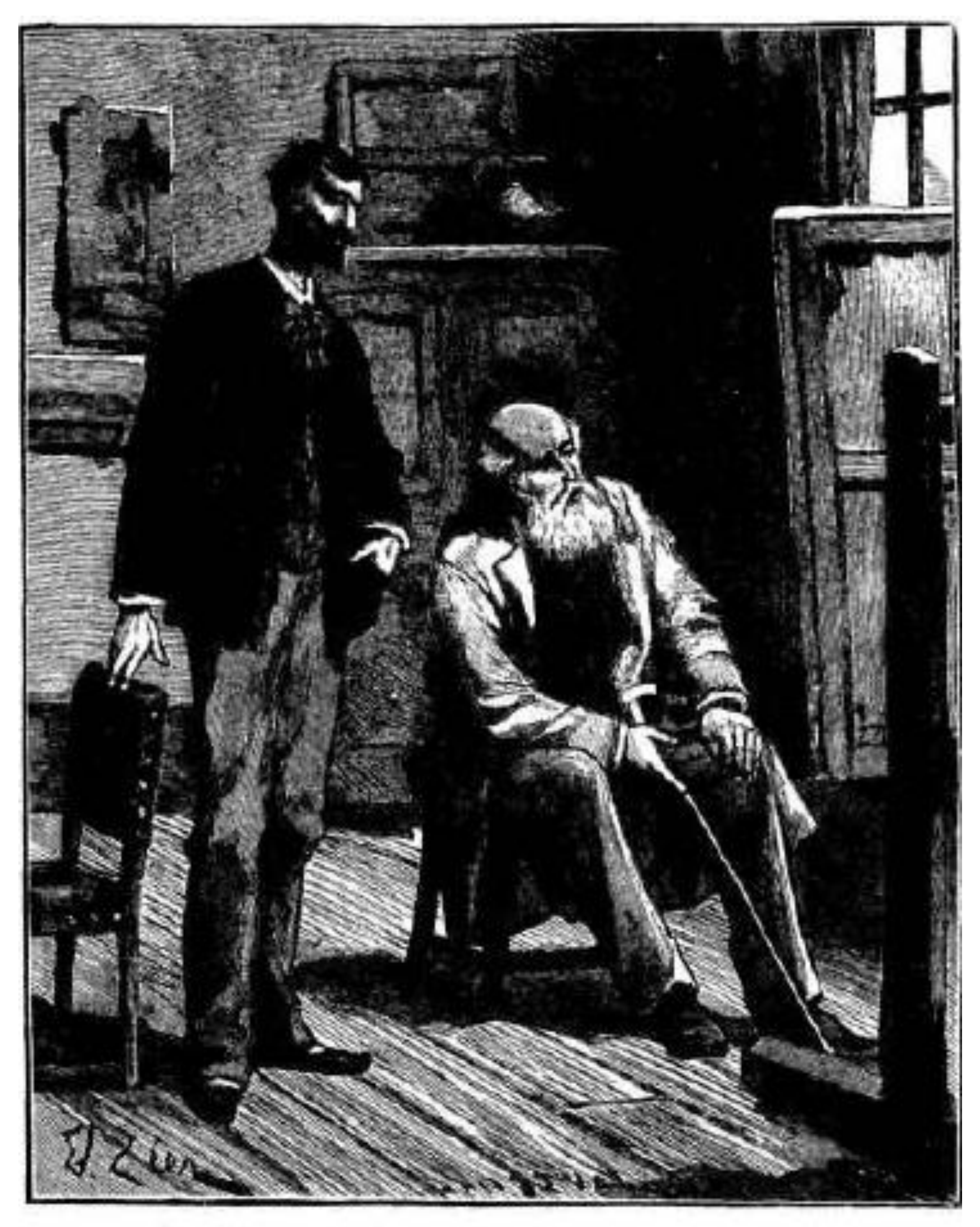
– Ah ! Et de quoi s'agit-il ?

– Un tableau que vous aviez au dernier salon a été vendu…

– Oui ; mais à quel prix !

– Oh ! beaucoup au-dessous de sa valeur. Je sais ce qui s'est passé… Je n'ai pas à dire de mal d'un confrère ; mais en cette circonstance M. Tarade n'a pas agi comme il le devait ; il n'a pas su prendre en mains vos intérêts. Néanmoins ce tableau est appelé, peut-être, à vous porter bonheur.

– Rien ne me porte bonheur, à moi, répondit l’artiste avec amertume.



Le marchand s’assit sans façon sur un escabeau. (P. 1111.)

– Nous verrons cela, écoutez donc : votre tableau est maintenant en Angleterre chez un lord, qui est très heureux de le posséder ; mais avant de traverser la Manche, il a été vu et examiné par M. Biacchi, un Italien, qui l'a trouvé admirable et a regretté de ne pas l'avoir acheté pour sa galerie.

Je dois vous dire que M. Biacchi a une grande fortune, qui lui permet d'encourager les arts, et que cet ami des artistes, cet amateur, se connaît en peintures mieux que pas un. Nous sommes en relations depuis une dizaine d'années et il est devenu mon ami. Or, c'est lui qui m'a chargé de venir vous trouver et de vous faire une proposition que vous accepterez, je l'espère.

Voici la chose :

M. Biacchi a parlé de vous ou plutôt de votre tableau, dans une réunion de personnes parmi lesquelles se trouvait une demoiselle Dubessy plusieurs fois millionnaire, et qui possède dans le département de la Vienne, près Poitiers, un splendide château, quasi-historique.

Outre une très riche galerie de tableaux dus à des maîtres des écoles française, italienne, espagnole, hollandaise, il existe dans ce château, le château de Grisolles, des peintures décoratives, fresques, panneaux, qui sont à eux seuls une richesse inappréciable. Dans tout cela, il y a des choses bien conservées, d'autres qui sont en assez piteux état, paraît-il, et qui réclament une restauration.

Par suite de ce qu'on lui a dit de M. Édouard Lebel, c'est à lui que Mlle Dubessy désire confier ces travaux aussi importants que délicats à exécuter.

– À moi, à moi ?

– Oui, à vous, mon jeune ami.

– Quoi, c'est moi qu'on vient chercher quand il y a tant d'artistes de grand talent, connus !…

– Assurément, M[lle] Dubessy veut avoir un artiste de talent, et vous en avez.

– Oh !

– Ne soyez pas trop modeste, vous avez du talent, plus encore que vous ne le croyez ; et quand M. Biacchi m'a demandé si vous étiez bien l'artiste qu'il fallait aux magnifiques peintures du château de Grisolles, je n'ai pas hésité à répondre : oui. Vous dites qu'on aurait pu choisir un artiste en renom ; sans doute ; mais voilà précisément ce que M[lle] Dubessy ne veut pas, et si c'est de vous qu'elle a fait choix, c'est qu'elle désire que le travail en question soit exécuté par un jeune peintre n'ayant pas encore acquis la renommée. Que voulez-vous, monsieur Lebel ? elle a ses idées, cette demoiselle.

– Je comprends, un pauvre diable à faire travailler presque pour rien ; c'est un genre d'exploitation qui en vaut un autre.

– Vous avez tort de parler ainsi, mon jeune ami, répliqua le vieillard en secouant la tête, car vous vous trompez du tout au tout.

Il tira de sa poche une lettre qui était dans son enveloppe et la tendit au jeune homme, en lui disant :

– Tenez, voici une lettre de M[lle] Dubessy, lisez : L'enveloppe portait cette suscription :

Monsieur Biacchi,

47, boulevard Magenta.

Paris.

Édouard ouvrit la lettre et lut :

« Monsieur,

« Je ne veux plus attendre pour faire remettre en meilleur état les belles peintures de Grisolles que vous avez vues et admirées et qui, depuis trop longtemps, souffrent des outrages du temps.

« M'en rapportant entièrement à ce que vous m'avez dit de M. Édouard Lebel et de son talent, c'est décidément à ce jeune artiste, bien qu'il ne soit pas encore connu et même un peu à cause de cela, que je désire confier ce travail de restauration qui devient de plus en plus urgent.

« Je n'ai qu'une crainte, c'est que M. Lebel ne trouve Grisolles trop loin de Paris et n'accepte pas.

« Je ne sais pas bien quels honoraires on peut offrir à un artiste pour ces travaux qui demandent tant de patience et de soins ; cependant je crois que la table, le logement et mille francs par mois peuvent être acceptés. Ceci pour la main-d'œuvre seulement, attendu que je me réserve de récompenser ensuite le talent de l'artiste.

« Enfin je compte sur vous et j'espère que vous réussirez auprès de M. Édouard Lebel. Vous pouvez lui dire qu'il sera à Grisolles comme un ami et y jouira de la plus grande liberté.

« Il va sans dire que s'il a besoin d'un ou de plusieurs aides, il pourra les amener avec lui. Ils seront nourris et logés au château et recevront les appointements que M. Lebel fixera lui-même.

« Veuillez agréer, etc. »

La lettre était signée *C. Dubessy*.

– Eh bien, mon jeune ami, qu'est-ce que vous dites ? demanda M. Duchemin.

– Je ne sais pas, je suis tellement surpris…

– Enfin vous avez lu, bien lu ?

– Oui.

– Mille francs par mois, la table et le logement, plus la récompense, les travaux terminés ; et elle sera belle cette récompense, car d'après ce que m'a dit mon ami Biacchi, cette demoiselle est grande et généreuse comme une princesse.

– C'est trop beau, c'est trop beau ! murmura Édouard.

– Allons donc ! Voilà encore que vous parlez à tort ; décidément, monsieur Lebel, on n'a pas le droit d'être aussi modeste que vous l'êtes, vous doutez trop de votre mérite. Enfin, acceptez-vous ?

– J'hésite, j'ai peur…

– Et de quoi avez-vous peur ?

– De ne pas pouvoir faire ce qu'on attend de moi.

– Mais je vous dis, moi, le vieux père Duchemin, que vous vous en tirerez à merveille. Mon garçon, une belle occasion de sortir de votre existence difficile s'offre à vous, ne la laissez pas échapper ; peut-être ne retrouveriez-vous jamais la pareille. Non seulement vous pouvez gagner une

forte somme, ce qui est à considérer ; mais ce travail vous sera agréable, à vous, qui aimez les grands maîtres et les avez sérieusement et consciencieusement étudiés à Paris et en Italie dans les musées. Mais c'est dans un autre musée, un musée inconnu que vous allez vous trouver. Est-ce que cela ne vous dit rien ?

– Cela, monsieur, fait battre mon cœur avec violence et vibrer toutes les cordes de mon âme !

Édouard se réveillait, il s'enflammait.

– À la bonne heure ! s'écria M. Duchemin, vos yeux brillent, votre front s'éclaire ; allez, je m'y connais, vous êtes un artiste inspiré ! Marchez, marchez donc, et que plus rien ne vous arrête !

Édouard s'était levé ; déjà il n'était plus le même homme.

La tête haute, le regard illuminé, il regardait le ciel qui lui envoyait enfin un de ses sourires. Maintenant l'enthousiasme rayonnait sur son visage tout à l'heure si sombre.

– Oui, se disait le vieillard, qui avait vu s'opérer la métamorphose, oui, c'est vrai, il y a dans ce jeune homme un grand artiste !

Il se leva à son tour, et mettant la main sur l'épaule d'Édouard :

– Ainsi, c'est entendu, dit-il, vous irez à Grisolles ?

– Oui. Mais avant tout, il faut que je voie ce qu'il y a à faire.

– C’est juste, il est nécessaire que vous sachiez… Et quand irez-vous… voir ?

– Je partirai demain.

– Bravo !

M. Duchemin saisit la main de l’artiste et la serra dans les siennes.

– À propos, mon jeune ami, reprit le vieillard, n’avez-vous pas ici un tableau que vous appelez la *Prière des enfants ?*

Le front d’Édouard se rembrunit.

– Ah ! oui, répondit-il, un tableau que le jury de l’exposition a refusé.

– Heu ! ces messieurs-là se trompent quelquefois.

– Ils ne devraient jamais se tromper, murmura le jeune homme.

– Voulez-vous me faire voir cette *Prière des enfants !*

– Si cela vous est agréable, monsieur Duchemin, je ne demande pas mieux.

Édouard tira le tableau du coin où il l’avait pour ainsi dire caché, et le plaça devant le vieillard.

Celui-ci, grave, silencieux, resta quelques instants en contemplation devant l’œuvre.



Édouard se retourna vivement. (P. 1119.)

Édouard, anxieux, palpitant, attendait le jugement de M. Duchemin, qu'il savait l'expert le plus autorisé de Paris en matière d'œuvres d'art.

Le vieillard se retourna vers l'artiste, et la main tendue vers le tableau :

– Voilà, prononça-t-il, voilà ce qu'ils ont refusé, les aveugles, car je ne peux pas dire les ânes !…

– Mais ce n'est donc pas une affreuse croûte ? s'écria Édouard.

– Monsieur Lebel, répondit la marchand, la *Prière des enfants* est une œuvre, une belle œuvre, et si elle était de tel ou tel que je pourrais nommer, elle ne serait pas marchandée à trente mille francs ; mais son heure viendra, car un jour, vous aussi vous serez connu.

Ce qu'éprouvait Édouard à ce moment ne saurait se décrire.

Il se jeta au cou du vieillard et éclata en sanglots en l'embrassant.

– Mon jeune ami, reprit M. Duchemin, si vous le voulez, je ferai prendre ce soir votre tableau ; je ne sais pas ce que je pourrai le vendre, mais je suis prêt à vous avancer immédiatement quatre mille francs sur la *Prière des enfants*.

– Je vous remercie, monsieur, répondit Édouard d'une voix vibrante d'émotion, oh ! oui, je vous remercie bien ; mais je n'ai pas besoin d'argent, puisque je vais en gagner. Et puis, maintenant que je sais que ma *Prière des enfants* n'est pas sans valeur, je ne veux plus la vendre, je la donnerai.

– Ah ! Et à qui voulez-vous faire ce magnifique cadeau ?

– À la maison hospitalière où, pauvre petit orphelin, j'ai été élevé, à la Maison maternelle de Boulogne.

Le vieillard s'inclina devant l'artiste avec une sorte de respect.

XVI

COUSIN ET COUSINE

Mlle Claire Dubessy avait eu, comme presque tous les jours, quelques personnes à déjeuner, parmi lesquelles se trouvaient les inévitables Mme de Linois et son fils, toujours empressés, l'un et l'autre, à faire leur cour à la richissime héritière.

On était au salon, où l'on causait des choses du jour, et beaucoup plus de ce qui se passait à Paris que dans l'ouest et sud-ouest de la France ; car les oisifs de province, les gens riches, les fonctionnaires de tous ordres sont plus souvent à Paris par la pensée que chez eux, ce qui explique l'intérêt avec lequel nos bons provinciaux lisent les journaux mondains de la capitale, qui leur parlent des toilettes de mesdames X, Y, Z ; de la nouvelle pièce à l'Opéra, au Théâtre-Français, à l'Opéra-Comique, au Gymnase, même aux Bouffes ; des comédiens, des comédiennes, chanteurs et chanteuses en renom ; des étoiles de cafés-concerts ; des scandales du jour, enfin de tous les potins des salons et des boulevards parisiens.

Claire était distraite, n'écoutait pas ce que l'on disait, et l'on aurait facilement remarqué, si on l'eût voulu, qu'elle ne s'amusait guère.

La causerie devenant de moins en moins intéressante, ce qui arrive toujours quand on parle pour ne rien dire, une

grande demoiselle sèche, pas jolie du tout, se mit au piano sous le prétexte d'égayer la société, mais en réalité pour écorcher les oreilles trop complaisantes, en tapotant les notes d'une fantaisie sur les motifs de la *Norma*.

Après avoir frappé deux petits coups pour s'annoncer et sans attendre qu'on lui répondit, Julie, la jeune femme de chambre, entra presque mystérieusement dans le salon, s'approcha de sa maîtresse et lui dit quelques paroles à l'oreille.

Aussitôt Claire se leva. Son air ennuyé, avait disparu et sa belle physionomie s'était animée.

Tous les regards se fixèrent sur Mlle Dubessy, et dans ces regards on lisait une curiosité grosse d'interrogations.

La grande demoiselle pas jolie s'était arrêtée au beau milieu de son morceau et, non moins curieuse que les autres, s'était tournée du côté de la jeune châtelaine.

– Messieurs, et vous aussi, mesdames, dit Claire, je vous prie de m'excuser ; je suis obligée de vous quitter.

– Une visite ? interrogea Mme de Linois.

– Oui, madame, c'est une visite.

– Mais pourquoi ne faites-vous pas entrer ici la ou les personnes ?

– Parce que je n'ai pas à vous présenter aujourd'hui M. Édouard Lebel, cet artiste peintre dont je vous ai parlé, et que je vais charger de remettre en bon état les peintures de Grisolles.

– Édouard Lebel, fit un grave magistrat, je ne connais pas ce nom-là. Est-ce que le nom de ce peintre vous est connu ? ajouta-t-il, s'adressant à la galerie.

– Je ne le connais pas du tout, répondit un vieux beau, ayant longtemps demeuré à Paris, et qui se targuait de connaître tous les personnages de marque de la capitale.

– Ni moi, ni moi, dirent les autres.

– M. Édouard Lebel, répliqua froidement Mlle Dubessy, n'est pas encore célèbre comme Détaille, Carolus-Duran, Bonnat, Puvis de Chavannes, Meissonier, Mélingue, Rochegrosse et tant d'autres ; mais il a du talent, beaucoup de talent, et il est l'artiste qu'il faut ici.

– Est-ce qu'il est jeune ?

– Entre vingt-cinq et trente ans, m'a-t-on dit ; car je ne l'ai pas vu encore.

– Alors, vous allez lui faire examiner toutes vos belles peintures ?

– Il vient pour cela.

– Mais, chère demoiselle, dit Mme de Linois, nous pouvons tous vous accompagner dans cette intéressante visite.

– M. Édouard Lebel vient ici aujourd'hui pour examiner le travail qu'il va avoir à exécuter ; il a besoin, pour cela, de calme et de réflexion ; plusieurs personnes autour de lui le gêneraient, le troubleraient ; je n'accepte donc pas, chère madame, l'offre aimable que vous me faites. Et comme je puis être retenue assez longtemps, je prie M. Darimon de vouloir bien me remplacer auprès de vous.

Et, s'adressant au vieillard :

– Mon cher tuteur, ajouta-t-elle, veuillez tenir compagnie à ces dames et à ces messieurs, qui vont aller se promener dans le parc.

C'était dire que personne ne devait rester au salon ; on le comprit, car tout le monde se leva, non sans faire un peu la grimace. La jeune fille fit une révérence et sortit aussitôt. Julie l'attendait dans l'antichambre.

– Où est notre artiste ? demanda-t-elle.

– Je l'ai fait entrer dans le boudoir de mademoiselle.

– C'est bien, Julie, merci. Je vais avoir besoin de vous, ne vous éloignez pas.

Très émue, Claire se dirigea vers le petit salon Pompadour où elle entra si doucement, que le jeune homme, absorbé dans la contemplation d'un superbe panneau peint par Boucher, n'entendit pas le froufrou de la robe de la jeune fille, se glissant entre les pans de la tenture.

Elle resta un instant immobile, examinant la taille élancée, bien prise du jeune homme, qui lui tournait le dos.

Voyant qu'il se croyait toujours seul, elle rompit le silence par ces mots :

– Monsieur, je suis maintenant tout à vous.

Édouard se retourna vivement.

À la vue de l'adorable créature qui était devant lui, il fit un pas en arrière comme ébloui de tant de charme et de beauté.

On ne lui avait pas dit si Mlle Dubessy était jeune ou vieille ; en entrant au château, il s'était attendu à se trouver en présence d'une vieille fille maniérée, prétentieuse, ayant tous les ridicules de la provinciale parvenue ; au lieu de cela, c'était une toute jeune fille, simple, gracieuse, distinguée, à l'air modeste et belle comme un ange, qui s'offrait à ses yeux ravis.

Mais cette délicieuse enfant était-elle bien Mlle Dubessy ?

– Pardon, mademoiselle, balbutia-t-il, en s'inclinant, pardon, mais…

– Monsieur, dit-elle de sa voix harmonieuse et douce, je dois, avant tout, me présenter à vous : je suis mademoiselle Claire Dubessy.

Il s'inclina de nouveau respectueusement.

Puis ils restèrent un instant silencieux, se regardant.

Lui, complètement sous le charme, se disait :

– Comme elle est belle ! Oh ! l'adorable jeune fille !

Claire pensait, en l'examinant de ce regard de femme clair, profond et si sûr dans le jugement :

– La Dame en noir m'a bien dit ce qu'il était ; oui, c'est bien ainsi que je me le figurais : grand, bien fait, le regard doux, le front intelligent, triste de sa pauvreté ; oui, il a les sentiments élevés, il est bon, il a du cœur ! Sa pâleur, ses joues amaigries, parlent de ses souffrances passées ! Oh ! pauvre garçon, pauvre garçon !

Ce fut Édouard qui rompit le silence.

– Mademoiselle, dit-il, vous étiez en société et je vous ai dérangée ; pardonnez-moi de m'être présenté à un moment si mal choisi.

– J'étais en société, en effet, répondit-elle ; mais rassurez-vous, vous ne m'avez point dérangée ; je sais être libre ou me rendre libre quand il me plaît. Je dirige mes actions comme je crois devoir le faire et je ne suis l'esclave de personne. Ah ! je serais vraiment malheureuse si, parce que beaucoup de gens aiment à venir à Grisolles, je ne m'appartenais pas un peu. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis maintenant tout à vous.

Mais asseyez-vous, je vous prie, là, dans ce fauteuil, nous allons causer…

Après un bout de silence, et le jeune homme s'étant assis, elle reprit :

– Quand je suis entrée, vous regardiez ce panneau ?

– Je l'admirais, mademoiselle, comme j'ai admiré les trois autres : ce sont de purs chefs-d'œuvre.

– Vous avez ici un échantillon de ce que vous verrez tout à l'heure.

On vous a dit, monsieur Lebel, ce que j'attendais de vous ?

– Oui, mademoiselle ; mais je suis venu à Grisolles afin de me rendre compte moi-même du travail à faire.

– Vous avez bien fait ; du reste, je vous attendais.

On vous a aussi parlé des conditions : si vous ne trouviez pas qu'elles fussent ce qu'elles doivent être, n'hésitez pas à me demander de les modifier…

– Mademoiselle, si j'avais quelque chose à dire à ce sujet, ce serait de trouver que vous êtes trop généreuse.

– Non, non, fit Claire, en secouant la tête. Enfin vous ne faites pas d'objections à ces conditions ?

– Aucune, mademoiselle.

– Voulez-vous que je vous les rappelle ?

– C'est inutile, mademoiselle ; j'ai sur moi la lettre que vous avez écrite à M. Biacchi et que m'a laissée M. Duchemin.

– Ah ! vous avez ma lettre, fit la jeune fille en rougissant.

Elle continua :

– Eh bien, je vous confirme de vive voix tout ce qu'elle contient : vous ne serez pas ici un étranger, mais considéré comme un ami. Quand je dis que vous aurez la table et le logement, cela indique que vous vous assoirez à ma table.

– Mais, mademoiselle…

– Oh ! ne redoutez pas le tête-à-tête : il y a toujours ici quelques personnes qui y viennent déjeuner et dîner ; et quand il ne m'arrive pas de ces visiteurs, – ce qui est rare – j'ai pour me tenir compagnie M. Darimon, mon vieux tuteur, avec qui vous vous entendrez très bien, vous verrez.

Vous n'aurez pas une chambre dans le château même ; mais un joli pavillon, qui se trouve dans le jardin, et que je vous montrerai tout à l'heure d'une fenêtre, sera mis à votre

disposition ; vous aurez là un logement complet, très confortable ; de cette façon vous serez mieux chez vous et plus libre.

– Oh ! mademoiselle, je suis vraiment confus…

– Monsieur Lebel, il y a une autre chose dont je veux vous parler aujourd'hui : il s'agit de la récompense que je me réserve de vous offrir lorsque vous aurez achevé votre travail.

– Mais, mademoiselle, mon travail aura été largement rétribué, et je n'accepterai pas…

– Monsieur Lebel, l'interrompit-elle vivement, auriez-vous le courage de me causer un chagrin ?

– Oh ! mademoiselle, que dites-vous là ?

– Eh bien, reprit-elle très émue et ayant comme des larmes dans la voix, cette récompense que je serai heureuse de vous offrir, vous l'accepterez de ma main, de cette main amie que je vous tends en ce moment.

Il la prit, cette main fine et blanche qu'elle lui tendait ; et en la portant à ses lèvres, entraîné par un élan d'enthousiasme, il laissa échapper un sanglot.

– Ah ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, mais vous êtes donc une divinité !

Claire, remuée dans tout son être, se détourna pour essuyer deux larmes, mais il les avait vues, ces deux larmes, et il se disait :

– Aussi bonne qu'elle est belle !

– À propos, reprit Claire après un bout de silence, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

– Non, mademoiselle, je vous remercie.

– Ne soyez pas plus que moi cérémonieux, monsieur : Julie, ma femme de chambre, est là qui attend mes ordres : en quelques minutes, ici même, sur ce guéridon, elle vous servira ce que vous désirerez.

– Je vous assure, mademoiselle, que je n'ai besoin de rien ; j'ai fort bien déjeuné à Poitiers.

– En ce cas, je n'insiste pas, dit la jeune fille en se levant.

Elle agita le cordon d'une sonnette et, aussitôt, Julie entra dans le boudoir.

– Monsieur Édouard Lebel va visiter notre musée, dit-elle ; vous et moi, Julie, allons lui tenir compagnie.

L'artiste suivit les deux jeunes filles.

Il examina d'abord le plafond du salon et celui de la salle à manger et ensuite les belles peintures décoratives sur panneaux des deux pièces. Silencieusement, il admirait.

– Eh bien, monsieur, interrogea Claire, vous ne dites rien ?

– Je regarde, mademoiselle, et n'ai pas assez de mes yeux pour admirer ; tout cela est beau, très beau.

– Oui, mais bien endommagé.

– La remise en bon état ne présentera pas de très grandes difficultés, mais exigera beaucoup de soins et du temps. L'artiste qui a déjà touché à ces belles peintures ne l'a

pas fait avec bonheur. Voyez, par exemple, ce pan de draperie : la couleur crie ; cela produit l'effet d'une bande de drap neuf cousue à une pièce de vieux drap.

– Comment ferez-vous ces réparations ?

– Un grattage est d'abord nécessaire ; ensuite il y aura à chercher, dans le mélange des couleurs, les tons et les nuances voulues, afin que les parties restaurées soient en complète harmonie avec l'ensemble. Nous procéderons pour les chairs de la même façon que pour les étoffes. Voilà un pied mal attaché à la jambe ; il n'est point dans la position qu'il avait primitivement.

– Comment voyez-vous cela ?

– Par le dessin de la jambe et le mouvement donné au genou. Ce mouvement implique celui du pied et trace nettement la ligne du dessin de la jambe entière.

La visite continua. Édouard était en extase devant les merveilles qui passaient sous ses yeux. Dans son admiration, il laissait à chaque instant échapper une exclamation.

– Admirable ! Charmant ! Délicieux ! Superbe !

Dans la galerie des tableaux, ne voyant que des chefs-d'œuvre, il se laissa emporter par l'enthousiasme.

– Que de merveilles ! s'écria-t-il.

Il y avait là des chefs-d'œuvre des écoles française, italienne, hollandaise, espagnole : des Titien, des Raphaël, des Michel-Ange, des Carrache, des Albane, des Van-Dyck, des Rembrandt, des Albert Durer, des Murillo, des Poussin, des Rubens, des Léonard de Vinci, des Greuze, des Corot, des David, des Delacroix, des Decamps, des Gros, des

Dupré, des Horace Vernet, des Léon Coignet, des Ary Scheffer, etc., etc.

Édouard n'avait pas besoin de voir la signature pour dire que tel tableau était de tel maître.

– Voilà un Decamps ; voici un Gros ; celui-ci est un Titien ; celui-là un Albane ou un Raphaël, et ainsi des autres.

– Mais vous connaissiez donc ces tableaux ! s'écria la jeune fille, ne cherchant pas à dissimuler son étonnement.

– Non, mademoiselle, répondit-il ; mais j'ai vu d'autres œuvres de ces maîtres, et c'est par le souvenir que j'en ai que je reconnais celles-ci.

– Je ne le cache pas, monsieur Lebel, je suis ravie de vous entendre : que de connaissances vous avez ! Mais je savais déjà que je pouvais avoir confiance en votre talent.

– Oh ! mon talent !… Quelques personnes disent que j'en ai.

– Ces personnes ne se trompent pas, vous en avez beaucoup ; ah ! que je suis heureuse qu'on m'ait parlé de vous !

– Mademoiselle…

– Enfin, vous avez vu le travail de réparation et vous voulez bien l'entreprendre, n'est-ce pas ?

– Oui, mademoiselle, et je tâcherai de n'être pas trop au-dessous de la confiance que vous mettez en moi, et de me rendre digne de toucher à ces chefs-d'œuvre.

– Monsieur Lebel, je suis sûre d'avance que vous ferez ici des choses magnifiques.

– Vous ne pourrez juger que quand vous me verrez à l'ouvrage.

– Et quand vous sera-t-il possible de vous y mettre ?

– Rien ne me retient à Paris, mademoiselle, et si vous n'y voyez aucun empêchement, je commencerai lundi prochain, dans trois jours.

– Rien ne s'y oppose. C'est donc entendu, lundi prochain, et vous arriverez dimanche.

– Oui, mademoiselle.

– Monsieur Lebel, reprit la jeune fille, veuillez, je vous prie, vous approcher de cette fenêtre.

Bien. Maintenant, à votre droite, vous voyez un petit bâtiment, genre chalet, qui s'élève derrière un massif de magnolias ? C'est le pavillon dont je vous ai parlé, et qui sera votre habitation pendant votre séjour à Grisolles.

Édouard s'inclina, sans répondre.

Après un silence, Claire reprit :

– Voyez-vous à peu près le temps que durera le travail de réparation ?

– Ce sera long, mademoiselle.

– Un an ?

– Peut-être deux. Mais si vous voulez que le travail marche plus vite, je trouverai facilement pour m'aider un ou deux peintres de talent.

– Je laisse cela à votre convenance, monsieur. Moi, je ne désire point que le travail marche à la vapeur, et si vous n'êtes pas effrayé de passer deux années à Grisolles…

– Merci, mademoiselle, je suis heureux de la latitude que vous me donnez ; je ferai seul le travail, et c'est ce que je préfère.

– Eh bien, monsieur Lebel, je ne veux pas vous le cacher, je suis enchantée de votre résolution ; aussi ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour que vous ne vous ennuyiez pas trop.

– Oh ! je n'ai pas cette crainte, mademoiselle.

Ils étaient revenus dans le boudoir Pompadour, et Édouard comprit que le moment était venu de prendre congé de Mlle Dubessy.

– Mademoiselle, dit-il, je vous demande la permission de me retirer.

– Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur. Est-ce que vous retournerez de suite à Paris ?

– Non, mademoiselle, je m'arrêterai à Pithiviers où probablement je passerai la nuit.

– Vous avez des parents dans cette ville ?

– Je n'ai plus ni père ni mère, mademoiselle, et je suis sans famille. Mais, continua-t-il avec émotion, devenu orphelin en bas âge, la Providence, qui veillait sur moi, m'a donné une seconde mère, laquelle m'a aimé et m'aime encore comme si j'étais son fils. Ma seconde mère demeure à Pithiviers avec son fils, qui est sous-préfet et un frère pour

moi. Vous comprenez, mademoiselle, que j'aie le désir de les embrasser tous les deux avant de revenir à Grisolles.

– Oui, monsieur Lebel, je comprends cela, répondit Claire, qui avait de grosses larmes dans les yeux.

Et, tendant la main à Édouard :

– À dimanche, monsieur, dit-elle, à dimanche.

L'artiste pressa doucement la main de la jeune fille, s'inclina avec respect, puis sortit du salon.

Claire resta debout, immobile, songeuse. Soudain, elle se redressa et dit à sa femme de chambre, qui la regardait avec étonnement :

– Julie, comment trouvez-vous ce jeune homme ?

– Oh ! très bien, mademoiselle.

– Oui, n'est-ce pas ?

– Seulement…

– Dites ce que vous pensez.

– Eh bien, mademoiselle, je crois que M. Édouard Lebel fera ici grand tort à M. Alfred de Linois et aux autres jeunes messieurs qui vous font la cour.

Claire ne put s'empêcher de tressaillir. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et, la figure dans ses mains, se mit à pleurer.

– Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Julie.

*

* *



L'artiste pressa doucement la main de la jeune fille... (P. 1126.)

Il était tard lorsque Édouard Lebel arriva à Pithiviers. La ville était endormie et il n'y avait plus que quelques rares passants dans les rues. N'importe, Édouard alla sonner à la porte de la sous-préfecture dont quelques fenêtres étaient encore éclairées.

Mme Clavière et son fils causaient dans le salon avant de se retirer chacun dans sa chambre.

Louise et la cuisinière venaient de monter chez elles et n'étaient pas encore couchées.

Comme Mme Clavière et le sous-préfet, les deux servantes entendirent le coup de sonnette.

Louise, à sa fenêtre, vit la porte s'ouvrir et entendit la voix de l'artiste, répondant au concierge :

– Je suis Édouard Lebel, l'ami de M. le sous-préfet.

Aussitôt, Louise s'élança hors de sa chambre, descendit l'étage précipitamment et entra dans le salon en criant :

– Monsieur André, madame, c'est M. Édouard !

La mère et le fils se dressèrent comme par un ressort.

– Je ne l'attendais plus ce soir, dit la Dame en noir, mais qu'il soit le bienvenu, ce cher enfant. André, allons le recevoir.

Édouard n'avait pas traversé la cour que, déjà, Louise avait ouvert la porte donnant sur le perron ; et l'artiste n'eut qu'à monter les marches pour tomber dans les bras de sa bienfaitrice.

On s'embrassa avec effusion ; puis Édouard fut entraîné, presque porté dans le salon. Ah ! il put voir, à ce moment,

comme il était aimé et comme Mme Clavière et André étaient heureux de le revoir.

– Est-ce que vous arrivez de Paris, mon cher enfant ? dit la Dame en noir, feignant de ne rien savoir.

– Non, ma mère, répondit Édouard, j'arrive du Poitou, et je vais vous apprendre le bonheur qui m'est venu, comme par miracle.

– Oui, oui, Édouard, vous allez nous dire cela ; mais, avant tout, il vous faut manger quelque chose.

– Je le veux bien, car j'ai grand'faim… Je suis honteux de me présenter à une pareille heure et du dérangement que je vais causer.

– Ne parlez pas de cela, Édouard ; Louise et Marguerite n'étaient pas encore couchées ; toutes deux sont déjà à la cuisine. Venez, mon ami, venez.

Mlle Clavière prit le bras du jeune homme et le conduisit à la salle à manger où, presque aussitôt, Louise lui servit à souper.

Quand il se fut restauré et qu'il vit que la Dame en noir et André étaient disposés à l'écouter, il leur parla de la visite de M. Duchemin, de la proposition que lui avait faite le marchand de tableaux, agissant au nom d'un riche italien appelé Biacchi.

Il rapporta, aussi exactement que possible, la conversation qu'il avait eue avec M. Duchemin, et il fit lire à Mme Clavière et à André la lettre de Mlle Claire Dubessy.

Le sous-préfet, qui avait été prévenu, parut, comme sa mère, étonné, et en même temps enchanté, ravi.

Tous deux félicitèrent l'artiste de ce bonheur qui lui arrivait, et André s'écria :

– Le voilà donc enfin, ce premier sourire de la fortune que tu attendais !

Reprenant la parole, Édouard raconta la visite qu'il venait de faire au château de Grisolles ; il parla longuement des merveilles qu'il avait eues sous les yeux : des fresques superbes, des panneaux peints et sculptés, autant de chefs-d'œuvre ; de la belle galerie de tableaux, qui constituait, à elle seule, un musée d'une richesse incomparable. Il s'étendit également sur le travail, agréable pour lui, qu'il allait entreprendre et qu'il mènerait à bonne fin, il en était sûr.

Sa parole était ardente, on sentait en lui l'enthousiasme.

Par un sentiment de respectueuse réserve et qui répondait aux impressions de son âme, il parla peu de Mlle Dubessy ; mais il en dit assez pour que la Dame en noir n'eût pas de peine à deviner que, séduit par la grâce et l'amabilité de l'adorable châtelaine de Grisolles, Édouard était rempli d'admiration.

Alors elle se dit :

– Il faudra bien qu'un jour il lui pardonne d'être la fille d'Antoinette Rondac.

Et elle eut un sourire indéfinissable.

Mme Clavière avait instruit André de ce qu'elle avait fait pour que Mlle Claire Dubessy confiât à Édouard le travail de réparation des peintures du château de Grisolles, mais elle avait cru devoir lui cacher que la belle jeune fille était la cousine germaine de son ami.

XVII

DOULEURS D'AMOUR

Quelques jours après le passage d'Édouard Lebel à Pithiviers, André reçut un pli du ministère de l'intérieur.

Le directeur du personnel l'avisait qu'il était nommé sous-préfet à Avranches.

Il devrait se rendre à son nouveau poste dans les huit jours, tout de suite après avoir installé son successeur à la sous-préfecture de Pithiviers.

Malgré lui, André avait pâli.

– Le ministre n'a pas perdu de temps, murmura-t-il. Enfin, ce déplacement, c'est moi qui l'ai demandé. Allons, il faut avoir du caractère, être fort. Tout ce que j'ai dit à Édouard pour relever son courage, je dois me le redire à moi-même. Je sens que mon cœur se brise, qu'importe ? Je l'ai dit à mon ami : les chemins de la vie ne sont pas tous jonchés de roses. Eh bien, je passerai à travers les épines, je saurai souffrir, puisqu'il le faut. Oh ! Henriette, Henriette ! Mes yeux se mouillent de larmes… Non, non, je ne veux pas pleurer ! Là-bas, je penserai moins à elle, je serai plus tranquille. Oh ! cet amour ! parviendrai-je à l'arracher de mon cœur ? Je demanderai au travail de me faire oublier ; je m'y enfoncerai, dans le travail, je m'y engloutirai !…

Après être resté quelques instants silencieux, pensif, il reprit :

– Je l'ai voulu, c'est bien ; j'ai, maintenant, à remercier le ministre. Immédiatement, il écrivit deux lettres de remerciement, l'une au ministre, l'autre au directeur du personnel.

C'était le samedi, le soir, le jeune homme se montra très calme, presque enjoué ; de sorte, que M[me] Clavière, qui l'observait beaucoup, surtout depuis sa dernière visite à Bresle, ne remarqua en lui rien d'anormal et ne soupçonna point ses nouvelles préoccupations.

C'est qu'André était véritablement un stoïque ; quand il le voulait, il était comme coulé en bronze.

Il ne pouvait pas cacher longtemps à sa mère qu'il avait demandé et obtenu son changement ; mais il avait décidé qu'il lui apprendrait sa nomination à Avranches, seulement après l'avoir annoncée à M. Beaugrand.

Le dimanche matin, en embrassant sa mère, avant de sortir, il lui dit :

– Je vais à Bresle.

M[me] Clavière enveloppa son fils d'un long regard, sourit et répondit :

– J'en suis heureuse, André ; car il me semble que depuis quelque temps tu as beaucoup négligé nos amis.

– J'ai eu tant à faire ! balbutia-t-il.

– Tu leur diras à tous trois mille choses affectueuses de ma part.

– Oui, chère mère.

Il partit, et, comme toujours, il arriva au château à onze heures. Il fut reçu par Mme Beaugrand, qui lui dit joyeusement :

– Enfin, vous voilà donc, mon cher André ! Je ne vous le cache pas, nous étions inquiets ; si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, M. Beaugrand se proposait d'aller demain à Pithiviers pour vous faire des reproches. C'est que votre mauvaise humeur a duré trop longtemps, vilain boudeur !

André s'excusa de son mieux, en disant qu'il avait eu, dans ces derniers temps, un surcroît de travail.

– J'espère, reprit Mme Beaugrand, que vous allez passer la journée avec nous.

Voyant l'hésitation, l'embarras d'André, elle s'empressa d'ajouter :

– Nous ne sommes que nous aujourd'hui.

La physionomie du jeune homme parut s'éclairer.

– Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de déjeuner avec vous.

– À la bonne heure. D'ailleurs vous savez bien que si vous ne restiez pas, M. Beaugrand ne serait pas content.

– Il va bien, ainsi que Mlle Henriette ?

– Mon mari se porte très bien ; ma fille a été souffrante…

– Oh !

– Pendant quelques jours j'ai été assez inquiète ; mais cela n'avait rien de grave, heureusement. Cependant vous la trouverez un peu changée : elle est pâlotte et a maigri. M. Beaugrand et elle font un tour de promenade au jardin ; vous pouvez aller les rejoindre, mon ami, et tout à l'heure, quand j'aurai donné quelques ordres, j'irai vous retrouver.

Le jeune homme s'était levé.

– Madame, fit-il, j'ai oublié de vous dire que ma mère m'a chargé de vous présenter ses meilleures amitiés.

– Et moi de vous demander des nouvelles de sa santé.

– Elle va très bien, madame.

– Mais toujours trop casanière ; je ne la vois plus.

– Cette semaine, certainement, elle vous fera une visite.

– Ah ! j'en serai bien heureuse !

André descendît au jardin, et aperçut aussitôt M. Beaugrand et Henriette à l'extrémité d'une allée.

– Mon père, s'écria la jeune fille, voici M. André, il vient à nous ! Le rose avait subitement chassé la pâleur des joues d'Henriette.

Ah ! ah ! fit le député, M. le sous-préfet s'est rappelé ce matin que nous existons encore.

Et, suivi de la jeune fille, il marcha rapidement à la rencontre du jeune homme.

– Bonjour André, bonjour mon ami, dit-il en lui tendant la main ; et votre chère mère, comment va-t-elle ?

– Aussi bien que possible, monsieur ; elle m’a chargé de tous ses compliments pour vous et Mlle Henriette.

La jeune fille s’était approchée et, très émue, tendait sa main tremblante et froide.

André la prit, éprouva comme une commotion, puis baissa les yeux sous le regard interrogateur d’Henriette.

Ils étaient tous deux fort troublés.

Heureusement M. Beaugrand vint à leur secours en prenant le bras du sous-préfet, à qui il se mit à parler de différentes choses concernant l’arrondissement.

Au bout de quelques instants, Mme Beaugrand vint les rejoindre et prit part à la conversation. Henriette, silencieuse, écoutait ou plutôt avait l’air d’écouter ; car elle n’était pas du tout à ce qu’on disait. On voyait qu’elle était agitée, nerveuse. Et, cependant, cette visite d’André lui causait une douce joie. Un coup de cloche ayant annoncé que le déjeuner était servi, on rentra au château.

M. Beaugrand, qui s’était déjà aperçu que le jeune homme était gêné, contraint, dans un singulier état d’agitation, le remarqua mieux encore pendant le repas.

– Il a quelque chose, pensait-il.

Tour à tour il regardait Henriette et André ; il se sentait lui-même embarrassé et avait de petits hochements de tête qui révélaient ses pensées à Mme Beaugrand.

– Décidément, mon cher André, dit-il, comme on achevait de prendre le café, vous n’êtes pas dans votre état naturel ; qu’avez-vous donc ?

Le jeune homme devint très rouge.

Henriette avait dressé la tête, et l'anxiété se peignait sur son visage. André répondit, avec un tremblement dans la voix :

– Je suis venu à Bresle aujourd'hui pour vous annoncer mon changement et vous faire mes adieux ; le ministre vient de me nommer sous-préfet à Avranches.

Henriette porta vivement la main à son cœur, qui battait à se rompre. Elle était maintenant d'une pâleur d'ambre, et la clarté de son regard s'était éteinte.

M. et Mme Beaugrand paraissaient consternés.

– Quoi ! s'écria le député, le ministre a fait cela ! Mais, pas plus tard que demain, je le verrai, et il faudra bien qu'il revienne sur cette étrange mesure qu'il a prise.

– C'est moi qui ai demandé mon changement, balbutia André.

– Est-ce possible ? exclama M. Beaugrand ; vous ne vous plaisiez donc plus à Pithiviers ?

Le sous-préfet baissa la tête.

– Ainsi, reprit le député, vous avez demandé votre déplacement ; votre mère était-elle consentante ?

– Je n'ai pas consulté ma mère.

– Pas plus que moi, ce que vous auriez dû faire, il me semble, répliqua M. Beaugrand avec une sorte de sévérité. Mais dites-moi donc comment Mme Clavière a pris la chose.

– Ma mère ne sait rien encore. C'est hier que le directeur du personnel m'a avisé de ma nomination, et c'est à vous, tout d'abord, que j'ai voulu l'apprendre.

– Ah ! vraiment ! Eh bien, je vous le dis franchement, vous ne me faites pas plaisir. Enfin, c'est fait. Soit, continua le député d'un ton vif, allez à Avranches, c'est une jolie ville normande, tout près de la baie de Saint-Malo et du Mont-Saint-Michel.

À ce moment, Henriette porta les deux mains à sa gorge, comme pour se débarrasser de quelque chose qui l'étranglait ; puis, brusquement, elle se leva de table et, chancelante, sortit de la salle à manger.

André avait fait un mouvement comme pour s'élancer vers la jeune fille.

À son tour, Mme Beaugrand, effrayée, se leva ; puis, ayant consulté son mari du regard, elle marcha précipitamment vers la porte et disparut.

Pendant un instant, également inquiets, les deux hommes restèrent en face l'un de l'autre, se regardant.

André était maintenant pâle comme un mort.

– Fou, fou ! exclama M. Beaugrand ; malheureux que vous êtes ! vous aimez cette enfant, vous l'aimez et vous la tuez !

André laissa échapper une plainte sourde :

– Pardon, oh ! pardon ! prononça-t-il d'une voix brisée.



... Elle se leva de table et, chancelante, sortit... (P. 1133.)

M. Beaugrand allait répondre, lorsque des cris déchirants se firent entendre. C’était la mère d’Henriette qui appelait au secours.

André voulut s'élancer en même temps que M. Beaugrand ; mais un regard du député le cloua au parquet.

Il resta seul, hébété, secoué par un tremblement convulsif.

Tout le personnel du château était alarmé ; de tous les côtés, des portes s'ouvraient, des bruits de pas retentissaient dans les escaliers ; on entendait des cris et des gémissements de femmes.

Pendant vingt minutes, André resta là, debout, serrant sa tête dans ses mains, comme ayant perdu la raison.

M. Beaugrand reparut, s'efforçant de paraître calme, mais très pâle.

André bondit vers lui, et avec effarement, les mains jointes :

– Monsieur, que se passe-t-il ? De grâce, ne me le cachez point !

– Mme Beaugrand a trouvé sa fille étendue sans connaissance sur le tapis de sa chambre.

Le jeune homme laissa échapper un cri rauque et tomba sur ses genoux.

– Rassurez-vous et relevez-vous, dit gravement M. Beaugrand ; grâce aux soins qu'on lui a immédiatement donnés, Henriette est revenue à elle ; mais comme elle a une assez forte fièvre, on l'a mise au lit.

Je n'ai aucun reproche à vous faire, André, et je n'ai rien à vous dire. Allez apprendre à votre mère que vous êtes

nommé sous-préfet à Avranches et, en même temps, ne craignez pas de l'instruire de ce qui se passe ici. Quand elle vous aura répondu, vous verrez ce que vous devrez faire.

Le malheureux jeune homme avait peine à étouffer ses sanglots.

Craintivement, courbant la tête, il tendit la main à M. Beaugrand. Celui-ci la saisit, et attirant André à lui, il lui mit un baiser sur le front, en murmurant :

– Va, je t'ai deviné et je ne puis t'en vouloir ; ah ! c'est surtout pour les grands et nobles cœurs qu'il y a des souffrances !

Un sanglot trop longtemps contenu déchira la gorge d'André et il s'enfuit comme un fou.

Mme Beaugrand s'était installée au chevet de sa fille qui, pendant quelques instants, avait sommeillé.

– Comment te trouves-tu maintenant, ma chérie ? lui demanda-t-elle.

– Mieux, beaucoup mieux, répondit Henriette, essayant de sourire.

Mais, aussitôt, elle éclata en sanglots.

– Mon Henriette, ma fille adorée, calme-toi ! s'écria la mère, en collant ses lèvres sur le front de son enfant.

– Ah ! tu ne sais pas comme je souffre !

– Et c'est André…

– Je l'aime, maman, je l'aime !

– Tu ne me l'apprends pas ; il y a longtemps que j'ai lu dans ton cœur.

– Je l'aime et il nous quitte, il s'éloigne de nous, il ne veut plus me voir ! Peut-être me hait-il à présent.

Ses sanglots redoublèrent.

– Henriette, mon enfant ! s'écria la mère, chasse loin de toi cette idée.

La jeune fille se frappa violemment la poitrine.

– Ah ! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur, comme je suis cruellement punie d'avoir joué la coquetterie avec ce vicomte de Morlane que je déteste, que j'ai en horreur !

– Ce jour-là tu as été, en effet, bien singulière, bien folle en présence d'André ; je ne pouvais m'expliquer ta conduite.

– J'étais surexcitée, je m'étais monté la tête.

– Mais pourquoi ?

– Je pensais rendre André jaloux et le forcer à parler, à demander ma main. Au lieu de cela, je n'ai réussi qu'à le faire souffrir, car il a souffert, beaucoup, je l'ai bien vu. Trop prompt à me juger, il n'a plus vu en moi qu'une petite fille légère, inconséquente, sotte et ridicule ; et, maintenant, il ne m'aime plus. Et il m'aimait, maman, il m'aimait, j'en suis sûre !

– Il t'aime toujours.

– Non, non, fit Henriette en secouant douloureusement la tête, s'il m'aimait encore, il n'aurait pas demandé à quitter Pithiviers. Il veut me fuir, ne plus penser à moi… Ah ! il me méprise !

– Au nom du ciel, mon enfant, ne crois pas cela !

– Et que veux-tu donc que je croie ?

– Qu'André t'aime et ne cessera jamais de t'aimer.

– Pourtant, il s'en va loin, bien loin.

– Il reviendra.

– Ah ! il reviendra, quand ? Maman, je ne veux plus voir ces messieurs de Morlane ; s'ils viennent encore ici, je m'enfermerai dans ma chambre et y resterai toute la journée.

– On leur fera comprendre que leurs visites sont inutiles.

– Es-tu sûre, dis, oh ! mais là, bien sûre qu'André m'aime toujours ?

– Oui, oui. Et ton père aussi en est sûr.

Après un silence, la jeune fille reprit :

– Moi, il y a longtemps que j'aime André ; d'abord, je l'ai toujours aimé… Tu te souviens, quand il venait nous voir, que je l'appelais mon grand mari. Et comme j'étais joyeuse ces jours-là ! Comme je me pendais à son cou pour l'embrasser ! Je n'étais alors que sa petite amie ; mais j'ai grandi, et quand j'ai bien senti que j'aimais André autrement que d'amitié, je me suis aperçue que lui aussi m'aimait d'amour ; ça date de plus d'un an, il ne pensait pas encore à être sous-préfet.

Depuis, et presque subitement, ses manières avec moi ont changé ; il ne me parlait presque plus, et c'est à peine s'il me regardait. Cependant je savais le surprendre, ayant son bon et doux regard attaché sur moi. Oh ! comme je devinais bien toutes les choses que disaient ses yeux ! Mais il

s'obstinait à garder le silence. J'étais contrariée, inquiète, souvent même, je me disais : « Je me trompe, il ne m'aime pas, » et je souffrais. J'aurais tant voulu qu'il me dise : Je vous aime ! Mais rien, rien !

« – Pourquoi donc est-il ainsi ? » me demandais-je. Je ne comprenais pas.

Ce n'était pas chez lui timidité, mais une grande réserve.

Quand mon amie Claire est venue passer quelques jours à Bresle, nous avons causé.

« – M. André Clavière t'aime, m'a-t-elle dit, il t'aime de toute son âme, comme tu mérites d'être aimée, tu ne dois pas en douter ; s'il se montre vis-à-vis de toi si réservé, s'il ne te demande pas en mariage, il y a une raison, et cette raison est celle-ci : M. André Clavière est presque pauvre et toi tu es riche, puisque ta dot est d'un million. Sois-en convaincue, c'est ta dot qui se dresse en face de M. Clavière et l'arrête ; c'est à un sentiment des plus délicats qu'il obéit. »

Voilà ce que m'a dit Claire, maman ; crois-tu qu'elle se soit trompée ?

– Non, Mlle Dubessy a deviné les scrupules d'André.

– Ainsi, s'écria Henriette, c'est parce que je suis riche, que je suis malheureuse ! Ah ! maintenant, j'ai horreur de la fortune, je ne veux plus de dot, je n'en veux plus, je veux être pauvre !

Et elle se remit à sangloter.

– Calme-toi, ma chérie, je t'en supplie, calme-toi ! disait la mère, ne te rends pas malade ; tout s'arrangera, tu verras.

Cette nouvelle crise passée, la jeune fille plongea son regard dans les yeux de sa mère et lui dit :

– Toi et mon père vous saviez qu'André m'aimait ?

– Oui, nous le savions.

– Aviez-vous compris la cause de son silence ?

– Oui.

– Mais, alors, pourquoi donc ne lui avez-vous pas dit que son manque de fortune ne pouvait être un obstacle entre lui et moi ? Ah ! ma mère, ma mère !

– Henriette, écoute : en cette circonstance, M. Beaugrand et moi, nous avons obéi à ce même sentiment délicat, qui commandait à André cette réserve dont ton amie Claire t'a fait connaître la cause.

– Ah !… Je ne comprends pas.

– Tu vas comprendre : Pour des raisons à elle et qu'il n'appartient à personne d'apprécier en bien ou en mal, Mme Clavière a fait élever son fils, enfant, au milieu de pauvres petits êtres orphelins ou abandonnés, dans cette maison de Boulogne-sur-Seine, dont on a plus d'une fois parlé devant toi.

Or, ce qu'André ignore encore, c'est que la Maison maternelle, où il a été élevé, a été fondée par sa mère et est toujours entretenue par elle.

C'est une des grandes œuvres de charité de Marie Clavière, la Dame en noir.

Eh bien, l'entretien de la Maison maternelle coûte annuellement environ cinquante mille francs à Mme Clavière.

Elle est donc riche, immensément riche. M. Beaugrand estime que sa fortune dépasse actuellement vingt millions.

– Est-ce possible ? exclama la jeune fille. Et André n'est qu'un sous-préfet !

– Il est ce qu'il a voulu être. Du reste, sa mère tenait à ce qu'il ne fût ni un oisif, ni un inutile, et il y a là, évidemment, une des raisons pour lesquelles elle ne lui a jamais parlé de son immense fortune.

A-t-elle eu tort ? Oui, si je ne consulte que mon cœur et les larmes que tu viens de verser.

Mais Mme Clavière a ses intentions, ses idées, et si je ne l'approuve pas entièrement, je ne me reconnais pas, non plus, le droit de la blâmer.

Enfin, ne sachant rien ou à peu près des affaires de sa mère, André se croit pauvre ; mais M. Beaugrand et moi nous savons qu'il est riche, beaucoup plus riche que toi, et ce n'est pas nous qui pouvions faire à lui et à sa mère des avances que certaines gens auraient pu mal interpréter.

M. Beaugrand a trop de fierté dans l'âme pour faire quoi que ce soit qui puisse avoir l'apparence seulement d'un calcul d'intérêt. Maintenant, ma chérie, comprends-tu ?

Henriette répondit par un mouvement de tête, puis soupira et resta songeuse.

De grosses larmes roulaient encore dans ses yeux.

– Est-ce qu'il est toujours avec mon père ? demanda-t-elle après un long silence.

– Non, il est retourné à Pithiviers.



Est-ce possible? exclama la jeune fille. (P. 1135.)

Un nouveau soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille, et tout bas elle murmura :

– Je ne le verrai plus !

– Hein, que dis-tu ? fit Mme Beaugrand, qui n'avait pas compris.

– Rien, maman, rien.

Blanche avait les yeux fixés sur le visage de sa fille, et dans l'altération des traits, le mouvement des muscles, elle voyait les signes d'une douleur profonde.

– Ah ! se dit-elle, si Marie savait… Mais je la verrai, et au risque de mécontenter Philippe, je lui parlerai, je lui dirai tout, et elle ne voudra pas que nos enfants souffrent ainsi plus longtemps.

XVIII

PREMIER BAISER

Mme Clavière fut surprise, tout d'abord, de voir revenir son fils trois heures plus tôt qu'elle ne l'attendait. Puis elle remarqua sa pâleur, son agitation, l'expression d'angoisse de sa physionomie.

– Ah ! s'écria-t-elle, tu m'apportes une mauvaise nouvelle ! Qu'est-il donc arrivé à Bresle ?

– Mlle de Mégrigny s'est trouvée mal et on a dû la coucher.

– Mon Dieu ! est-ce que son état inspire de l'inquiétude ?

– Non, heureusement.

– N'est-ce qu'un simple évanouissement ?

– Oui.

– Comment, à propos de quoi s'est-elle évanouie ?

– C'est moi qui en ai été la cause.

– Toi ?

– Oui, moi.

– André, explique-toi !

– La chose est arrivée quand j'ai annoncé à M. Beaugrand que j'étais nommé sous-préfet à Avranches.

– Ah çà ! qu'est-ce que tu me racontes ?

– Ce qui est, ma mère.

– Tu es nommé sous-préfet…

– À Avranches, département de la Manche, et dans quatre ou cinq jours nous quitterons Pithiviers.

La Dame en noir resta un instant sans voix, tout ahurie.

– Mais, reprit-elle, tu n'accepteras pas cette nomination.

– Impossible, ma mère, car c'est moi qui ai demandé mon changement.

– Ah !… Et tu as fait cela sans me prévenir, en te cachant de ta mère ! André, pourquoi as-tu demandé à quitter Pithiviers ? Je veux le savoir, réponds ?

– Mais, mais… balbutia le jeune homme en courbant la tête.

– Il t'en coûte donc bien de dire à ta mère toutes tes pensées ? Pourtant, André, je croyais que tu aimais Mlle de Mégrigny.

– Je l'adore, ma mère, je l'adore ! s'écria-t-il avec un accent déchirant.

– Voilà un aveu que tu aurais dû me faire depuis longtemps, répliqua Mme Clavière, s'efforçant de paraître très calme.

Mais ne reste pas debout, assieds-toi.

André avança un petit pouf et s'assit aux genoux de sa mère.

– André, reprit-elle, ai-je donc perdu mes droits à ton entière confiance ?

– Oh ! ma mère !

– Je ne le crois pas et cependant tu agis comme si cela était. Ainsi, tu aimes Mlle de Mégrigny… et après avoir prié le ministre, – il n'y a pas bien longtemps de cela, – de te laisser à Pithiviers, c'est toi qui demandes ton changement afin de t'éloigner de celle que tu aimes ! André, c'est bien singulier. Voyons, est-ce que tu n'es pas aimé ?

– J'ai eu des doutes, mais je ne les ai plus, Henriette m'aime, j'en suis sûr maintenant.

– Alors, quand tu as demandé ton changement, tu croyais ton amour sans espoir ?

– Oui, ma mère, et la situation n'est pas changée, je suis toujours sans espoir.

– Je ne comprends pas, André.

– Je ne peux pas épouser Mlle de Mégrigny.

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir ; regardant fixement son fils :

– Pourquoi ? demanda-t-elle d'un ton bref.

– Elle est riche et je suis pauvre !

– Quoi ! s'écria la mère, qui avait redouté autre chose, voilà l'obstacle ?

– Oui, ma mère, et il est assez grand pour m’arrêter, et c’est à cause de lui que je t’ai caché que j’aimais Mlle de Mégrigny, à cause de lui que, devant elle, devant sa mère et M. Beaugrand, je dissimulais mes sentiments.

Ah ! si tu savais ce que j’ai souffert de cette contrainte que je m’imposais, faisant violence à mon cœur, réprimant tous les élans de mon âme !

Est-ce que je pouvais, dis, ma mère bien-aimée, est-ce que je pouvais parler de mon amour et faire croire ainsi que j’étais à la recherche d’une grosse dot ? Ma dignité et ma fierté me le défendaient. Ah ! si Édouard est fier, je le suis aussi, moi !

– Assez, mon enfant, assez ! s’écria Mme Clavière très agitée ; sans le savoir, sans t’en douter même, tu me brises le cœur !

Mon Dieu, mon Dieu ! continua-t-elle en joignant les mains, ai-je donc eu tort, de ne point parler à mon fils de sa fortune ? Oui, oui, j’ai eu tort, je le reconnais. Mon enfant a souffert, je suis punie !

André, écoutait, cherchant à comprendre.

Mme Clavière l’attira à elle, s’inclina et l’embrassa.

– André, mon ami, reprit-elle avec des larmes dans la voix, j’ai cru bien faire en te cachant certaines choses ; je croyais mes idées bonnes, mais je le vois aujourd’hui, elles étaient fausses… Ah ! l’amour maternel m’aveuglait. Je te le répète, je croyais bien faire, et à cause de cela tu me pardonneras.

André, tu te crois pauvre, quand tu es riche, immensément riche.

– Que dites-vous, ma mère ? exclama le jeune homme.

– Tu es riche, André, entends-tu bien ? Ta fortune est considérable ; je dis ta fortune, parce que tout est à toi, tout. Je ne saurais te dire exactement le chiffre de ce que tu possèdes, mais M. Mabillon te le fera connaître ; c'est cet excellent et vieil ami qui a tous les comptes ; bien qu'il ne soit plus notaire depuis plusieurs années, il a voulu continuer à s'occuper de tes affaires ; certes, j'aurais trouvé difficilement un mandataire plus soigneux de tes intérêts.

Des millions se sont entassés les uns sur les autres, il y en a vingt, vingt-cinq, peut-être plus.

André, écarquillant les yeux, regardait sa mère avec stupéfaction.

– Oui, va, fit la Dame en noir, je comprends ta surprise.

– Oh ! tu peux dire ma stupeur, mon ahurissement. C'est à ce point que je me demande si je suis bien éveillé, si ce n'est pas un rêve que je fais.

– André, est-ce que tu es ébloui par cette fortune dont je t'apprends l'existence ?

– Non, ma mère, non, répondit le jeune homme.

– Bien, mon fils, bien !

Après une pause, elle reprit, le regard dans les yeux d'André :

– Est-ce que tu donneras ta démission de sous-préfet ? Est-ce que tu renonceras à faire ton chemin dans l'administration ?

– Non, non, ma mère, répondit-il sans hésitation, je resterai sous-préfet, je travaillerai ; car si je t'ai bien comprise, tu as voulu que je fusse un homme utile, rendant des services à son pays. Et c'est pour cette raison…

– Ah ! tu as compris… Oui, oui, mon André, voilà pourquoi je t'ai caché que tu étais riche.

– Tout à l'heure tu disais : J'ai eu tort !… Eh bien, non, tu as eu raison, tu as agi sagement.

– Ah ! André, André, comme tu me rends heureuse !

Elle l'entoura de ses bras et, pendant quelques instants, le tint serré contre son cœur.

– Écoute, mon ami, reprit-elle ; André Clavière, ton père, a laissé, en mourant, environ huit millions ; c'était déjà une très grande fortune qui, avec les années, devait forcément se doubler, se tripler, car je n'ai jamais fait de dépenses exagérées. Du reste, depuis que tu es sorti de la Maison maternelle, où j'ai voulu que tu fusses élevé, tu sais comment nous avons vécu, toujours simplement. Oh ! sois tranquille, mon cher fils, je n'étais pas avare ; ce que nous ne dépensions pas, je le donnais aux malheureux, aux souffrants. J'ai fait, au nom des deux André, autant de bien que j'en ai pu faire, et je continue, en me cachant.

Tu feras comme moi, mon fils, et tu sauras quelle satisfaction, à nulle autre comparable, on éprouve à venir en aide aux misères d'autrui ; ce sont là les véritables jouissances de la fortune.

Je ne veux pas te le laisser ignorer plus longtemps, cette maison de Boulogne où vous avez été élevés, toi et Édouard, est une de mes bonnes œuvres, celle qui a rendu et qui rend

encore les meilleurs services. J'ai fondé cette maison, André, en pensant aux orphelins et aux abandonnés. Tu sais comment ces chers enfants sont soignés par nos bonnes religieuses. Depuis vingt-trois ans, des centaines de ces pauvres êtres déshérités sont entrés dans la Maison maternelle.

Parmi ceux qui sont sortis, beaucoup déjà sont mariés et ont des enfants : ce sont d'honnêtes ouvriers, de bonnes mères de famille.

André avait pris les mains de sa mère et les couvrait de baisers. Il pleurait.

– Ah ! ma mère, s'écria-t-il avec transport, tu es une sainte !

– Non, répondit-elle ; mais je t'aime, et ma bonté est tout entière dans mon amour pour toi.

Sur ces mots elle se leva et agita le cordon d'une sonnette. André l'interrogea du regard.

– Tu vas savoir, dit-elle.

La femme de chambre parut.

– Louise, lui dit Mme Clavière, nous allons sortir, mon fils et moi, allez vite nous chercher une voiture attelée d'un bon cheval.

Louise disparut aussitôt.

– Chère mère, où donc veux-tu aller ? demanda André.

– Au château de Bresle pour savoir comment va Mlle de Mégrigny.

– Ah ! s'écria le jeune homme éperdu, tu es la meilleure des mères !

– Cette fois, fit-elle avec un ineffable sourire, je n'ai pas à me cacher pour aller consoler une affligée.

*

* *

La Dame en noir et son fils mirent pied à terre devant la grille du château, traversèrent la cour d'honneur et pénétrèrent dans le vestibule où un domestique empressé vint à leur rencontre.

– Comment va Mlle de Mégrigny ? demanda Mme Clavière.

– Beaucoup mieux, madame. Le docteur est venu et a dit que le malaise n'aurait pas de suite.

– Me voici rassurée.

– On avait couché mademoiselle, mais elle a voulu se lever ; cependant on ne veut pas qu'elle quitte sa chambre ; madame est auprès d'elle pour lui tenir compagnie.

– Pouvons-nous voir M. Beaugrand ?

– Monsieur est sorti avec le docteur, mais il ne tardera probablement pas à rentrer.

– Eh bien, nous le verrons à son retour. En attendant, je vais me rendre auprès de Mlle Henriette et de sa mère. Ne prévenez pas, je m'annoncerai moi-même.

Elle fit un signe à André et ils montèrent l'escalier.

Dans l'antichambre de Mlle de Mégrigny, Mme Clavière dit à son fils :

– Tu vas attendre ici un instant ; quand tu devras entrer je t'appellerai.

Elle frappa à la porte de la chambre de la jeune fille.

– Entrez, répondit la voix de Mme Beaugrand qui, assise en face de sa fille, tournait le dos à la porte.

La Dame en noir ouvrit et, souriante, parut sur le seuil.

– C'est marraine ! c'est marraine ! s'écria Henriette, en se dressant comme par un ressort.

Et elle s'élança au cou de Mme Clavière, qui lui avait ouvert ses bras.

– Ma chère mignonne, ma belle chérie, murmurait la marraine en couvrant de baisers le front de sa filleule.

Puis elle la ramena au fauteuil qu'elle venait de quitter et l'obligea à se rasseoir.

Alors elle et Mme Beaugrand s'embrassèrent.

– Ma chère Marie, dit Blanche, c'est une véritable surprise ; nous ne nous attendions guère à vous voir aujourd'hui. Avez-vous vu votre fils avant de venir ?

– Oui. Et c'est parce que je l'ai vu et causé avec lui que je suis ici.

Elle s'était assise à côté d'Henriette. Elle prit une de ses mains, et de sa voix douce et pénétrante :

– André a donc été méchant, bien méchant pour son amie d'enfance ?

– Oh ! non, répondit vivement Henriette, c'est moi qui ai été cruelle pour lui.

– Pourquoi ?

– Je n'ose pas vous le dire, marraine. J'ai fait souffrir André et j'en suis punie ; c'est parce que je l'ai rendu malheureux qu'il a demandé son déplacement.

Elle avait des larmes dans la voix, était prête à pleurer.

– Je ne veux pas que vous pleuriez, dit Mme Clavière d'un ton d'autorité ; gardez vos larmes pour d'autres circonstances.

Voyons, reprit-elle après une pause, parlez-nous franchement, à votre mère et à moi, vous aimez André ?

– Oh ! oui, je l'aime ! Mais il ne m'aime plus, lui !

– Pourquoi pensez-vous cela ?

– Après ce que j'ai fait, il ne peut plus m'aimer.

– Qu'avez-vous donc fait, Henriette ?

– Maman vous le dira. Ah ! ce jour-là j'étais folle ! J'ai bien vu, allez, marraine, que tout ce que je disais déplaisait à André.

– Je ne sais rien de cela ; mais ce que je puis vous dire, ma chérie, oh ! cela, je le sais bien, c'est qu'André vous aime toujours, c'est qu'il vous adore !

Un long soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille.

– Oh ! marraine, fit-elle, laissant aller sa tête sur l'épaule de la Dame en noir.

Mme Beaugrand pleurait silencieusement.

– Henriette, reprit Mme Clavière, entre vous et André il n'y a eu qu'un malentendu : mon fils était retenu par certains scrupules honorables…

– Maman me l'a expliqué.

– Eh bien, maintenant que vous connaissez les causes de cette excessive réserve d'André, vous ne pouvez qu'en être flattée, heureuse.

– Oh ! oui ; mais maman m'a appris autre chose.

– Elle vous a dit qu'André avait une très grande fortune, c'est la vérité. Mais la fortune n'a rien à voir dans les choses du cœur ; et mon fils pense, comme moi, que la richesse ne vaut que par le bien qu'elle permet de faire.

Henriette, vous êtes ma filleule, déjà un peu ma fille ; en vous voyant grandir, je pensais à vous pour André ; depuis des années, dans mon cœur, vous êtes sa fiancée ; vous l'aimez et il vous aime, vous serez l'un à l'autre… oh ! votre bonheur à tous deux est mon plus doux rêve ! Mais pourquoi ne seriez-vous pas heureux ? Est-ce que tout ne semble pas vous sourire ?

La jeune fille, oppressée de joie, ne trouvait pas une parole à dire ; mais elle avait les lèvres collées sur la joue de sa marraine.

Blanche tenait une des mains de son amie et la serrait doucement.

– Henriette, reprit la Dame en noir, si André paraissait tout à coup devant vous, que lui diriez-vous ?

La jeune fille tressaillit.

– Ah ! s'écria-t-elle, je lui demanderais pardon !

Puis, les yeux fixés sur la porte :

– Marraine, fit-elle, est-ce qu'il est venu avec vous ?

– Oui, et il est là.

Élevant la voix, elle appela :

– André ! André !

La porte s'ouvrit, le jeune homme parut.

En deux bonds il fut aux genoux de sa bien-aimée.

Il tenait ses mains, qu'il couvrait de baisers passionnés.

– André, murmura Henriette d'une voix vibrante d'émotion, me pardonnez-vous ?

Il répondit par ces mots :

– Je vous aime, je vous aime, je vous aime !

– Oh ! André, prononça Henriette, comme je suis heureuse !

– La paix est faite, dit joyeusement Mme Clavière ; en signe de réconciliation, mes enfants, embrassez-vous.

Et l'on entendit le bruit du premier baiser d'amour donné et rendu.

M. Beaugrand venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte restée ouverte.

– Bien ! dit-il.

noir, l'autre à André.



En deux bonds, il fut aux genoux de sa bien-aimée. (P. 1147.)

Il s'avança et tendit ses deux mains, l'une à la Dame en noir, l'autre à André.

– Je savais bien, fit-il souriant, que la petite scène dont je viens d'être témoin, ne pouvait tarder à avoir lieu. C'était à vous, Marie, qu'il appartenait d'amener ce dénouement.

– J'aurais dû intervenir plus tôt, mon ami.

– Je ne sais pas : l'amour a besoin de subir des épreuves.

– Mon père, dit Henriette d'une voix hésitante, est-ce que M. André ira à Avranches ?

– Mon enfant, répondit M. Beaugrand, c'est André qui a demandé son changement, il faut qu'il se rende à son nouveau poste, car je ne suppose pas qu'il ait l'intention de donner sa démission.

– Et vous avez raison, monsieur, dit vivement le jeune homme ; grâce à vous, je suis entré dans l'administration, je ne déserterai point.

– Bien, André, bien, mon ami !

Et comme un nuage de tristesse se répandait sur les traits de la jeune fille :

– Allons, Henriette, lui dit le député, nous n'avons pas à nous attrister : quand André aura passé quelques mois dans la Manche, nous le ferons revenir dans le Loiret.

La jeune fille adressa à André un regard où éclatait toute sa tendresse.

Mais la chère enfant avait le cœur serré. Elle avait le pressentiment que de nouvelles douleurs l'attendaient, des douleurs plus terribles encore que celles qu'elle connaissait déjà.

Et cependant, pas plus que sa mère et les autres, elle ne soupçonnait qu'un ennemi, caché dans l'ombre, travaillait à détruire son bonheur.

Les dernières paroles de M. Beaugrand avaient été suivies d'un silence.

Il reprit :

– Marie, j'espère que vous et votre fils allez nous rester à dîner ?

– Oui, mon ami, répondit Mme Clavière, André et moi nous acceptons votre invitation.

– Sûr que vous accepteriez, fit le député en souriant, j'ai fait donner l'ordre à votre cocher de dételer ses chevaux et de les mettre à l'écurie.

– Ce sera le repas des fiançailles de nos enfants, dit gaiement Mme Beaugrand.

Henriette n'était plus sous l'impression pénible de tout à l'heure ; sa tristesse avait disparu.

– Je pense bien, fit-elle, qu'il ne me sera pas défendu d'être avec vous ?

– Te sens-tu assez forte pour quitter ta chambre ? demanda M. Beaugrand.

– Mais je ne me ressens plus de rien, je suis guérie.

– S'il en est ainsi, offrez votre bras à Henriette, André, et descendons au salon.

Le député passa sous le sien le bras de Mme Clavière et lui dit tout bas à l'oreille :

– Pour guérir certaines maladies, l'amour est le meilleur de tous les médecins.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, MartineA, PatriceC, Coolmicro